BÉRANGER

Lettres Inédites

à P. Lebrun et à Mme Lebrun

Publiées avec une Introduction

PAR

PAUL BONNEFON

Éditions
de la REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE (Revue Bleue)
et de la REVUE SCIENTIFIQUE
41bis, Rue de Châteaudun, 41bis. — PARIS

BÉRANGER

Lettres Inédites

à P. Lebrun et à Mme Lebrun

Publiées avec une Introduction

PAR

PAUL BONNEFON

Éditions
de la REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE (Revue Bleue)
et de la REVUE SCIENTIFIQUE
41bis, Rue de Châteaudun, 41bis. — PARIS

LETTRES INÉDITES

DE

BÉRANGER

A P. LEBRUN ET A MADAME LEBRUN

Quand on publia, il y a plus de cinquante ans, la *Correspondance* de Béranger en quatre volumes compacts, Sainte-Beuve, qui ne manqua pas d'annoncer l'édition, en disait entre autres choses : « Il manque à la *Correspondance*, telle qu'on l'a donnée, des branches importantes ; ce n'est pas la faute de l'éditeur. Tous les amis intimes de Béranger (M. Lebrun, par exemple, et d'autres encore) n'ont pas voulu communiquer leurs lettres, et on le conçoit : il écrivait comme il parlait, sa plume était *mauvaise langue.* » C'est là le sort des confidences sur des tiers, quand elles voient le jour trop tôt, qu'il est nécessaire de les réduire. On n'y peut tout laisser : trop d'amours-propres en seraient atteints, qui ne prendraient pas la chose sans se plaindre. Et plus tard, au contraire, quand le temps en passant a mis chacun à sa place, les révélations qui nous arrivent alors, paraissent anodines et peu faites pour piquer la susceptibilité.

C'est un peu l'impression qu'on éprouvera à lire l'importante série de lettres inédites qui va suivre. On estimera sans doute que Lebrun fut vraiment timoré de ne pas communiquer au public des expansions amicales dont la franchise pouvait à peine effleurer quel-

ques sensibilités trop vives. Mais probablement se guida-t-il, pour agir ainsi, plus sur ses propres convenances que sur le souci de la mémoire de Béranger. Celui-ci, en effet, se montrait trop sincère, trop humain, trop bienveillant dans ses lettres, pour ne pas y être à son avantage. Quoi qu'en dise Sainte-Beuve, plus indulgent d'ordinaire sur ce chapitre, et qui, lui, a commis bien d'autres médisances même à l'égard de Béranger, la « mauvaise langue » de celui-ci ne pouvait pas être bien redoutable, car à la malice se mêlait toujours une réelle obligeance, et s'il n'eut guère d'illusions sur les autres, il n'en avait aucune sur lui, se connaissant et se jugeant parfaitement, son caractère, son mérite littéraire et son rôle politique.

Quoi qu'on ait pu dire encore sur ce point, ces trois éléments demeurèrent dans une assez constante harmonie pendant la longue existence du chansonnier, qui sut vivre dans les circonstances les plus diverses sans abandonner rien de l'indépendance de son humeur. Si au début de sa carrière, Béranger put se méprendre un moment sur la route à suivre et se croire d'autres dispositions poétiques que celles qu'il avait, il ne persista guère dans cette erreur et se consacra bien vite, tout entier, à ce genre familier du couplet, qui allait, grâce à lui, se faire populaire et pénétrer dans toutes les mémoires, être répété par toutes les bouches. La Restauration et ses tenants ne devaient pas avoir d'adversaire plus redoutable que cet homme de bon sens, combattant les abus rétrogrades de toute la force de sa verve et de sa gaîté. On l'entendit parce qu'il était clair et alerte, et on le crut parce que sa raison exprimait naturellement qu'elle s'attaquait à ceux qui, de tout temps, déplurent à l'esprit français, les nobles encroûtés, les cafards religieux, les robins sans scrupule, et qu'elle exaltait ce qui plait à notre race, la cocarde, le soldat, la tolérance aimable et enjouée. De cela, l'amende ni la prison ne purent jamais détour-

ner le chansonnier, et ses refrains, soutenus par cette attitude énergique, prirent toute la leçon d'un exemple.

Les Bourbons partis, que, plus que nul autre, il avait malmenés, Béranger pouvait tout attendre de la Monarchie de Juillet. Il n'en accepta rien. Sans doute, son rôle de chansonnier politique était fini. Il le comprit, et sans cesser de rimer à l'occasion, il se fait surtout le protecteur des autres, un solliciteur universel pour tout, pour tous, auprès de tout le monde. Sa correspondance devient alors considérable, et il maintient ainsi son action directe sur ses amis, d'abord, et aussi sur la foule, en répondant aux inconnus qui s'adressent à lui, donnant des conseils, des encouragements, des secours à qui en sollicite. Ses lettres sont comme la menue monnaie du poète et du chansonnier qui ne chante plus. Il s'y répand, étalant à tout propos sa philanthropie, son déisme invétéré, sa morale indulgente, soignant aussi sa popularité avec quelque coquetterie, et mêlant à tout un brin de malice qui assaisonne l'ensemble, relève la philosophie et l'empêche d'être fade et trop bénisseuse. Béranger passa ainsi tout le règne de Louis-Philippe à l'écart, tantôt à Passy, à Fontainebleau, à Tours, non pas boudeur, ni morose, pas même frondeur, plus curieux du spectacle des affaires que soucieux de les conduire, trop démocrate d'ailleurs pour se déclarer satisfait de cette royauté censitaire et bourgeoise.

La Révolution de Février le surprend sans modifier son genre de vie. On veut en faire un représentant du peuple; il n'y consent pas : la politique n'est pas le fait d'un chansonnier honoraire, jaloux de son indépendance et fuyant la contrainte d'où qu'elle vienne. Peut-être aussi que sa clairvoyance coutumière lui a fait vite deviner le danger, le peu de durée du triomphe de la démocratie républicaine et le despotisme succédant trop tôt à cette liberté éphémère. Lui-même n'a pas la conscience tranquille sur ce point. Par haine des Bour-

bons, il s'est fait jadis l'ardent ouvrier de la légende napoléonienne, et l'éclat de la gloire de l'oncle rejaillit maintenant sur l'obscurité du neveu. Béranger n'est pas long à le sentir et il se tient sur ses gardes, refusant, comme toujours, de se laisser confisquer, de mettre sa renommée au service d'un gouvernement qu'il ne peut pas aimer. Position délicate, qui le rend suspect à trop de gens, et fait scruter l'homme et son œuvre avec une malignité trop manifeste. Les légitimistes l'attaquent ouvertement, les orléanistes ne le défendent guère, les bonapartistes lui font des avances qu'il n'accepte pas, et les démocrates, jaloux de ne pas le posséder tout entier, méconnaissent les services et la courageuse attitude de jadis.

Bien plus, une sorte de poésie va éclore, qui, trop raffinée de forme, ne goûte plus la langue ferme mais prosaïque du chansonnier. Les délicats, ou ceux qui voudraient le paraître, raillent l'enthousiasme de ce Pindare de barrière, et il est de bon ton de s'en moquer. Leconte de Lisle, oublieux des services rendus, rit de ce lyrisme court de souffle, et Renan, sentant trop son séminaire, fait le procès, sous le nom de Béranger, de cette gaîté bien française, gauloise même, qui forme tout un coin de notre littérature. Il ne prévoyait certes pas alors les futurs Dîners celtiques, ni les propos tenus *sub rosa*, avec les *gaudeamus* qu'on lui a si amèrement reprochés à lui-même.

Ainsi la renommée de Béranger diminuait tandis qu'il vieillissait, pour s'amoindrir encore quand il fut mort. Était-ce justice? Plutôt réaction trop forte, parce que, jadis, on avait trop prôné le mérite littéraire du poète et surfait son action, que des admirateurs maladroits voulaient excessive. Et puis, en démolissant Béranger, il semblait qu'on émiettait le second empire lui-même. Il n'est pas jusqu'à la bonté du cœur de l'homme, sa générosité si constante, manifestées abondamment dans sa correspondance, qui ne parurent

fades et verbeuses à des gens trop prévenus. L'exemple est rare pourtant, et digne de sympathie, de celui qui se met tout entier au service des autres, et emploie sa renommée comme un moyen de mieux obliger ceux qui de toutes parts recourent à lui.

On trouvera ci-dessous des preuves nouvelles de la bienveillance de Béranger et de son ingéniosité à demander parfois les services les plus inattendus. Les lettres qu'il écrivit à son ami Lebrun sont, pour qui voudra les lire à ce point de vue, un véritable manuel du parfait solliciteur : si le fond n'en varie guère, les formules changent sans cesse, toujours appropriées aux circonstances, pressantes, aimables et habiles. Mais s'il y a beaucoup de requêtes sous la plume de Béranger, on n'y trouve pas que cela. Ecrivant à un poète comme Lebrun, le chansonnier parle beaucoup de littérature et s'exprime à ce sujet aussi librement que sur le reste. Toutes ces lettres sont inédites, sauf deux que nous avons cru devoir donner quand même pour ne pas interrompre cette longue suite de confidences. Commencée en février 1812, elle prend fin seulement quelques mois avant la mort de Béranger.

Quand elle s'ouvre, celui-ci vivait d'une modeste place dans les bureaux de l'Université, et de la pension de membre de l'Institut de Lucien Bonaparte, que ce dernier lui avait abandonnée en quittant la France. Mais on disait que Napoléon, pour punir son frère, avait ordonné la suppression de tous ses traitements. Lebrun se préoccupe alors de la situation de Béranger. Ils s'étaient rencontrés parfois au milieu de quelques amis communs, Benjamin Antier, Bocquillon Wilhem, anciens élèves du prytanée de Saint-Cyr comme Lebrun, et chansonniers comme Béranger. Puis ils s'étaient retrouvés chez le poète dramatique A. V. Arnault. La sympathie était née bien vite entre cette jeunesse avide de plaisirs littéraires. Elle dura plus de quarante ans

entre Béranger et Lebrun, à travers leurs fortunes diverses. Si tous deux exaltèrent Napoléon Ier, là s'arrête la commune ressemblance. Lebrun connut des succès enthousiastes au théâtre, moins bruyants, pourtant, moins populaires que ceux de Béranger. Mais il n'imita point la réserve constante de son ami. Devenu, sous Louis-Philippe, directeur de l'Imprimerie royale, beaucoup grâce à Béranger, le second empire fit de Lebrun un sénateur, et c'est marquer en quelques mots la manière différente dont ces deux poètes envisageaient la politique. Mais cette divergence n'ôtait rien, comme on le verra, à la cordialité de leurs relations. Ce fut toujours entre eux une amitié sincère, qui autorisait la franchise des épanchements, et on va juger combien Béranger sut parler à cœur ouvert à son ami.

PAUL BONNEFON.

24 décembre 1812.

Je ne doute point que Monsieur Lebrun ne connaisse le contenu de la lettre que M. Arnault (1) m'a écrite, et qui, je crois, ne m'est parvenue que par lui. Puisqu'il veut bien prendre part à la bonne action de cette excellente personne, je voudrais bien, sans interrompre ses occupations toutefois, me concerter avec lui sur ce que j'ai à faire pour mettre à profit la bonne volonté qu'a témoignée M. Suchet, que je n'ai nullement l'honneur de connaître.

Je me présenterai demain jeudi, à dix heures,

(1) Antoine-Vincent Arnault (1766-1834), l'auteur de tragédies, de fables, et des charmants *Souvenirs d'un sexagénaire*, chef de la division de l'Instruction publique au ministère de l'Intérieur, dans le bureaux de laquelle il fit entrer Béranger en 1809. Arnault servit aussi à rapprocher Béranger de Lebrun, ainsi qu'on le voit dans une lettre du 28 octobre 1812 (*Correspondance*, I, p. 182).

chez Monsieur Lebrun, mais si cette heure, si ce jour ne l'accommodent pas, je le supplie de ne pas se gêner, et de me faire indiquer par son portier le jour et l'heure qui lui conviendraient mieux.

Je réserve à un autre temps le plaisir de témoigner à Monsieur Lebrun combien me touche l'intérêt qu'il veut bien prendre à moi.

Son très affectionné serviteur,

Béranger.

Rue de Bellefond, n° 20.

[29 février 1820.]

Mon cher Lebrun, je ne pourrai aller demain à votre répétition (1), mais je compte bien ne pas manquer celle de vendredi. Je dîne aujourd'hui avec Etienne, et je ferai tout mon possible pour le déterminer à vous sacrifier une matinée. Je suis persuadé, d'après ce qu'il vous a dit, qu'à moins de grand obstacle, il vous tiendra sa promesse.

Arnault et sa famille sont arrivés hier en bonne santé.

Dites-moi, ne faut-il pas un billet d'auteur pour pénétrer dans la prison de votre reine d'Ecosse ? Je connais peu les usages des répétitions.

Mes hommages respectueux à Madame.

Tout à vous de cœur. Béranger.

---

(1) *Note de Lebrun* : Répétition générale de la tragédie de *Marie Stuart*, à laquelle beaucoup d'hommes de lettres avaient été invités. Etienne était homme d'esprit et de goût, et le journal *le Constitutionnel*, dont il dirigeait la rédaction, lui donnait, dans la littérature comme dans la politique d'alors, influence et autorité. Rayé en 1816 par une ordonnance royale de la liste des académiciens, sur laquelle l'avait fait inscrire dès 1810 le succès de sa comedie, *les Deu*

[10 avril 1820.]

Mon cher Lebrun, j'espérais vous voir hier soir chez Mme Davilliers, et j'avais l'intention de mettre votre obligeance à contribution pour un billet de deux places. J'ai différé tant que j'ai pu cette demande, persuadé que vous devez être accablé de tout l'ennui qui suit un succès comme le vôtre. Le départ de Talma me force enfin de vous importuner; mais agissez-en librement, et, pour peu que cela vous gêne, renvoyez-moi à son retour. Dans tous les cas, que votre billet ne soit pas pour mardi.

Adieu. Tout à vous. J'attends votre réponse par la poste. Mes civilités respectueuses à Madame.

Votre ami, BÉRANGER.

Rue de Bellefond, n° 20.

Mon cher Lebrun, j'ai oublié de vous rappeler, mardi, le dîner que nous devons faire aujourd'hui (1). En serez-vous? S'il faut que je vous aille chercher, écrivez-moi le. J'irai avec Cauchois-Lemaire, qui viendra me prendre chez moi, à cinq heures et demie. S'il vous arrange mieux d'y venir aussi, vous savez à quelle heure vous m'y trouverez. Mais point de dérangemeut inutile : car je passe presque à votre porte pour aller au Palais-Royal.

Mes amitiés respectueuses à Madame.

Tout à vous. BÉRANGER.

Ce 21 novembre (1823).

Gendres, il n'en était que plus populaire et plus autorisé. En 1820, l'Académie française, dès que le ministère Martignac lui eut donné une éclaircie de liberté, se hâta de le rappeler dans son sein. Il y reprit séance le 23 décembre 1824.

(1) *Note de Lebrun :* Dîner du vendredi avec Thiers, Mignet, Courier, Thierry, Fauriel, etc.

Mon cher Lebrun, votre portière vous aura dit sans doute que je m'étais présenté chez vous ce matin, et peut-être aurez-vous deviné que je venais retirer la parole que je vous ai donnée hier. En effet, j'ai oublié que mercredi je vais à Sainte-Pélagie, ce qui me tiendra jusqu'à quatre heures. Prenons donc un autre jour. Demain vous n'êtes pas libre. Jeudi le serez-vous? Ou bien voulez-vous vendredi, avant votre dîner? Samedi je suis pris. Enfin, voyez ce qui vous convient, et prouvez-moi que vous me pardonnez mon étourderie en m'assignant un autre rendez-vous! (1)

Dites à Mme Lebrun que je suis bien fâché de la rencontrer si peu chez elle; mais que ce n'est pas ma faute si elle ne s'habitue pas à ma figure ni à mes manières, car il est bien rare que j'aie le plaisir de la trouver, quand je vais la voir. A ce train, je vois qu'elle aura longtemps peur de moi, et en vérité, j'en ai bien du regret.

Tout à vous de cœur. BÉRANGER.

Ce lundi 8 décembre (1823).

Mon cher ami, ne m'avez-vous pas parlé hier de dîner demain avec vous? Ne répondez pas : *mon chapeau*, mais permettez que je me dégage. J'irai mercredi chez vous vers deux heures. Vous me lirez votre pièce, et si un des jours de la semaine nous pouvons dîner ensemble, j'en serai bien aise, parce qu'alors nous causerons de l'ouvrage, après la lecture que vous m'aurez faite et les réflexions qu'elle

(1) *Note de Lebrun* : Il s'agit d'une lecture du *Cid d'Andalousie*, tragédie que M. Lebrun venait d'achever et sur laquelle il voulait consulter le goût et la sincérité de Béranger.

aura fait naître en moi. J'aime mieux cela; ainsi à mercredi.

Mille amitiés à Madame.

Tout à vous de cœur. BÉRANGER.

Ce lundi (15 décembre, 1823).

Mon cher Lebrun, n'attendez point ce soir que j'aille vous prendre, pour nous rendre à notre petite réunion (1). Je suis de nouveau confiné chez moi, ou pour mieux dire, je vais en sortir pour aller demeurer chez Gévaudan (2), faubourg Poissonnière, n° 21, et me remettre entre les mains de Dubois (3). Ma poitrine, toujours souffrante, me joue ce mauvais tour. Depuis lundi soir, je garde le coin du feu, et je crains de le garder encore longtemps. Préser-

(1) *Note de Lebrun* : Vers 1822, quelques hommes, qui ont presque tous acquis depuis de la célébrité, se réunissaient les vendredis chez un modeste restaurateur de la rue Saint-Thomas-du-Louvre (rue qui n'existe plus et qui descendait de la place du Louvre à celle du Palais-Royal) ; c'étaient MM. Fauriel, Cousin, Béranger, Courier, Thiers, Mignet, Lebrun, Augustin Thierry ; on parlait plus dans cette réunion de littérature que de politique, et ceux qui en faisaient partie et qui existent encore ne se retrouvent pas ensemble sans se souvenir du charme, de la gaieté, de l'esprit de cette société jeune et pleine d'espérance, dans laquelle furent admis plus tard Ary Scheffer, Cauchois-Lemaire, Sampayo et Alexandre Martin qui n'était pas le moins brillant de la compagnie. La réunion du vendredi, quand elle fût devenue plus nombreuse, se transporta de la rue Saint-Thomas-du-Louvre au Palais-Royal, chez les Frères Provençaux ; mais moins intime alors, elle perdit de son charme et de sa libre expansion et elle finit par se séparer.

(2) Gévaudan (Antoine), député de Paris de 1822 à 1824, né à Cette (Hérault), le 21 mai 1746, mort à Paris le 17 mai 1826.

(3) Dubois (Antoine), né à Gramat (Lot) le 18 juin 1756, mort à Paris le 30 mars 1837, chirurgien de la maison de santé connue depuis lors sous son nom.

vez-vous bien des rhumes, et ne les laissez jamais s'amasser : on paye cette négligence un peu cher. Dubois prétend néanmoins que dans peu je serai rétabli. Ainsi soit-il!

Mille tendres respects à Madame et mes amitiés à Duparquet.

Tout à vous de cœur. BÉRANGER.

Témoignez tous mes regrets à nos convives anciens et nouveaux, et dites leur bien que ma première sortie sera pour me rendre au milieu d'eux.

Mon cher Lebrun, avec la meilleure volonté possible de vous aller voir et de renouer connaissance avec Mme Lebrun (car il y a si longtemps que je ne l'ai vue que je crains que ce ne soit une connaissance à refaire), j'en ai été empêché jusqu'à ce jour par diverses raisons et surtout par la maladie de Manuel, qui est cloué à Maisons, où je lui tiens compagnie le plus que je puis. Partagé ainsi entre l'humble domicile de Gevaudan et le château de Laffitte, je manque de parole à toutes mes volontés. Dites à Mme Lebrun que je ne désespère pourtant pas d'aller vous relancer dans votre retraite. Vous êtes bien tranquilles, vous autres. Vous devez travailler; moi, grâce au Ciel, je ne fais plus rien depuis que ma santé est rétablie. Car il est bon que vous sachiez que je me porte parfaitement, surtout depuis un mois. Le séjour de Maisons m'a surtout été très favorable. Les bois, les prés et la rivière, voilà apparemment ce qu'il me faut. Aussi j'y retourne pour une quinzaine encore.

Est-il vrai que vous vous soyez remis de nouveau

sur les rangs pour l'Académie ? Vous savez ce que j'en pense ; je ne vous le répéterai donc pas.

Oh ! çà; et notre voyage y pensez-vous? J'y pense encore, moi; il ne me manque plus que l'argent, un passeport et une valise. Je viens de recevoir une lettre de Mme Aubernon. Elle me rappelle mon projet. Elle me dit aussi de lui écrire ; mais elle ne me donne pas son adresse, et je pense qu'il ne suffit pas d'adresser les lettres à Florence. Faites-moi savoir comment lui faire parvenir les miennes. C'est le cas de vous donner ma nouvelle adresse : *rue des Martyrs, n° 23.*

J'ai vu Martin, à mon dernier passage à Paris : il allait partir pour les Pyrénées. Cet homme va et vient avec une liberté inconcevable. La basque de son habit ne s'accroche donc nulle part. Je lui porte envie, moi qui accroche à tout.

Comment se porte *le Cid* ? et nos Grecs, qu'en faites-vous ? La mort de Byron vous a-t-elle inspiré ? On m'a écrit de Londres pour me sommer de la chanter, mais j'ai vu tant de vers déjà sur ce sujet, et il va en paraître tant d'autres, que moi, faiseur de ponts-neufs, je crains d'étouffer dans la foule, et puis, je suis dans un bon accès de paresse, dont je veux profiter.

Adieu, mon cher ami. Présentez mes hommages à Madame, et priez-la de me conserver place dans son souvenir.

Tout à vous de cœur. BÉRANGER (1).

Ce 19 juillet 1824.

---

(1) *Note de Lebrun*: MM. Duparquet et Martin, amis de Béranger comme de M. Lebrun, faisaient alors un voyage en Italie, et Béranger avait fait avec M. Lebrun le projet de les

Mon cher Lebrun, je viens de lire l'article du *Constitutionnel* qui m'a fort mécontenté. Ou Dumoulin l'a fait sans voir ma lettre, ou ses idées étaient furieusement arrêtées. Je viens de lui écrire à ce sujet, et j'entre dans beaucoup de détails que je ne croyais pas qu'il fût nécessaire de lui donner. J'espère qu'au moins demain il sera d'humeur plus facile et montrera un esprit plus éclairé. Je regrette bien de ne l'avoir pas trouvé chez lui hier. Peut-être aurait-il moins dit de balourdises aujourd'hui. L'article du *Courrier* devrait le faire rougir un peu.

Si je vous suis bon à quelque chose, écrivez-moi un mot par le porteur.

Adieu, bon courage, et un peu de patience.

Tout à vous de cœur. BÉRANGER.

Ce 3 février 1825.

Que je vous sais de gré de m'adresser des reproches aussi aimables! En relisant votre lettre, loin d'être repentant, je ne puis m'empêcher de me féliciter d'avoir mérité de si douces réprimandes, puisqu'elles sont une preuve d'amitié, que, sans doute, vous n'auriez jamais eu occasion de me donner sans cela. Peut-être allez-vous crier à l'infamie contre moi, pour avoir eu pareille idée; mais que voulez-vous y faire? Cette idée me possède. En effet, vous ne m'aviez jamais aussi bien fait sentir combien votre amitié était vraie et sincère, et tout le prix que j'y dois attacher.

---

rejoindre. Mais il avait eu la même envie en 1818 et n'y avait pas donné plus de suite. Il avait besoin de Paris. Jean de Paris était sa ressemblance et il n'aima guère à voyager *qu'aux rives prochaines.*

Je veux cependant tenter de m'excuser un peu. D'abord je ne croyais pas que vous dussiez rester à Paris plus de trois jours ; et comme dans cet espace de temps, il m'a été tout à fait impossible d'aller vous voir, l'idée ne m'en est plus venue après. Mme Aubernon, que je n'ai vue qu'un instant depuis *le soir de la noce*, n'a pu m'apprendre que votre séjour à Paris était prolongé. Je pensais aussi que vous sauriez combien j'étais occupé par des affaires qui ne sont pas les miennes, mais qui ne m'ont pas moins absorbé. Voilà au moins six semaines que je ne suis plus à moi. Ce n'est pas seulement pour les amis malheureux que j'ai à courir, mais aussi pour mes amis riches. Je suis même dans une affaire qui intéresse Lebrun : je veux parler du *Courrier français*. Dites-moi comment il se fait qu'un pauvre poète, qui tient tant à son indépendance et à sa paresse, se trouve sans cesse dans un tourbillon qui semble respecter tous ses confrères? En y pensant vous me plaindrez un peu et m'en voudrez moins. Je n'ai pas le temps de penser à la poésie, je vous jure ; et ce n'est pas pour elle (ce dont au reste je rougirais), que j'oublie d'aller voir ceux que j'aime. Croyez bien que sans tous ces embarras, je n'aurais pas manqué de profiter de votre séjour pour aller vous répéter tout ce que je vous ai déjà dit du plaisir que je trouve à causer intimement avec vous. Vous ne devez pas douter du sentiment vrai qui me fait rechercher votre affection, qui me semble toujours exempte de caprice et d'exaltation fausse. Ah ! que je voudrais être avec vous à Champrosay ! J'en aurais bien besoin pour me reposer un peu. Mais vous le savez, j'ai ici des personnes qui ont besoin de moi. Mme Fabreguettes a encore éprouvé un sur-

croît de chagrin. Sa petite fille est retombée malade très dangereusement. Le spectacle de malheurs aussi réels me rend un peu indifférent aux jérémiades de nos femmes à canapé. Je puis vous dire cela à vous.

Dites bien à Lebrun de profiter de son bon temps. Qu'il travaille beaucoup et bien. Il est bien heureux, lui ! Je lui porte envie. A propos, on vient de faire une édition mutilée de toutes mes chansons, dont je n'ai pas corrigé les épreuves, et qui est décorée d'un portrait pour lequel je n'ai pas posé. Il est bien drôle. C'est celui de Louvel avec des lunettes.

Il y a ce soir lecture chez Laffitte de *Guillaume de Nassau*. Elle a été demandée par l'auteur, mais nous espérons avoir Talma pour lecteur.

Adieu. Pardonnez-moi, dites à Lebrun de me pardonner aussi et instruisez-moi de votre retour à Paris.

Tout à vous de cœur. BÉRANGER.

Dimanche 25 octobre (1825).

J'ai appris ici que vous m'en vouliez de ne vous avoir point encore été voir, malgré la promesse que je vous avais faite à mon dernier voyage. Ignoreriez-vous que je suis enfiévré depuis ce temps, et que c'est à Champrosay que j'ai eu le premier accès de cette bonne fièvre quarte ou tierce (comme elle est à cheval sur deux jours, je ne sais quel nom lui donner) qui me travaille encore et me met en guerre avec tous mes amis et quelques médecins, parce que je ne veux pas la couper. Je ne crois pas positivement que Champrosay soit coupable de mon

mal, mais vous sentez qu'on est peu disposé à voyager avec ce vilain bagage. J'ai pourtant quitté Maisons, et suis maintenant à Paris; j'ai même été à Bagneux, dont on m'a dit que l'air me serait très bon; en effet, l'accès que j'y ai eu a été très faible. J'en attends le retour ici, pour voir de quelle façon je serai traité cette fois. Au reste, il est bon de vous dire que les premiers accès ont été de douze et quinze heures et que maintenant, j'en suis quitte pour trois ou quatre heures. Vous voyez qu'il n'y a plus que patience à avoir. Aussi, patienterai-je, surtout appuyé de l'avis de Dubois qui me conseille aussi de laisser la fièvre s'user elle-même, si je n'en souffre pas trop : ce qui est, puisque ma poitrine n'a jamais été en meilleur état. Mais en voici assez sur moi. Que faites-vous? que devenez-vous? Lebrun travaille-t-il? Avez-vous des habitués? J'ai passé deux fois chez vous à Paris, pour voir si je serais assez heureux pour vous prendre au passage. A l'une des fois, Duparquet était ici, mais point chez lui. Si je l'avais vu, je l'aurais chargé de vous expliquer pourquoi et comment je ne m'étais pas encore mis en route pour Champrosay. Cela m'eût peut-être évité les duretés que vous n'avez pas manqué de me prodiguer et que je mérite si peu. Vous ne devez pourtant pas penser que ce soit les plaisirs de Maisons qui m'aient empêché de vous aller voir. Ils ne sont pas tellement vifs qu'on ne puisse s'en arracher. Et puis, il m'est toujours impossible d'y tourner mes petits vers.

Talma est dans votre voisinage; Lebrun l'a-t-il été voir? On le dit bien défait et dans un état qui fait craindre qu'il ne puisse remonter sur la scène.

Je n'ai encore reçu qu'une lettre de Mme Aubernon.

J'y ai répondu sur le champ, et même assez longuement, car, tout paresseux que je suis, j'en écris long quand je m'y mets.

Mme Bérard n'est pas revenue très satisfaite des eaux de Plombières. Je souhaite qu'il en soit autrement de votre voisine.

Et votre cousine, l'avez-vous encore avec vous? C'est une personne qui me convient tout à fait, non que j'aie envie de l'épouser, mais ma foi, s'il me fallait choisir entre elle et certaine comtesse dont l'organe m'a déplu, je lui donnerais certes la préférence, même pour le mariage, si j'en étais réduit à cette extrémité. Si vos messieurs savaient cela, ils me trouveraient bien ignoble. Que voulez-vous? Je suis pour les petites gens. Après cet aveu, soyez surprise que je ne fasse que des chansons! En effet, je suis bien canaille! Aussi ne suis-je pas étonné que mes discours fassent quelquefois faire la grimace aux gens comme il faut.

Thiers, qui arrive à Maisons, m'interrompt. Il me charge de mille amitiés pour vous et Lebrun. Il est un peu souffrant.

Adieu, ne m'en voulez plus et croyez à ma vive et sincère amitié.

Tout à vous de cœur. BÉRANGER.

Ce 16 août 1826.

Tout paresseux que je suis, je veux vous écrire et vous prouver qu'il y a des personnes qui peuvent triompher de mes défauts. Je vous aime de convenir que vous avez été charmée que ce fût la fièvre et non tout autre motif qui m'empêchait de vous aller voir. Cette fièvre, qu'est-elle devenue? Dimanche, qui était

mon jour, je n'en ai point eu de nouvelles. Mais j'étais à Bagneux, pays dont l'air est excellent et où j'ai passé six jours. Me voici de retour à Maisons, et je crains que le bord de l'eau ne me convienne pas autant. Je saurai cela ce soir. Au reste, mes ressentiments fébriles sont si légers que ce n'est plus la peine d'en parler. Il m'est survenu un autre mal qui pourra bien me forcer de recourir aux sangsues. Mais, en vérité, il y a de quoi rougir à toujours parler ainsi de sa santé !

J'ai retrouvé ici Thiers et Tissot, de plus Eugène Laffitte avec sa fille, Mlle Mélanie, personne fort bonne et pleine de naturel. Nous attendons demain M. et Mme Nerville. Les dames du château sont on ne peut plus aimables, et je suis tenté de croire que la demoiselle surtout prend goût à la société.

Ah ! Lebrun vous a abandonnée pendant plusieurs semaines ! Est-ce qu'il aurait couru après les académiciens ? En meurt-il de ces pauvres diables ! Comment peut-on penser à entrer dans un corps où la mortalité se met à ce point ? Il y a de quoi en dégoûter les plus affamés. Si encore... Mais de quoi me mêlé-je ? Laissons en paix les immortels.

Vous avez donc lu à votre cousine le passage de ma lettre qui la concernait ; j'en suis bien aise. Mais pourquoi parlez-vous de mes préventions contre la comtesse ? Je ne parlais qu'en général, et parce que vous vivez dans un cercle où j'ai cru voir un certain penchant à encenser particulièrement les femmes à grands airs, que, moi, je déteste, parce que j'aime extrêmement les femmes naturelles. Quant à votre comtesse, je lui trouve seulement un organe qui ne me va pas au cœur, mais qui indique bien où est le sien. Dans ma jeunesse, je l'aurais grandement estimée, et je vous assure qu'à présent je n'ai d'elle

qu'une opinion favorable d'après ce que j'en ai entendu dire. Mais toujours est-il que j'ai la fibre populaire, comme disait Napoléon, et que je n'aime pas les grandes dames, ni les conversations maniérées.

J'ai reçu, il y a deux jours, une lettre de Mme Aubernon. Elle m'annonce qu'elle doit quitter Cauterets le 10, ce qui m'a empêché de lui répondre, ma lettre ne pouvant lui parvenir assez tôt. Elle me dit comme à vous, qu'elle est pâlie et maigrie. Je dirai comme vous : à quoi sert donc ce voyage? Enfin, sa santé est bonne, et c'est là l'important. Elle me parle de boire du Champagne cet hiver, et vous conviendrez que c'est une heureuse disposition. Elle prétend qu'elle sera ici du 20 au 25. Tant mieux! Je pourrai la voir avant de partir pour la Picardie, car j'ai toujours ce voyage en vue. Mais vous, quand vous verrai-je? Voilà aussi longtemps qu'elle que vous êtes absente pour moi. Aussitôt que j'aurai l'assurance que ma fièvre a déménagé, j'irai courir le risque de la regagner à Champrosay. A vous dire vrai, je crois que le pays y a peu contribué. Il n'a développé qu'une disposition; mais je crois que, sans cette fièvre, j'aurais fait quelque forte maladie, et tout le prouve. Ce qu'il y a de sûr, c'est que ma poitrine s'en est bien trouvée.

Thiers, qui vit on ne peut plus en ermite, éprouve quelques douleurs de foie. Peut-être a-t-il trop travaillé. Il est d'une assiduité qui me charme et me fait honte. Je suis chargé de sa part de vous accabler d'amitiés ainsi que Lebrun. Faites donc les siennes et les miennes au mari, et gardez une bonne moitié pour vous.

Tout à vous de cœur. BÉRANGER.

Maisons, ce 6 septembre 1826.

[1826.]

Vous me faites bien regretter de ne m'être pas trouvé chez moi hier. Quoi! vous êtes venue me voir et je ne l'ai pas pressenti. Je m'en veux à la mort. Aussi, pourquoi ne pas me prévenir? Au reste, vous m'auriez trouvé bien triste. J'avais eu depuis deux jours le spectacle d'une famille désolée. Peut-être le savez-vous déjà: Méchin a suspendu ses paiements avant-hier. Je n'ai malheureusement pas pu le servir comme je l'aurais désiré. Ah! ma chère, quelle désolation ? Mais parlons de notre dîner. Je vous dirai que depuis deux jours ma poitrine s'est un peu irritée. Je crains les réunions où l'on est obligé de parler, et les réunions d'amis sont pour moi les plus dangereuses. J'aurai bien du regret pourtant de manquer à la vôtre. Mais c'est que j'ai aussi une invitation pour lundi chez Mme Aubernon! Je voudrais bien tout concilier avec ma santé. Je vais me reposer aujourd'hui. Si je me sens mieux demain, croyez que je me ferai un vrai plaisir d'aller chez vous que j'aime tant tous les deux. Pardonnez-moi seulement l'incertitude où je vous laisse. Mille amitiés à Lebrun, et tout à vous de cœur.

BÉRANGER.

Mon cher ami, je vous renvoie *Philippe-Auguste*. Je l'ai lu tout entier, y compris l'*errata*. Il faut plaindre un homme qui a consumé vingt-cinq ans de sa vie à faire un pareil ouvrage, du moins si mon sentiment ne me trompe pas. Pourquoi l'a-t-il publié? Tant qu'il était en portefeuille, il pouvait se nourrir d'illusions. Souhaitons qu'il puisse s'en faire encore. Oh! quel métier que celui de poète! Vivent

les chansonniers ! A propos, il faut que vous sachiez que ma pauvre poitrine est en débâcle, et que je garde la chambre. C'est le parti le plus sage pour me tirer promptement d'affaire. J'ai écrit à Mme Aubernon pour la prévenir que demain je ne pourrais dîner avec elle : elle m'a répondu qu'elle était indisposée aussi et n'irait point chez Laffitte ce soir. Il n'en sera pas de même chez vous, je pense. Je le souhaite bien pour votre femme qui, toute raisonnable qu'elle est, me semble fort amie des bals. Bien du plaisir donc ce soir. Adieu. Tout à vous de cœur.

BÉRANGER.

Ce dimanche [1826.]

Mes bons amis, vous me pardonnerez de répondre par un seul billet aux deux lettres aimables et tendres que vous m'avez écrites. Je ne veux que vous rassurer sur ma santé, beaucoup meilleure qu'on pourrait le croire, après ce que j'ai eu et ce que j'ai encore à supporter d'affliction. Je suis revenu passer quelques jours à Maisons, où je suis absolument seul, ce qui convient à la nature de mon caractère. Je ne vous parlerai ni de la perte que j'ai faite (1), ni de ma douleur. Vous êtes faits l'un et l'autre pour en apprécier toute l'étendue. D'ailleurs, je ne sais pas parler de mes chagrins : vous m'en plaindrez davantage. Croyez que j'ai été bien sensible à vos témoignages d'amitié : je m'y attendais. J'ai eu beaucoup de consolations. La conduite de Laffitte, dans ces tristes moments, m'a vivement touché. Il est impossible de montrer plus de dévouement à la mémoire d'un ami. On imprime l'histo-

(1) La mort de Manuel.

rique des obsèques, vous y verrez le rôle qu'il y a joué. Cet historique est de Mignet et me paraît fort bien. Thiers a pu faire passer un article excellent dans le *Constitutionnel*. Enfin, le peuple de Paris, malgré l'autorité, a réparé autant que possible les torts des électeurs envers le plus courageux défenseur des libertés publiques. Hélas! voilà tout ce qu'on pouvait C'est bien peu, mais je ne m'y attendais pas. Ah! si toute la France eût été comme moi dans la confidence des pensées de Manuel, que n'eût-on pas voulu faire de plus! Mais, sans m'en apercevoir, je me laisse aller à vous entretenir de l'unique objet de mes réflexions. Parlons de toute autre chose.

Aubernon a eu la bonté de m'écrire aussi; j'y ai été bien sensible. Je crois l'avoir remercié l'autre jour : si je ne l'ai pas fait, faites-le. Je dois une réponse à sa femme; elle sait maintenant la cause qui me l'a fait différer. J'espère être en état de lui écrire dans quelques jours.

Vous allez avoir une nouvelle amie. J'ai appris que Duparquet se mariait. Il fait bien. Le célibat est une belle chose, mais l'isolement est au bout.

Adieu, mes bons amis, pensez à moi, et croyez qu'affligé ou non, je ne vous oublie pas.

A vous de cœur et pour la vie. BÉRANGER.

Maisons, ce 27 août 1827.

Ce mardi [18 décembre 1827.]

Mon cher ami, je viens de lire un peu à la hâte votre poème (1) dont je suis enchanté. J'ai donné

---

(1) *Le voyage en Grèce*, poème de Pierre Lebrun, publié chez Ponthieu sous la date de 1828.

quelques coups de crayon, dont je vous expliquerai l'intention, si vous le jugez nécessaire. Beaucoup d'affaires m'ont occupé depuis deux jours et vous êtes pressé; sans cela, j'aurais relu cet ouvrage avec plus de soin: car la première lecture est toute de plaisir; la seconde seule est à la critique. Nous en causerons du reste. Dès aujourd'hui, je vous remercie de l'impression qu'il a faite sur moi: j'ose croire qu'elle sera partagée par le public.

A vous de cœur. BÉRANGER.

•

(Ce mercredi 6 janvier 1828.)

Mon cher Lebrun, j'ai rencontré hier soir, chez Laffitte, M. Bertin de Vaux et lui ai parlé de votre poème, lui demandant de laisser mettre un article dans *les Débats*, et lui reprochant de l'avoir empêché jusqu'à ce jour, par sa préférence pour Barante. Il s'est justifié du dernier point, en assurant toutefois que Barante était en effet le candidat qu'il voulait voir arriver. Il m'a promis de plus l'insertion d'un article si l'on voulait s'abstenir de parler de prétentions académiques. Mais il faut, dit-il, que l'article lui soit envoyé tout fait et envoyé par moi; sans quoi, il ne promet rien.

Mon cher ami, je voudrais être capable d'écrire quelque chose de bien sur votre ouvrage, je le ferais avec grand plaisir. Mais, à mon défaut, cherchez dans vos connaissances qui vous rende ce petit service, et dépêchez-vous de me mettre à même de sommer de Vaux de sa parole. Ne pourriez-vous recourir à Vitet pour cette affaire? Je crois qu'il ne faudrait pas que l'article fût trop long. Voyez au reste ce qui vous conviendra, mais dépêchez-vous.

Je n'ai pas le temps de vous aller voir, j'en suis bien fâché. Mme Aubernon m'a dit que vous étiez encore souffrant.

Mille amitiés à votre femme. Tout à vous.

BÉRANGER.

Mon cher ami, *le Journal de Paris* va renaître et doit, dit-on, prendre une couleur libérale et suivre une marche indépendante. On est venu me trouver pour me prier de vous solliciter de prendre part à sa rédaction. On reviendra dimanche chercher votre réponse. Il s'agit d'une rétribution de 500 fr. par mois. Cela vous tente-t-il? Viennet a été séduit. Voyez si vous voulez vous laisser faire.

A vous de cœur. BÉRANGER.

Ce 11 avril 1828.

P.-S. — Si vous venez demain matin chez moi, j'y serai jusqu'à midi, et donnerai des ordres au portier.

Vous devez être bien inquiète de votre *Corsaire* (1). Je vous le renvoie : il vous manquerait à la campagne. Quel beau temps vous allez avoir! Vous verrez qu'il ne fera que pleuvoir au mois de mai. Adieu et bon voyage. Mes amitiés à l'Académicien.

Tout à vous de cœur. BÉRANGER.

[16 avril 1828.]

Vous prenez votre monde en traître, mon cher ami; c'est lorsque je suis loin de vous que vous

(1) Le *Corsaire rouge* de Fenimore Cooper, que Mme Lebrun avait prêté à Béranger.

vous hasardez à faire mon éloge en pleine Académie (1). En vérité, je relis l'article du *Courrier* pour être sûr que je ne me trompe pas. Non, certes, que la chose me surprenne de votre part; mais étonné comme je dois l'être, que l'Académie vous ait permis de me donner une si grande preuve d'amitié qui en est aussi une de courage.

Vous me savez trop bien par cœur pour que j'use avec vous des formules de remerciement. Nul plus que moi n'est sensible aux éloges de ceux que j'aime. Vous venez de mettre le sceau à ma réputation. Je n'ai qu'un regret, c'est d'être presque sûr d'avance que je n'aurai jamais occasion de faire pour vous ce que vous venez de faire pour moi. Que voulez-vous, mon cher panégyriste? Je ne suis pas né pour l'Académie. J'éprouve encore un autre regret, mais celui-ci ne sera pas de longue durée, je voudrais connaître tout votre discours. Si j'en juge par le petit nombre de fragments cités par le *Courrier*, il a dû obtenir un grand succès. De quelque façon que vous vous y soyez pris pour faire l'éloge obligé de Sa Majesté, je doute qu'elle ait lieu d'être aussi satisfaite que votre ami, son très humble sujet.

Enfin, mon cher Lebrun, vous voilà bien de cette Académie française qui a compté tant de noms illustres. Depuis quelque temps elle s'est réhabilitée dans l'opinion publique. Encore quelques choix comme le vôtre, si toutefois elle trouve à les faire, et je suis certain qu'elle regagnera tout ce qu'elle avait perdu de considération. Vous connaissez mon opinion sur les corps littéraires et mon éloignement

---

1 *Note de Lebrun* : Mon discours à l'Académie renfermait un éloge de Béranger qui a été fort applaudi.

pour toute association. Mes idées ne changeront jamais, je crois; mais je n'en suis pas moins disposé à rendre justice aux différents mérites que l'Académie renferme aujourd'hui. Ne regardez donc pas mon éloignement pour elle comme l'effet d'un ridicule entêtement. Il ne me convient pas de penser à en être jamais. Ma réputation n'a plus qu'à décliner, et je m'attends à la voir passer comme j'en ai vu passer tant d'autres. L'Académie n'y pourrait rien. Je m'en console d'avance et ne veux pas chercher de remède à un mal inévitable. Vous le dirai-je même, en perspective cela ne me chagrine pas trop. Il me semble que je gagnerai en indépendance ce que je perdrai en vain bruit. Je vais quelquefois jusqu'à désirer que la chute soit prompte. Mais peut-être en est il de l'oubli comme de la mort, qu'on brave si bien de loin. S'il en est ainsi pour moi, il me restera de bons amis pour m'aider à supporter mon chagrin. Vous venez de vous y engager, et vous y parviendrez par de nouveaux succès. Soyez certain qu'à quelque gloire que vous puissiez parvenir, elle sera pour moi un sujet de bonheur.

Adieu, mon ami, j'ai longtemps bavardé, et je ne vous ai encore rien dit pour votre femme que je soupçonne d'être de moitié dans le passage en question. Embrassez-la pour moi. Ne m'oubliez pas non plus auprès de Mme Aubernon qui ne me répond pas. Mille choses aimables à tous nos amis.

A vous pour la vie. BÉRANGER.

Ce 25 mai 1828.

P.-S. — Ce 27 mai. Comme un imbécile, j'ai gardé ma lettre dans ma poche et vous ne la recevrez qu'avec le timbre de Cambrai, où je me trouve aujourd'hui.

Je l'ai dit à Lebrun : je voulais vous répondre de vive voix et vous remercier de tout ce qu'il y a d'aimable dans votre invitation. J'avais tout calculé pour arriver cette semaine à Champrosay, mais je suis dans la main des libraires et des imprimeurs : le moment même est critique, car il s'agit de décider quelles sont de mes chansons celles qui peuvent supporter l'impression sans trop de danger d'être perdues pour leur pauvre auteur. Comme il faut que je sois lundi à Paris, je vais donc à Bagneux demain dimanche et reviendrai ici lundi achever mon travail. Mais mardi je me mets en route, pluie ou vent, chaleur ou glace, et vous me verrez vous tomber sur les bras pour beaucoup plus de temps que vous ne voudrez, malgré toutes vos agaceries. Car je l'ai dit aussi à Lebrun, je suis un commensal ruineux pour le café. Il prétend que vous en avez d'excellent. Ce n'est pas le point essentiel ; c'est d'en avoir beaucoup qu'il m'importe. Femme de ménage, je vous vois toute suffoquée. Rassurez-vous toutefois un peu : je commence à savoir modérer mes appétits gloutons.

Mme Aubernon paraît devoir se mettre en route demain. C'eût été une belle occasion pour moi, si j'avais été libre. Elle prétend qu'elle sera encore à Champrosay quand j'y arriverai ; j'en doute fort. Elle a trop à s'occuper de son nouvel établissement ici, où elle me semble devoir être fort bien, si elle le veut. Elle prétend que Lebrun est obligé de venir à Paris mardi pour y rester trois jours au moins. Cela ne m'arrange pas. L'Académie est donc une chose bien gênante. J'ai bien raison, en ce cas, de n'en vouloir pas être.

Avez-vous encore votre cousine auprès de vous? Vous verrez que je serai assez gauche pour arriver quand elle sera partie.

Adieu. Mille tendres amitiés, et tâchez d'être aussi aimable que votre lettre quand je serai auprès de vous. Quant à moi, pauvre vieux, j'y ferai mon possible.

A vous de cœur. BÉRANGER.

Ce 19 juillet 1828.

Ce n'est pas moi qui arrive, mais une lettre qui ne vous fera pas plaisir, j'en suis sûr, car elle vous apprendra que je ne me porte pas bien. Je vous écris avec la fièvre, non pas une fièvre comme celle que j'eus il y a deux ans, mais une fièvre qui doit tenir à un grand état d'irritation. Je crains de voir un médecin, parce que mon mal ne me paraît pas assez déterminé, quoiqu'il dure depuis près d'un mois, et que je ne redoute rien tant que l'hésitation de ces messieurs. Je me remets à prendre des bains, qui ne m'ont rien fait il y a quinze jours. Nous verrons cette fois. Mais il résulte toujours de cela que je ne puis aller à Champrosay cette semaine, et que j'ai cru de mon devoir de vous en prévenir pour obtenir plus aisément mon pardon. Je ne me sens pas de force à vous faire une longue lettre, non que ma tête déménage, je vous prie de croire, mais c'est que ma main tremble, dans ce moment, d'une façon singulière. N'allez pourtant pas vous figurer que je suis très malade: votre bon petit cœur s'en affligerait trop. Je ne suis qu'indisposé, et je vais même sortir pour voir si l'air ne dissipera pas cet état de malaise.

Mille amitiés à Lebrun et à Mme Aubernon, si elle est encore avec vous.

A vous pour la vie et de tout cœur.

BÉRANGER.

Mardi 22 juillet.

En arrivant de la Normandie, j'ai trouvé chez moi votre petite lettre bien aimable et bien bonne. J'y réponds un peu tard, mais les affaires avant tout, surtout quand ce sont des affaires judiciaires. La mienne paraît prendre tournure. On prétend qu'on avait d'abord voulu en faire une conspiration, que le roi avait eu quelques bonnes idées à ce sujet, que, que, que, etc. Mais que n'a-t-on pas dit depuis mon retour? Tout cela m'amuse beaucoup jusqu'à présent; nous verrons plus tard. Quant aux amis, les petits sont excellents, et je ne m'attendais pas à inspirer un si vif intérêt; les grands amis ne sont pas des meilleurs, mais je m'y attendais. Au reste, je ne les vais pas voir ; dans ma position je ne dois aller au-devant de personne. Viendra qui voudra me trouver. J'y gagne d'éviter l'ennui des observations, des réprimandes même d'un intérêt douteux. Auriez-vous cru jamais, ma chère, que trente chansons fissent autant de bruit? En vérité, j'ai eu raison de dire que nous allions aux infiniment petits. Que dit l'académicien de tout ce tapage? Croit-il encore que je pourrai obtenir un des premiers fauteuils vacants? Ce serait un bien bon moment pour me présenter. Vienne à décéder un de nos immortels et j'en fais la plaisanterie, à moins toutefois que la justice ne prenne le meilleur moyen pour mettre obstacle aux visites, ce qui arrivera sans nul doute.

Vous avez su tout ce qui s'est fait au *Constitutionnel*. Thiers a été parfait, mais il est affligé que tout cela ait transpiré et que la *Gazette de Rouen*, copiée par la *Gazette de France*, ait raconté la chose au public.

Mais je m'aperçois que je ne vous entretiens que de moi. C'est que, contre mon habitude, j'en suis tout gros dans ces premiers moments. On me dégonflera bientôt. Aussi pourquoi mes vrais amis me gâtent-ils, vous la première? Je reviens à mes douces illusions, je me figure que tout le monde s'intéresse à mon sort. Au moins dois-je être bien sûr de ne pas me tromper pour Champrosay. J'avais presque envie d'y aller demain, mais je crains les embarras. J'en ai beaucoup depuis mon retour. J'ai été pour voir Mme Aubernon, qui, j'en suis sûr aussi, s'occupe bien de moi et s'en tourmente peut-être. J'ai regretté de ne l'avoir pas auprès de moi, pour bavarder un peu. Dites-le lui, je vous prie. Dites-lui aussi que je n'ai pas été voir son oncle et qu'il est de ceux que j'attends. Léon a été fort bien.

Mille tendres amitiés à Lebrun. J'ai manqué, dans mes courses, qui ont été fort longues, puisque j'ai *traversé les mers*, d'aller visiter son vieux château de Tancarville. J'y aurais pensé à son bon temps, à ce temps où il n'était pas marié... Ah! Dieu, que viens-je de dire? Vous qui aimez à faire des mariages, trouvez-moi donc une femme qui vienne me tenir compagnie en prison.

Adieu. Comptez sur mon bien sincère attachement l'un et l'autre, et croyez que, libre ou non (1), vous

---

(1) *Lebrun à Duparquet:* « Vous avez appris par les papiers publics le jugement et la condamnation de Béranger. Neuf

êtes de ceux à qui je pense avec le plus de plaisir.
Tout à vous de cœur et pour la vie. B.

Ce 24 octobre 1828.

P. S. — J'ai vu, et plusieurs fois même, une de vos amies, Mme Delcourt et son adorable mère.

Figurez-vous, ma chère amie, que ce n'est qu'hier que j'ai appris quel danger avait couru ce pauvre Lebrun. Encore n'ai-je eu que des détails assez inexacts. On m'a partout répété qu'il était dans un état plus rassurant (1). Si, de son côté, Mme Aubernon n'eût eu sa fille et elle à soigner à la fois, elle ne m'eût sans doute pas laissé ignorer vos tourments. Je me les figure, maintenant que je suis instruit. Je ne vous dis pas toute la peine que j'en éprouve. Vous n'en doutez pas. Heureusement, vous avez du courage et de la présence d'esprit. Tout cela a dû vous être bien nécessaire. Il a donc été dans un état bien alarmant? On dit qu'on a tremblé pour ses jours. Est-ce, comme on me l'a raconté, à la campagne, que cette affreuse maladie l'a saisi tout à coup? Y êtes-vous encore? Cela doit être : car comment le faire transporter ici? Mon Dieu, que vous avez dû éprouver d'horribles angoisses. La dernière fois qu'il vint me voir, en me parlant de ma santé, il me

---

mois de prison! C'est pour en mourir. Mais cela soutient de savoir qu'on est regardé. Il prend la chose très philosophiquement et gaîment. Il doit se constituer, dans huit ou dix jours, prisonnier à la Force. Tout le monde a eu tort dans cette affaire : lui d'avoir publié certaines chansons; eux de les avoir fait juger. Cela les a mises bien plus en lumière, et deux cent mille feuilles les ont ainsi répandues le même jour dans toute la France et dans toute l'Europe. » (16 décembre 1828.)

(1) Lebrun avait une fluxion de poitrine.

disait bien qu'il n'était pas satisfait de la sienne; mais que j'étais loin de supposer ce qui lui arrivait! Encore dernièrement, je me plaignais de le voir trop peu souvent, ainsi que vous, qu'il y a si longtemps que je n'ai vue. Car, malgré le nombre de mes visites, vous ne doutez pas que je remarque l'absence des personnes que j'aime le plus. Maintenant que je sais le motif qui vous empêchait de venir l'un et l'autre, je voudrais presque que ce fût paresse et même oubli de votre part.

Puisse ma lettre vous trouver plus calme et lui moins souffrant, ainsi qu'on m'en a donné l'espoir. Il ne me plaignait pas d'être en prison, disait-il; maintenant, il doit me plaindre, l'égoïste qu'il est. Je n'ai pu vous aller aider à prendre courage et je ne pourrai aller désennuyer un peu le convalescent. Dites-lui tout ce que vous pourrez lui dire de moi, et quand vous aurez un peu de repos, écrivez-moi un petit mot qui m'annonce ce que je désire tant apprendre.

Adieu, sans protestation, mais à vous de cœur.

Béranger.

La Force, 18 mars [1829].

Vous êtes bien aimable de m'inviter à aller passer quelques jours dans votre retraite philosophique; malheureusement il n'y a rien de moins philosophe que moi depuis que je suis sorti du bagne. Vrai forçat libéré, je me suis remis sur la route du crime avec cette facilité qui nous distingue, nous autres; toutefois je traîne encore un bout de chaîne, car il me faut rendre les visites reçues, et je vous assure que je consentirais volontiers à retourner à la Force pour deux bons mois si on voulait me tenir quitte

de cet embarras qui me prouve que la liberté n'est pas tout plaisir. Aussi regretté-je quelquefois ma douce vie de la prison. Je le sens bien, il me faudrait être à Champrosay, au milieu de vous, vivre paisiblement, causer de même, et ramener enfin mon âme à la vertu. Mais le ciel, qui n'est pas très beau dans ce moment, en a décidé d'autre sorte, et, malgré mon désir, mes projets et votre gracieuse invitation, je doute que je puisse cette année aller faire de longues promenades dans votre belle forêt. Vous croyez bien au regret que j'en éprouve, j'en suis sûr, et vous n'avez pas besoin que je vous dise pour cela que, depuis ma sortie, je n'ai passé qu'un samedi et un dimanche à Bagneux, pour toute campagne, n'ayant été chez aucune personne, malgré le goût que vous me connaissez pour les champs et le besoin que j'en aurais pour ma santé physique et morale.

Lebrun m'avait dit en effet que vous étiez souffrante d'un rhumatisme, mais la société des malades ne me fait pas peur, à moins que ce ne soit celle des malades imaginaires. Demandez plutôt à M[me] Aubernon. Je suis bien aise de vous voir guérie, car voici la mauvaise saison pour les rhumatismes. Si j'étais de vous, je me hâterais de quitter Champrosay et reviendrais place des Victoires avec le mari, et là je pourrais vous rendre aussi les visites que vous m'avez faites, ce qui me consolerait de tant d'autres que je rends sans trop savoir pourquoi.

Adieu, faites toutes mes amitiés à l'académicien, à M[me] Louise et à Duparquet s'il est chez vous. Surtout pardonnez-moi et plaignez-moi.

A vous de cœur et pour la vie. BÉRANGER.

Ce 12 octobre 1829.

Mon cher Lebrun, Dupont n'ayant pu me venir voir m'a envoyé un de ses cousins qui est son homme au ministère. J'ai parlé de notre affaire avec lui, à qui j'en avais déjà écrit. J'ai appris que Dupont espérait encore que j'accepterais cette place. Vous voyez par là qu'elle n'est pas promise. J'ai dit au cousin qui je voulais lui offrir pour cette direction, et lui ai fait sentir la nécessité de la donner promptement. Soyez donc tranquille de ce côté. Si vous faites quelques démarches du vôtre, mettez-y de la prudence. Comptez sur mon petit crédit comme sur mon amitié. B.

28 au soir [août 1830.]

Dupont sort de chez moi ; je lui ai parlé de notre affaire. Les Anisson se sont en effet remis sur les rangs; mais il les connaît. — Cela soit dit entre nous. — Il est bien disposé pour vous, et, s'il ne vient pas d'obstacle d'un autre côté, nous pouvons espérer réussir. Ce qui pourra le faire hésiter est l'idée, où je vois qu'il est encore, que je devrais prendre cette direction.

Je me hâte de vous donner des assurances, parce que je me suis aperçu hier que vous vous méfiiez un peu de mon zèle. Cela vient du reste de l'habitude que j'ai de donner le moins d'espérances possible, de peur de les voir trompées. Arrangez-vous donc pour n'en pas prendre outre mesure, car nous ne sommes pas au bout.

Adieu. B.

Ce 29 août [1830.]

Comment va Duparquet ? Faites-lui bien mes amitiés.

Mon cher Lebrun, nous n'attendons pas à Passy que l'esprit nous arrive de Paris, quoiqu'il n'y ait pas loin. Quand je recevais votre lettre, Barthe devait recevoir celle où je lui disais ce que vous me conseilliez de lui écrire. Toutefois n'espérez pas trop qu'avant le départ du Roi il y ait rien de terminé. Nos messieurs ne mènent pas les affaires si vite. Je dis pourtant à Barthe que s'il vous nommait sur-le-champ vous l'aideriez alors à arranger l'affaire de Duverger. Nous verrons ce qu'il résultera de cela.

Adieu. Tout à vous de cœur. BÉRANGER.

1er juin [1831.]

Mes amitiés à Mme Lebrun et à Mme Aubernon, si vous la voyez.

Notre affaire paraît aller parfaitement. Barthe m'a promis qu'elle serait terminée d'ici à huit jours. On nommera à la place avant de s'occuper de l'ordonnance. Je commence à avoir des certitudes ; c'est beaucoup pour moi. Vous voyez que mon entretien de ce matin m'a satisfait.

Tout à vous. B.

10 juillet [1831].

Mon cher Lebrun, j'ai reçu votre lettre ce matin à dix heures moins quelques minutes, et à dix heures une lettre était en route pour Barthe. Je n'ai pu la faire longue, car c'est l'instant du départ du courrier, mais je l'ai faite vive. Je le somme de tenir sa promesse, et je lui dis presque que je ne suis pas habitué à ce que les ministres me manquent de parole. Vous voyez que je fais de la fatuité. Nous

verrons si cela me réussit. Je ne lui dis point que vous m'ayez écrit, je lui dis seulement que le silence des journaux motive une lettre. En vérité, mon cher ami, je vous plains d'être ainsi le jouet des promesses d'un puissant. Je vous souhaiterais ma patience pour subir un si long ennui. Je partage toutefois vos craintes pour un changement de ministère, à l'instant où cette affaire va se terminer. Cependant, quel que soit le côté où l'on prenne les ministres futurs, nous serions bien malheureux si nous n'avions pas encore là quelque ami. Que ce soit Dupont ou Dupin, nous pourrons mener l'affaire à son terme d'une façon heureuse. Mieux vaudrait pourtant que Barthe en assurât le succès. Voyez-le si cela vous est possible, et malgré votre juste dégoût pour l'antichambre, je vous conseille, en mon absence, de ne pas lui épargner les visites.

Ce que vous me dites du ministère me paraît bien insensé. Au reste, si ce qu'on nous raconte ici de la nouvelle victoire des Polonais est exact, soyez sûr que, Laffitte fut-il président de la Chambre, Périer restera aux affaires, ou je serai bien surpris. Je dis qu'il restera ; je veux dire qu'il ne se souciera pas de quitter.

Vous avez donc vu une belle fête ? Je me figurais que cela devait être mesquin, comme tout le reste. Je ne connais pas les vers de Hugo, mais je conçois qu'ils ne vaillent rien pour être chantés (1).

Les fêtes de Péronne sont bien modestes auprès des vôtres ; je n'en parle pourtant que par ouï-dire,

---

(1) *Note de Lebrun :* Au Panthéon, le roi a scellé les tables de marbre où étaient inscrits les noms des *Héros de Juillet*. Nourrit chante *la Parisienne* ; succès complet.

bien qu'il n'ait tenu qu'à moi d'y avoir des places. Le sous-préfet a même fait un pompeux éloge de ma petite personne, dans son discours d'apparat, ce qui m'a forcé de lui rendre visite. Ah ! mon cher ami, comment se trouve-t-il des hommes qui attachent du prix à tout ce bruit qui est loin d'être de la gloire? Je m'y connais, soyez-en sûr; on peut être très célèbre et n'être encore que très peu de chose. Témoin votre ami le plus sincère et le plus dévoué. BÉRANGER.

[Péronne], 30 juillet 1831.

Mon cher ami, je ne sais si j'ai bien ou mal lu le jour que vous m'indiquez dans votre petit billet. Mais en tout cas, mardi ou mercredi, il ne me sera pas possible, si c'est pour cette semaine, d'aller dîner avec vous. Je suis encore indisposé; ma tête s'est reprise et je suis obligé de me soigner. Je crois que j'ai un peu trop marché et je me repose. Au reste, je retourne pour tout à fait à Paris dans peu de jours, et je compte vous aller voir.

M[me] Lebrun m'avait parlé d'une chambre dans votre maison. Elle ne m'en a plus rien dit : est-ce que cela la gênerait? Ne vous en inquiétez, s'il en est ainsi, parce que j'ai l'espoir d'en pouvoir trouver une ailleurs.

Dites bien des choses à vos convives. Voyez combien je perds à n'avoir point accepté la place de directeur de l'Imprimerie royale. Si je l'avais, Thiers me rendrait visite, et même me ferait l'honneur de dîner avec moi. Etes-vous un homme heureux !

C'est bien dommage aussi que je ne veuille pas me mettre en rapport avec votre ami Haxo. Il m'a

donné l'autre jour une belle occasion de l'envoyer paître, pour certaine impertinence latine, qu'il vous a lâchée à mon sujet. Il ne se doutait pas que j'entendisse assez le latin de cuisine pour cela. Quelle pauvre tête !

Adieu, mon cher ami. Donnez-vous bien du mal et vivez heureux où vous êtes. Mes amitiés à Mme Lebrun.

A vous de cœur. BÉRANGER.

Passy, 24 octobre 1831.

P. S. — J'ai encore revu Mme Tastu, qui n'était pas très satisfaite de vous ; je l'ai un peu tranquillisée, mais je lui ai dit confidentiellement que son mari vous avait fait peur. Au reste, j'ai pris des informations sur lui et je vois que vos craintes sont mal fondées. C'est un homme facile à conduire, et mon éditeur m'a même assuré qu'il convenait mieux que tout autre à l'emploi que vous pouviez lui donner et qu'il ne convient même qu'à cela.

Taschereau m'a fait parler pour Fournier, mais j'ai répondu que j'avais pris engagement de servir Tastu.

Ne croyez pas au reste que ce soit le seul intérêt de celui-ci qui me guide. J'y vois le vôtre plutôt. Il vous est impossible, dans votre position littéraire, à droits égaux, de ne pas préférer le mari de Mme Tastu.

Je vous ai dit, mon cher Lebrun, que je recourrais à vos conseils pour ma préface ; la voici bien grosse et bien lourde, mais recopiée assez lisiblement. Elle m'a tenu moins de temps à faire que je ne le craignais. J'y ai mis bien des choses qui n'é-

taient pas nécessaires, mais qui m'ont amusé à dire. Il y est question d'une chanson *d'adieu* que je vous chanterai.

Voici ce que je vous prie de faire pour moi : de lire avec une plume mon petit chef-d'œuvre, de corriger, de raturer, d'effacer tout ce qui vous semblera mauvais dans le style, sans vous soucier plus de moi que si je n'existais pas. Tout ce que vous ferez sera bien, et je vous saurai gré des moindres virgules que je trouverai de votre main sur le manuscrit. Entendez-vous, monsieur l'académicien ?

Autre besogne ! Il faut que, dans votre sagesse, vous examiniez, pesiez, retourniez, la main sur la conscience, le fond de chaque partie de ce morceau, qui a beaucoup d'importance pour moi. Faut-il dire ceci ? faut-il aventurer cela ? Y a-t-il convenance à tant de sornettes ? Ne doit-on pas retrancher tel passage ou adoucir tel autre ? Réfléchissez donc bien à ce que le public, à ce que les journaux, à ce que messieurs Tels ou Tels diront ou penseront de mes petites idées ou de mes phrases, parfois un peu longuettes, parfois écourtées, mais dont la forme m'inquiète moins que le fond. C'est sur ce fond que je veux surtout avoir votre avis, quoique bien décidé à disputer contre vous si je vous trouve trop rigide.

Cela va vous causer un peu d'ennui et vous voler du temps ; mais c'est une grande affaire pour moi, et il n'y avait pas moyen de vous éviter cette peine. Au reste, soyez tranquille, pour votre récompense, je vous promets une belle place dans le dictionnaire historique dont je parle à la fin de la préface. Ne vous avais-je pas déjà entretenu de ce projet de travail ?

Je ne crois pas retourner à Paris avant dimanche matin. Si je n'ai pas le temps de vous aller voir et que vous ayez celui de venir, je ne sortirai pas lundi avant midi. Il serait beau de venir à Passy. Je ne sors qu'à une heure et rentre à trois.

Dépêchez-vous de faire les corrections, parce qu'il faudra que je recopie encore, et que Perrotin me met l'épée dans les reins depuis que la citadelle est prise.

Mille tendres amitiés à Mme Lebrun, envers qui je suis bien coupable, mais elle est si bonne.

J'ai reçu une lettre de Mme Aubernon, étant à Paris, et je me suis présenté chez elle, mais sans la trouver.

A vous de cœur. BÉRANGER.

Passy, 27 décembre [1832].

Mon cher Lebrun, pourriez-vous me rendre un service auprès de M. le comte d'Argout?

On m'a recommandé la famille de M. Laponneraie, jeune homme que je ne connais pas, mais qui est très malade en prison. La mère est si affligée et si malheureuse par suite de la détention de son fils, dont la santé menace ruine, que j'ai promis de faire ce que je pourrais pour obtenir sa translation dans une maison de santé.

Voyez, mon cher ami, si vous ne pourriez pas obtenir cette faveur de M. le comte d'Argout. Je crois que ce serait faire une bonne action, car l'exaspération du jeune Laponneraie se calmerait sans doute, et on n'aurait pas à redouter de le voir mourir en prison, car il est attaqué du poumon.

Pardon de l'embarras et tout à vous de cœur.

BÉRANGER.

Passy, 3 février 1833.

Oui, certes, je suis fâché et très fâché contre vous Vous invitez les gens à venir s'abriter sous votre toit et vous les dévalisez. J'avais bien envie d'aller porter plainte au commissaire du quartier. Votre lettre, heureusement, est venue calmer ma mauvaise humeur, bien qu'il soit très visible qu'elle a été écrite dans ce but, car elle est pleine de louanges les plus gracieuses du monde. Vous y promenez l'encens sur votre pelle autour du poète dévalisé, dans l'espoir de l'enivrer à la fumée. Mais je suis en garde : tout cela me prouve seulement que vous êtes une voleuse très aimable, dont il faut se défier. Je ne vous en demanderai pas moins encore une chambre dans votre maison, mais, cette fois, j'en garderai la clef dans ma poche, ne me fiant plus à personne dans cette maison qui, au fait, serait un très bon repaire pour une bande de malfaiteurs. Si vous saviez que d'histoires possibles j'ai déjà bâties sur cette habitation déserte, avec ses corridors tournants et toutes ses sorties dérobées. Votre portier pourrait être chef de bande; je le soupçonne depuis qu'un jour, sur le boulevard, il est venu me dire avec un air hypocrite : « Monsieur, avez-vous le plaisir de me reconnaître? » C'est une parole de profond scélérat. Toutefois, je vous le répète, malgré tous les périls à braver, je compte que vous me donnerez asile dans votre manoir. Il y a une chambre qui donne sur les terrains vagues qui me conviendrait mieux que celle que vous avez si lestement déménagée, car le bruit de la rue me fait peur, si j'ai plusieurs nuits à y passer. Il ne me faut de place que pour mon lit, deux chaises et mon tapis, si je parviens à le rattraper. Je n'aurai pas plus de meubles à y mettre, presque tout mon mobilier pouvant

tenir ici. Au reste, j'irai causer de cela avec vous. Je suis toujours souffrant, mais pourtant point malade. Je suis seulement forcé de me soigner, parce que cette époque est mauvaise pour moi. J'ai craint un moment pour ma poitrine, mais me voilà rassuré sur ce point. Il n'en est pas de même pour la tête, qui menace toujours ruine.

Dites à Lebrun que j'avais bien envie de me mettre sur les rangs pour remplacer M. Dacier à l'Académie ; mais que j'ai reçu une lettre du Secrétaire perpétuel qui m'en a détourné.

Je relis cette phrase ironique et je me dis que quand on a quelque célébrité il n'en faut pas écrire de pareilles. Un jour, sur cette lettre, on pourrait croire que, moi aussi, j'ai voulu être académicien. Ce qui est vrai, c'est la lettre d'Andrieux : je la montrerai à Lebrun. Mais que dites-vous des précautions qu'une réputation force à prendre, même en écrivant à ses amis? Mieux vaut l'oubli.

Tout à vous de cœur et pour la vie.

Béranger.

Passy, 11 février 1833.

Je regrette bien d'avoir tant fait courir après moi : je suis retenu à Paris pour deux ou trois affaires. J'aurais bien désiré, forcé de rester jusqu'à dimanche inclusivement, de pouvoir m'en retourner dans mon gîte lundi. Cependant je me mets à votre disposition. Si, toutefois, il vous convenait de reculer votre dîner au lundi suivant, je l'aimerais assez. Mais enfin, ce qui vous conviendra, je le ferai. Écrivez-moi seulement un petit mot d'ici à samedi pour que je connaisse vos instructions, si je

n'ai pas le temps de vous aller dire bonjour à tous deux.

A vous de cœur. BÉRANGER.

Jeudi (1833).

J'allais vous écrire, madame, et vous demander si vous étiez assez bonne pour me pardonner toutes mes impossibilités de cet hiver, en me permettant d'aller dîner chez vous lundi. Vous voyez que votre lettre m'a trouvé en bonne disposition. Je ne suis pourtant pas encore très bien remis, mais l'ennui me vient de cette longue réclusion. A lundi donc, puisque ce jour est le vôtre. Dites à Lebrun que j'ai bien regretté d'être rentré si tard le jour où il est venu me voir. Remerciez beaucoup Mlle Amélie de ne m'avoir pas oublié. Quant à Thiers, je doute que vous l'ayez lundi, mais vous savez que ce n'est pas pour voir des ministres que je m'empresse d'accepter votre invitation. Je ne dis pas cela pourtant pour que vous doutiez du plaisir que j'aurai à me trouver avec le ministre de l'Intérieur, ni surtout avec le ministre de France à Hanovre.

Mille tendres amitiés. BÉRANGER.

Passy, 25 mars [1833].

Mon cher Lebrun, je pars aujourd'hui même pour la Picardie, et, jusqu'au dernier moment, j'ai eu la bonne intention de vous aller voir ainsi que Madame, avec qui j'aurais bien voulu dîner avant de partir. Mais depuis l'enterrement de ce pauvre Andrieux, où mes maux de tête m'ont repris avec une violence extrême, il m'a été impossible de démarrer de Passy. Pendant plus de dix jours, je n'ai pu ni lire ni écrire.

Vous ne vous figurez pas combien j'ai souffert. Il a fallu, en dépit de mon médecin, en venir aux purgations vigoureuses, qui m'ont enfin tiré de l'enfer, car c'est un enfer que des maux de tête de ce genre, et je m'étonne que Dante, qui a pensé à tout ce qu'il y a d'affreux, n'ait pas pensé à ce supplice.

Je vais passer un mois en Picardie. Pendant ce temps, vous ferez sans doute un académicien. J'ai appris hier que vous vous donniez un mouvement du diable pour un certain ministre. Je gage que si vous l'invitez à dîner ces jours-ci, il sera exact au jour et à l'heure.

Avez-vous voté pour Arnault ? On ne le pense pas ; j'ai soutenu le contraire.

Si vous voyez Mme Aubernon, rappelez-moi à son bon souvenir et à celui de Paulinette.

Je viens enfin d'écrire à Martin Avant de partir, j'ai expédié toute ma correspondance. Je serai obligé, je crois, de prendre un secrétaire. J'ai un nouveau correspondant à Londres, c'est Lucien Bonaparte. Vous ne savez peut-être pas que la police m'a signalé comme chef d'une toute petite conspiration en faveur de mon ancien protecteur. C'est bien la preuve que, quoiqu'en disent les méchants, on ne décachète plus les lettres à la poste.

Adieu, faites mes bien tendres amitiés à Mme Lebrun, et croyez-moi tout à vous. BÉRANGER.

Paris, 3 juin [1833].

Combien je suis désolé que deux fois vous ayez pris la peine de me venir voir et d'avoir manqué ces bonnes fortunes ! Revenu d'Arnouville hier matin, j'ai reçu dans la journée la lettre de Lebrun

qui m'annonçait son départ et le vôtre ; mais il me disait que vous n'iriez à Fontainebleau que dans cinq ou six jours, aussi mon intention était de vous aller rendre visite après-demain. J'attends un malade qui doit venir prendre ici le grand air, ce qui m'empêchait d'aller plus tôt vous faire mes adieux. Il y a bien longtemps que je projette le voyage de Fontainebleau, si ma bourse était mieux garnie, j'irais vous surprendre là-bas. Ce diable d'argent nous joue bien des tours. Amusez-vous bien dans la belle forêt, où vous allez sans doute courir avec votre cousine Amélie, qui est tant de mon goût, car décidément je hais tous vos gens de société : il me faut du simple et du bon, et je ne pense pas que vous vous avisiez de m'en blâmer.

A propos, ce pauvre Lebrun qui m'écrit qu'il a fait choix des eaux de Saint-Sauveur parce qu'il y a moins de monde qu'à Baden, et puis je viens de lire que toutes les supériorités carlistes sont à Saint-Sauveur et que le petit endroit est encombré de baigneurs. La vue des Pyrénées le consolera.

Je ne tarderai pas à lui écrire : il m'en a indiqué le moyen. Je vais répondre à une lettre fort bonne et fort amicale que Mme Aubernon m'a écrite à son départ pour le Havre. Est-ce qu'elle va prendre des bains de mer pour faire des enfants ?

Adieu, et pour finir comme Napoléon dans les lettres que vous avez eu la bonté de me rapporter : *Amusez-vous bien ; soyez contente ; soyez gaie*. Avez-vous remarqué combien de fois il répète cette formule ? La recette est bonne et je vous engage à la mettre en pratique.

A vous de cœur. BÉRANGER.

Passy, 8 août [1833].

[19 août 1833.]

Elles sont bien aimables, les invitations que vous me faites, et me transmettez, ma chère amie, mais elles arrivent bien mal. J'éprouvais je ne sais quelle douleur d'estomac inaccoutumée, et une prise de je ne sais quelle poudre qu'on m'a administrée a produit un si singulier effet, qu'il me faut garder la chambre et qu'on va me purger de nouveau. Il paraît que je fais autant de bile à moi tout seul que dix ministres en présence de la République. Me voilà donc retenu pour cinq ou six jours. Après quoi, deux cousins, chez qui je descends à Péronne, arrivent à la fin de la semaine, et je ne puis, en conscience, m'absenter pendant la quinzaine qu'ils vont passer ici. Gardez donc votre forêt pour vous seule, et ne vous avisez plus de m'en faire l'éloge. En vérité, M. votre oncle et Mme votre tante sont bien bons d'avoir permis que vous me fissiez une pareille invitation : tâchez de leur exprimer toute ma reconnaissance pour l'accueil que, grâce à vous, je suis bien sûr que j'aurais reçu chez eux. Et cependant, je vois que vous m'aviez peint comme un demi-ours. Que de précautions pour rassurer mon amour d'indépendance ! Croyez que j'en aurais profité, si le maudit médecin n'y avait mis bon ordre. Au reste, je crois bien que je fais bien de rester dans mon gîte. Je ne suis plus bon à vivre dans le monde. J'ai fait, il y a quelques jours, une excursion à Paris ; l'ennui m'y a pris au bout de peu d'heures, et le dégoût n'a pas tardé à suivre. Il est vrai que je ne m'y trouvais pas au milieu d'un monde aussi calme que celui qui vous entoure à Fontainebleau.

Je suis bien aise d'apprendre que Lebrun se trouve

bien des eaux : il est fâcheux qu'il n'y puisse pas faire un plus long séjour, dût-il s'y ennuyer un peu loin de vous. Je vous remercierais de l'histoire du chanteur qu'il vous raconte, si vous aviez voulu m'en donner la fin, mais elle est restée au bout de votre plume, ou sur votre secrétaire. Vous me l'achèverez une autre fois.

Mme Aubernon ne m'a pas écrit du Hâvre où je lui ai adressé ma lettre. Je sais qu'elle est paresseuse même pour écrire, mais je ne croyais pas que ce fût avec vous.

Vous trouverez ci-joint un petit billet pour Mlle Amélie à qui je dois bien un remerciement particulier pour la peine qu'elle a prise de joindre ses instances aux vôtres. Croyez que, tout peu démonstratif que je sois, tant d'attentions me touchent extrêmement, et que je vous en ai de la reconnaisance. Aussi vous souhaité-je beaucoup de plaisir à parcourir votre belle forêt et à savourer le chasselas nouveau.

Béranger.

Pardon ! mille fois pardon ! Je retrouve en ce moment la fin de votre lettre et celle de l'aventure du bateau à vapeur. Le feuillet s'était noyé dans mes paperasses. Comme Lebrun est toujours excellent pour moi ! Remerciez-le de penser ainsi à moi ; au reste, il sait que je ne suis pas ingrat.

Oh ! Jouffroy est marié, en voici le premier mot. Je m'étonne que vous n'ayez pas reçu de billet de faire part. Vous me répondez que ce n'est pas Mme Aubernon qu'il a épousée par hasard. Il me semblait être son fiancé.

Mon cher Lebrun, je vous expédie mon pauvre cousin le tailleur ; la place lui convient, faute de

mieux. Je vous répète que c'est le plus honnête homme du monde, malgré le préjugé qui attaque sa profession ; et par parenthèse, je vous prie de croire que mon grand-père était aussi un fort honnête homme.

J'ai dit à *François* que la place était de 900 francs, avec habit, veste et culotte. Donnez-moi les autres renseignements.

A vous de cœur. BÉRANGER.

[21 février 1834.]

Je vous remercie, mon cher ami, du volume de Rotrou.

Mme Tastu me désole aussi beaucoup.

Je n'étais pas chez moi quand votre message est arrivé ; j'étais allé promener une forte migraine sur les hauteurs de Montmartre. Je rentre et m'empresse de vous expédier l'adresse de *François*. Il demeure rue Dauphine n° 17. Il est encore venu aujourd'hui me remercier sans me rencontrer. Je lui aurais bien écrit que vous le demandiez, mais il eût fallu vous en instruire. J'aime mieux vous envoyer son adresse

Mes tendres amitiés à Mme Lebrun.

A lundi. Tout à vous. BERANGER.

[28 février 1834.]

Mon cher Lebrun, un de mes jeunes amis, M. Barthélemy Saint-Hilaire, travaille depuis longtemps à une traduction de la *Politique* d'Aristote. Il veut en faire la publication avec le texte grec, des notes, des variantes, etc, etc. Plusieurs hellénistes, entr'autres MM. Hase et Letronne, lui ont conseillé

de demander l'impression de son ouvrage à l'Imprimerie royale. Il doit donc adresser une requête pour laquelle je vous demande le suffrage dont vous disposez comme président de la Commission.

De plus, mon cher ami, je vous prie de vouloir bien donner à Barthélemy, qui vous remettra ce billet, tous les renseignements qui lui sont nécessaires pour la conduite à suivre dans sa position de solliciteur.

Tout ce que vous ferez pour ce jeune et estimable savant, vous le ferez pour moi qui voudrais bien, par ce petit service, m'acquitter de l'obligation que j'ai à Barthélemy.

A vous de cœur. BÉRANGER.

Passy, 7 août 1834.

Mille amitiés à Madame.

P. S. — Je vois le nom de Vitet au nombre des commissaires. Ayez la bonté de lui dire tout l'intérêt que je prends à l'impression de l'ouvrage de Barthélemy.

Je vous la souhaite bonne et heureuse, mon cher Lebrun, ainsi qu'à Madame. J'aurais été vous voir, vous sachant malade, mais je garde moi-même la chambre. Mon médecin est venu aujourd'hui et nous verrons si l'homéopathie me donnera une troisième preuve de son efficacité. Mon mal n'est au reste qu'un rhume négligé par paresse et ennui de recourir au docteur. Mais la fièvre me serre bien vivement. Où en êtes-vous de vos souffrances? L'ancienne médecine vous tire-t-elle d'affaire? Apprenez-moi cela par un petit mot.

Avez-vous une place de correcteur dans votre

maison à donner à un homme des plus recommandables et à qui je porte un très vif intérêt? C'est un littérateur inconnu, mais plus savant que les littérateurs ne le sont de coutume. Le français, le latin, l'anglais, l'espagnol lui sont presque également familiers. Je vous préviens que ce n'est pas un jeune homme. Il a un fils qui vient d'obtenir au concours la place d'essayeur à la Monnaie. Il se nomme Pelouze. Il a beaucoup vécu avec les savants, et son caractère est des plus honorables. Quant à son exactitude, je vous en réponds ; ce qui vous en répondra mieux, c'est que, né dans une imprimerie, il a conservé un goût déterminé pour l'état de correcteur. C'est pour n'être pas à charge à son fils, tout bon fils qu'est celui-ci, que M. Pelouze voudrait se livrer à ce travail.

Voyez, mon cher Lebrun, si vous pouvez lui trouver place dans vos ateliers. Je suis sûr que vous n'aurez qu'à vous louer de cette acquisition. Si vous pouviez causer un moment avec cet homme, et qu'il voulût vous laisser lire dans sa pensée, vous concevriez de l'estime pour ce noble et bon caractère, qui n'a d'autre défaut qu'un peu de misanthropie.

Adieu, mon cher ami. Portez-vous mieux et ne m'oubliez pas. BÉRANGER.

Passy, 3 janvier 1835.

Comme je me suis trompé une fois, mon cher ami, je crains de me tromper deux. Peut-être comptez-vous sur moi pour lundi prochain. A tout hasard, je vous préviens que je suis toujours assez souffrant pour n'oser sortir si tôt, et je sens que j'en ai encore pour au moins huit jours. Cette fois,

l'homéopathie n'a pas fait merveille. Il est vrai qu'à peine ai-je vu mon médecin. Priez Mme Lebrun de m'excuser si je ne lui ai pas rendu encore l'aimable visite qu'elle a bien voulu me faire.

J'ai vu le pauvre François à qui j'ai joliment lavé la tête. Je voudrais bien vous en débarrasser, mais ne sais comme. Ne pourriez vous pas le faire nommer à l'Académie ? Il se contenterait de cette petite place, et vous savez que c'est un gaillard au bec et à la plume.

Adieu. Tout à vous de cœur. BÉRANGER.

Passy, 14 janvier [1835].

Mon cher Lebrun, votre lettre m'a causé une telle frayeur que, malgré l'heure avancée, je me suis mis à brocher une réponse officielle que vous trouverez ci-jointe. Je ne pense pas, malgré vos menaces, que le danger soit si grand que d'abord il m'avait paru, et je suis même un peu honteux d'avoir pris la chose si fort au sérieux. Pourtant, puisque ma lettre est faite, elle partira demain de très bon matin. Lisez-la, relisez-la, si vous en avez la patience ; corrigez-la même, et effacez, afin que, si le péril se réalise jamais, vous puissiez la communiquer aux plus entêtés pour leur faire bien entendre raison. S'il n'y a que vous d'entêté, ce que je soupçonne, faites en votre profit à bas bruit, et soyez enfin bien convaincu que, bonnes ou mauvaises, mes raisons sont affaire de conscience pour moi.

A un autre point, qui va vous faire jurer encore contre moi ! J'allais mieux ces jours derniers : hier, ma poitrine s'est re-enrouée et re-enrhumée. Je doute fort que je puisse avant la fin du mois aller

dîner en ville et revenir tard le soir. Excusez-moi donc pour lundi auprès de Madame, et exprimez à Thiers le regret que j'ai de manquer cette occasion de me retrouver avec lui. Je joue de guignon avec vos invitations et crains bien que vous ne veuillez plus m'en faire. Je ne suis pourtant qu'à plaindre, plaignez-moi donc.

A vous de cœur. Savez-vous qu'il est une heure et demie. Figurez-vous que j'ai été obligé de recopier cette diable de lettre. C'est vous pourtant qui me causez tout ce tintouin. Je vais me coucher et tâcher de dormir comme si j'étais... Bonne nuit, monsieur l'académicien. B.

Passy, 21 janvier 1835.

Votre lettre ne m'est arrivée que ce soir, mon cher Lebrun, et je me hâte d'y répondre, tant je suis affligé de voir que, depuis notre dernière conversation, vous ne vous rendiez pas encore aux raisons qui m'empêchent d'aller frapper à la porte de l'Académie française. Vous devez pourtant être convaincu que ces raisons sont sérieuses, pour moi au moins, et surtout qu'elles sont très sincères.

Je vous répète donc que si j'avais fait autre chose que des chansons, je ne trouverais aucun obstacle, *littéralement parlant*, à m'inscrire parmi les aspirants au fauteuil; mais, par des causes trop longues à exposer, je tiens à ne pas enrégimenter académiquement ce petit genre, qui cessera d'être une arme pour l'opposition le jour où il deviendra un moyen de parvenir. Et puis-je fournir, moi, à ceux qui ne manquent jamais d'attaquer les choix de l'Académie, l'occasion de rabaisser ce genre à qui

je dois tout, et que je suis parvenu à placer plus haut qu'il ne l'avait encore été? Ceux qui disent aujourd'hui de mes chansons que ce sont des odes seraient les premiers à crier que je n'ai fait que des chansons, que c'est bien peu de chose que des chansons! Avouez qu'il ne doit pas me convenir de leur donner lieu de prouver qu'ils n'ont que trop raison.

Je ne puis me dissimuler d'ailleurs que l'on n'entre pas dans une société sans y contracter des engagements de devoir et de délicatesse. Or, il faut que je vous confesse, mon cher ami, que j'ai un ouvrage en tête qui ne peut être écrit dans un esprit académique. Pensez-vous qu'il me convienne, avec un pareil projet, de m'exposer à commettre un acte d'ingratitude? N'est-ce pas déjà trop que la reconnaissance que m'impose tout ce que vous me rapportez de la bienveillance de plusieurs de vos collègues? C'est parce que la reconnaissance est un culte pour moi que j'ai toujours craint de contracter même de légères obligations, et vous voulez m'en faire contracter de grandes! J'ai tout sacrifié au besoin d'indépendance. Ah! ne me ravissez pas le seul fruit de tant d'efforts souvent si pénibles. Vous allez me répéter ce que vous m'avez déjà dit : les liens que l'Académie impose sont très peu embarrassants. Vous m'avez, à ce propos, cité La Fontaine, qui les a recherchés. Que vous ai-je répondu? La Fontaine était un bonhomme; moi, je suis un homme bon, je le crois; mais point du tout un bonhomme malheureusement. La pauvreté et l'expérience ont bien fourré un peu de philosophie dans ma cervelle, et je dois sans doute à la nature quelques qualités de cœur, puisque j'ai toujours eu

bon nombre d'excellents amis, mais je n'ai jamais vécu de façon à assouplir mon humeur, et je vous assure que parfois elle n'est ni très raisonnable ni très douce. Avec une folle pareille, puis-je me hasarder à m'asseoir auprès d'hommes tous très estimables, sans doute, mais qui, certes, ont aussi leur humeur qui pourrait bien ne pas s'arranger du voisinage de la mienne, peu endurante et habituée à casser les vitres, même celles des Tuileries s'il vous en souvient.

Observez ma conduite dans le monde; vous verrez que je n'ai guère fait que le traverser en curieux, tâchant toujours de ne prendre racine nulle part. Si, dans la foule, j'ai distingué quelques bons camarades, je leur ai donné rendez-vous loin d'elle, avec d'anciens et vieux amis que j'ai su conserver, et au nombre desquels vous savez que je suis heureux de vous compter. Ceux de ces amis qui ont monté trop haut pour moi, je m'en tiens éloigné, mais sans rien diminuer, pour cela seul au moins, de l'attachement que j'ai conçu pour eux autrefois. Cette conduite, mon cher Lebrun, tient à une règle que je me suis faite de bonne heure, car les gens qui ont eu beaucoup à souffrir sont obligés d'être sages dès le grand matin. Autant que je l'ai pu, je n'ai jamais accepté de position qui ne fût pas en rapport avec mon caractère et mes goûts; avec mes goûts surtout qui, peut-être, par leur simplicité, m'ont tenu lieu de vertus et de raison. Et ne croyez pas que cela ne soit pas rare dans la société, comme elle est faite chez nous. Des sots ou des gens qui ne me connaissent pas ont cru ou feint de croire qu'à la révolution de juillet j'avais refusé des places et des dis-

tinctions pour me singulariser. Non, vous le savez; les distinctions et les places n'allaient ni à mes goûts ni à mon caractère.

Ai-je fait retentir les journaux de mes refus désintéressés? On tombe dans la même erreur, je le sais, relativement à l'Académie. C'est de l'orgueil, dit-on ; les sots me croient donc bien sot. Vous connaissez la piètre idée que j'ai de mon mérite littéraire. C'est avec sincérité que j'en ai parlé dans la préface de mon dernier volume. Plût au ciel que je fusse de l'avis de mes amis sur mes ouvrages! Je n'ai que le sentiment, mais je l'ai bien, de l'utilité dont je fus à la noble cause que j'ai défendue. Mais ce sentiment-là ne donne pas de vertiges. Or, il faudrait en être frappé pour méconnaître l'importance de l'Académie française, qui, si elle le veut, est appelée à de si hautes destinées, et qui réunit un grand nombre de nos hommes illustres, auxquels peuvent se réunir demain toutes les illustrations qui brillent en dehors d'elle. N'avez-vous pas encore le fauteuil de Corneille et de Bossuet, de Montesquieu et de Voltaire? Cuvier ne fait que de sortir de vos rangs. Mais je m'aperçois que c'est me mettre avec mes accusateurs contre l'Académie que de repousser aussi sérieusement l'imputation qu'ils m'adressent. Si je dois être surpris, d'après cela, c'est que quelqu'un à l'Académie, non un ami pourtant, remarque avec peine que je n'aspire pas à en faire partie, lorsqu'il existe aujourd'hui des renommées anciennes et nouvelles qui, pour n'avoir pas la popularité vulgaire de mon nom, n'en seraient pas moins pour les quarante d'une valeur bien plus réelle et bien plus utile; car moi, pauvre ignorant, je ne vous apporterais aucune des qualités qui font le

véritable académicien, et je vous défie de m'appliquer au moindre des travaux de votre classe, ou même aux fonctions solennelles que vous remplissez tour à tour. Ceci me fait remettre sous vos yeux celle de mes observations qui a paru le plus vous frapper, et qui a aussi frappé Dupin, un jour qu'il me faisait les mêmes instances que vous. J'ai horreur de livrer ma personne au public, et, comme l'auteur des *Maximes*, je suis complètement incapable de parler, même de lire quelques phrases dans une nombreuse assemblée, pas plus que de subir pendant une heure un compliment qui me serait adressé. Vous avez bien été avec une grande foule devant les tribunaux, me direz-vous ? Parbleu ! comment s'y refuser ? Ils s'y prenaient avec tant de grâce. Si j'avais pu m'abonner avec eux à trois mois de prison de plus chaque fois, pour avoir permission de ne pas comparaître en si nombreuse société, j'aurais fait le marché de grand cœur. Du moins, sur la sellette, n'ai je jamais dit que mon nom. Regardez-moi donc comme incapable de prononcer un discours de réception, en supposant que je sois capable de le faire, ce qui est assez douteux. Puis, me voyez-vous en habit brodé, l'épée au côté, allant au château. Là, encore un discours : « Sire, je suis votre très humble serviteur. — Ah ! vous voilà donc, vous qui n'avez pas voulu nous venir visiter. — Je suis votre serviteur, sire. — Allez, et n'y revenez plus. Etc., etc., etc. »

Eh ! mon ami, ne sentez-vous pas que vos usages sont des impossibilités pour moi ? Laissez-moi de grâce, laissez-moi dans mon coin, qui n'est pas celui du Misanthrope. Si les journaux querellent l'Académie parce qu'elle ne me nomme pas, veut-

on que je leur écrive que l'Académie n'a pas tort, et qu'un corps semblable se doit d'attendre qu'on sollicite l'honneur d'être admis dans son sein? Dictez tout ce que vous voudrez, j'écrirai. Mais, pour Dieu, détournez les amis que je puis encore y compter (hélas! j'en ai déjà beaucoup vu disparaître!) de ne pas tenter de m'y faire entrer par une voie inusitée. Oui, mon cher Lebrun, si je savais qu'on pût me nommer sans que je me misse sur les rangs, j'aimerais mieux sur-le-champ faire dix visites à chacun de vous, même à l'archevêque, et aller dès six heures du matin (il fait pourtant bien froid), attendre à la porte du secrétariat pour me faire inscrire. Une nomination non sollicitée! vous figurez-vous une entrée triomphale plus écrasante pour une pauvre réputation? Empêchez cela, je vous en supplie. Lisez cette lettre à vos messieurs, si vous le jugez nécessaire. Mais je suis fou, cette crainte est chimérique. Non, jamais l'Académie ne voudra descendre ainsi de sa haute position devant un poète de guinguette. Comment ferait-elle pour moi ce qu'elle n'a pas fait pour le divin Molière? Je ne suis qu'un chansonnier, messieurs, laissez-moi mourir chansonnier.

Encore quelques mots. Il m'est impossible de me faire à l'idée d'être asservi à une réputation. La sotte! j'ai tout fait pour vivre séparé d'elle, et vous voulez que je la suive dans votre palais où elle n'a jamais eu mission d'entrer. Attendez, attendez un peu. D'ici trois ou quatre ans, il ne sera vraisemblablement plus question d'elle. Sans doute alors je serai assez peu philosophe pour en avoir quelque regret. Mais vous et moi, messieurs, nous ne serons plus contraints de nous en occuper. Même alors

vous pourrez rire des façons que j'aurai faites, et il vous sera permis de croire que j'en éprouve un repentir tardif. Ce qu'il y a de certain, c'est que j'en apprécierai encore mieux toute votre bienveillance actuelle.

Quant à vous, mon cher Lebrun, croyez que je serai en tout temps plein du souvenir de votre amicale insistance dans cette occasion, et que ma gratitude bien sincère s'étend à tous les académiciens qui ont pu désirer de m'avoir pour collègue.

Recevez mes plus tendres amitiés; à vous de cœur et pour la vie. Béranger.

Mon cher ami, j'ai reçu aujourd'hui deux lettres de vous, et laissant de côté ce que vous me dites de Peyrat et ce dont il m'avait instruit, je vous dirai seulement, quant à l'ami de M. de Senne, qu'il m'est impossible d'obtenir de Laffitte ce qu'il demande. Laffitte ne veut recommander aucun solliciteur, et des personnes de sa maison se sont adressées à moi pour être recommandées à M. Conte, auprès de qui j'ai peu de crédit. Ce que je puis faire, c'est d'adresser M. Morillon à un de mes amis qui a un emploi assez élevé aux postes, et, par cet ami, de le faire recommander à M. Batbedat. Si M. Morillon vient, je lui proposerai ce moyen, sans trop lui répondre du succès. Du reste, dites à M. de Senne que je trouve mal qu'il se soit adressé à vous pour se faire recommander auprès de moi : il devait bien savoir qu'il se recommandait assez de lui-même.

Je relis votre première lettre, et je vois que vous me demandez des renseignements sur la famille de Peyrat. Je sais que son père fait le commerce des

vins dans l'Ariège et voilà tout. Ne dites pas qu'il est protestant, il craint que cela ne lui soit nuisible. Si je ne me trompe, je connais le général Barthélémy : *fameux farceur*! mais brave homme au fond. Je vous verrai demain ainsi que Madame.

Tout à vous de cœur. BÉRANGER.

26 janvier [1835].

Voici une lettre de Charles Didier, que je m'empresse de vous faire passer. Vous savez ou vous ne savez pas que l'auteur de *Rome souterraine* est en Espagne depuis plusieurs mois. C'est un digne et brave jeune homme. Voyez si la proposition qu'il vous fait vous sourit et ne le laissez pas attendre la réponse.

Je suis toujours souffreteux et n'ose aller à Paris parce que mon docteur me le défend.

Mes amitiés à Madame.

Tout à vous. BÉRANGER.

Passy, 30 janvier [1835].

Le lettre de Didier pour vous était sous mon enveloppe; celle pour moi était sous la vôtre. Voilà pourquoi je vous envoie ma lettre sans cachet.

Auriez-vous la bonté, mon cher ami, de prêter ou de donner (si cela est possible), à M. Pelouze dont je vous ai déjà parlé un exemplaire de l'enquête des *Houilles* et de celle des *Fers*, qu'on ne trouve pas dans le commerce. Je ne pense pas que cette demande soit indiscrète, puisqu'il a été fait distribution de ces deux enquêtes. Dans tous les cas, M. Pelouze est un homme qui entendra raison.

Je suis bien aise que votre lettre m'ait appris que

vous allez mieux. Moi, je suis plus souffrant. Mes amitiés à Madame.

Tout à vous. BÉRANGER.

1er février [1835].

A peine m'aviez-vous quitté, mon ami, que je me suis rappelé que j'avais une prière à vous faire. Il y a, à la Cour des Comptes, une place de référendaire de 1re classe vacante. Picard y a droit : il sera présenté; Barthe, qu'il a vu, le lui a bien promis. J'ai fait dire par Picard à son président qu'à ma première sortie je l'irais voir, et c'est en effet mon intention, car j'ai aussi à le remercier d'une chose qu'il a faite un peu à ma recommandation. Vous devriez, vous, mon cher Lebrun, si vos courses vous portaient de ce côté, le voir et lui recommander Picard, et lui dire que je ne vais pas à Paris, parce que je suis un peu souffrant, mais qu'il aura ma visite incessamment, si toutefois il ne va pas trop tôt à la Chambre des pairs.

Adieu. Tout à vous. BÉRANGER.

Pour souvenir : M. Pelouze, ou à la Monnaie, chez son fils, essayeur, ou à l'entrepôt du gaz, rue de Rivoli.

Dites à Mlle Amélie qu'on me cherche une habitation à Fontainebleau.

Vendredi soir [mars 1835.]

J'ai eu bien du regret, mon cher ami, de ne trouver ni vous ni madame à mon passage à Paris, lorsque je revenais de Picardie pour faire mes adieux à la capitale. J'y suis resté peu de jours en hôtel

garni, et j'ai eu mon temps occupé en affaires urgentes; sans cela je serais retourné vous voir et peut-être aurais-je été plus heureux.

J'étais du reste assez fatigué de mon voyage de Péronne, et les dîners de famille m'avaient causé un peu d'indisposition. J'avais donc hâte de rattraper mes pénates transportés à Fontainebleau pendant mon absence. Le repos ! le repos ! Me voici depuis le 20 août au milieu des bois. Le 19, j'avais accompli mes cinquante-cinq ans : c'était bien prendre mon jour pour m'aller confiner loin du monde. Je me trouve bien ici ; mais le calme n'y a pas encore été assez complet ; j'ai eu quelques embarras de ménage et plusieurs visites, non du pays, mais de Parisiens, et j'ai même des pensionnaires en ce moment, ce qui vous prouve que ma maison est encore trop grande pour moi.

Quant aux habitants de Fontainebleau, je ne vous en dirai rien, car je n'ai pas fait une visite ; je n'ai pas même été voir M[lle] Amélie. Je suis assez voisin de la forêt pour n'avoir à traverser qu'une rue isolée pour m'y rendre, ce dont je profite le plus que je puis. Aussi n'ai-je encore montré qu'une fois mon nez dans la ville. J'espère qu'on n'y pense point à moi, et qu'avec ces manières d'ours, je n'aurai pourtant pas l'honneur de me faire la réputation d'un homme insociable. C'est tout ce que je souhaite.

Il me faudra, toutefois, payer un tribut de reconnaissance à la famille Salatz, et cela ne tardera pas. Sans les Brack, mère et fils, ce serait déjà fait. Mais je veux que ceux-ci soient bien convaincus que j'ai l'intention de ne voir personne. Je me réserve pour les amis de Paris que j'ai été forcé d'abandonner et que je compte bien aller revoir de temps à autre.

En attendant que je me mette en route, dites bien des choses à Mme Aubernon qui était au Hâvre quand je suis revenu à Paris. Ne m'oubliez pas non plus auprès de Martin, qui aura sans doute trouvé chez lui mon nom et mes adieux.

Exprimez à Mme Lebrun tous mes regrets de ne l'avoir pas rencontrée et écrivez-moi quelquefois, pour que je sache comment vous vous comportez tous, vous qui n'avez pas l'honneur d'être de ces hommes politiques dont les journaux donnent si souvent des nouvelles, nouvelles qui, aujourd'hui, font hocher la tête aux médecins les moins moroses.

Adieu, mon cher ami ; conservez votre santé et votre place et croyez-moi tout à vous.

BÉRANGER.

Fontainebleau, rue des Petits-Champs, 21,
15 septembre 1835.

Me voilà donc un dictionnaire de l'Académie ! Que je vous dois de grâce, mon cher ami, pour ce présent qui me met à même de juger encore mieux de la petitesse de vue de Messieurs nos beaux esprits. Je n'ai pas besoin de vous répéter ici tout ce que je pense que devrait être un dictionnaire de la langue française ; c'est un sujet avec lequel je vous ai assez ennuié. Mais, pour Dieu, mon cher Lebrun, sans vous arrêter à mes idées, qui peuvent bien être fausses, examinez, je vous prie, quelques mots de ce gros livre, et vous tomberez de surprise par la niaiserie, la nullité des définitions, et surtout par l'absence totale de toute portée philosophique. Ce sont des philosophes, des philosophes non à la façon de M. Cousin, pair de France, mais des hommes qui sentaient que leur mission était autant

dans l'application des principes que dans leur recherche, qui ont inventé les alphabets, qui ont donné des lois au langage, et préparé à l'humanité une suite de traditions qui ne lui permet plus de retourner à son ignorance native. C'est donc encore et toujours à de véritables philosophes qu'il appartient de poser la loi des langues et non à une réunion plus ou moins brillante de rimailleurs ou d'écrivassiers qui ne se sont même jamais donné la peine d'approfondir la langue dont ils ne se servent trop souvent que comme de leurs jambes et de leurs bras, comme de leur fourchette et de leur cuillière (j'allais écrire *cuillier* comme votre Académie, j'en ai honte). Savent-ils que tout un peuple est dans son dictionnaire? Oh! non. Lisez, lisez quelques articles. Et pourquoi, je vous prie, deux si gros volumes? Est-ce pour dire au mot *Athée*: *C'est un athée*; *Il passe pour un athée*; *Une secte d'athées?* A quoi servent ces membres de phrases? Au mot *Adieu*, dans un des paragraphes: *Adieu, en voilà assez*: le dictionnaire ajoute, *locution familière dont on se sert quand on veut congédier un importun*. Trouvez-moi quelque chose de plus plat et de plus ridicule. *Adieu, en voilà assez!* La belle phrase à mettre dans un tel livre, et qu'elle est bien nécessaire! Je n'en finirais pas de remarques si j'écoutais l'humeur que me donne une pareille œuvre. N'allez pas croire pour cela que je ne vous ai pas une grande obligation de votre envoi. Je regretterais au contraire beaucoup de ne pas posséder ce livre, trop cher pour ma bourse. Si j'étais roi, ou seulement ministre, le Dictionnaire ne se vendrait pas; il y aurait même une loi qui punirait ceux qui en trafiqueraient. Mais, tous les ans, il en-

serait tiré 100.000 exemplaires, 200.000, 300.000 même, si cela était jugé nécessaire, pour en pourvoir tous les établissements publics d'instruction et de simple administration; il en serait fait don au plus grand nombre possible d'enfants. Mais mon dictionnaire serait autre que celui-ci ; car il me semble que ce dernier ne coûte déjà que trop à l'Etat. Ce qui me fâche, c'est de penser que vos messieurs vont en entreprendre un qui ne sera pas meilleur, et qui coûtera sans doute encore beaucoup plus cher. Quand il paraîtra, je n'y serai plus; sans quoi je vous prierais de partager encore en frère envers moi, comme vous venez de le faire cette fois. Mais il est temps, je m'en aperçois, de dire à votre dictionnaire : *Adieu, en voilà assez.*

Non, mon cher ami, je ne sais pas quand j'irai à Paris. Ce n'est pas que je me cramponne ici, comme vous le dites ; c'est que Paris ne m'attire pas, bien qu'il garde la plus grande partie de ceux que j'aime. Ce goût exagéré de la solitude ne me durera sans doute pas; il m'étonne moi-même au point où je l'éprouve. Aussi, ai-je eu bien de la peine à me déterminer à faire avant-hier une visite à M^m^ Brack. Son fils a été très malade; j'ai voulu l'aller voir, mais l'ai prévenu que si je ne renonçais pas à faire des visites, j'exigeais qu'on ne me les rendît pas. Un de ces jours, j'irai également voir Mme Salatz et leur porterai *Don Juan* que je n'ai pas lu encore et qui ne me convient guère, à vous vrai dire. Je vous remercie toujours de me l'avoir envoyé.

Ah! çà! ne dites donc pas que je travaille. Savez-vous que vous faites un gros mensonge ? Je ne fais rien ou très peu de chose : quelques chansonnettes, et voilà tout. J'ai sans doute bien quelques idées

que je croirais utiles de répandre ; mais le courage de les fixer sur le papier, dans une forme quelconque, me manquera toujours, j'en suis sûr. Et puis, ma paresse semble augmenter avec l'âge. Rien ne m'ennuie maintenant comme d'écrire. N'ai-je pas d'ailleurs mon bras droit qui a l'air de s'enrhumatismer et qui ne me permet pas de rester au pupitre longtemps? Ne vous apercevez-vous pas que je gribouille affreusement?

A propos de paresse, Martin laisse donc décidément la cour d'Hanovre dans le veuvage? Il intrigue ici, j'en suis certain. Dites-lui de demander l'ambassade de Fontainebleau. Il y serait bien plus utilement employé qu'à sa sotte résidence allemande. Nous ferions de la diplomatie ensemble. En attendant qu'il l'obtienne, faites-lui toutes mes amitiés. Ne m'oubliez pas surtout auprès de Mme Lebrun, qui voudra bien, je l'en prie, se charger, si elle va à Versailles, de mes compliments pour Mme Aubernon et pour le Préfet, ainsi que pour Pauline.

Adieu, mon cher ami, portez-vous bien et croyez-moi tout à vous de cœur. Béranger.

Fontainebleau, 5 novembre [1835].

Fontainebleau, 2 janvier 1836.

Oui, certes, mon cher Lebrun, je connais Mme Hautin de Kerguidan, non sous les rapports qu'il pourrait vous plaire de supposer, mais au contraire sous des rapports fort honorables. C'est une personne recommandable, fille tendre et dévouée, qui soigne et soutient sa mère; elle a donné, et sans doute donne encore, des leçons de harpe, et moi et plusieurs de mes amis avons cherché à lui procurer

des élèves. Malgré tout le bien que je puis vous en dire, nous sommes brouillés, mais par ma faute. C'est à propos d'un roman qu'elle a fait et que j'ai eu l'ennui de lire, relire, corriger, etc. etc. L'ouvrage m'a, je crois, fait prendre l'auteur en grippe, et, avec la vivacité que vous me connaissez, je l'ai envoyée, par lettre encore, où il paraît qu'elle ne se souciait pas d'aller. Cela ne m'empêche pas de vous la recommander, si vous pouvez lui être utile. Mais comme elle n'est nullement au fait des usages de ce monde, je crains qu'elle ne vous fasse faire une démarche inutile. Elle est d'une famille de marins fort honorable ; elle m'a parlé quelquefois de son oncle, qu'elle ne voyait pas alors. La place de garde d'un port doit dépendre du ministre de la marine, et je me rappelle avoir apostillé pareille demande pour Sébastiani quand il était à ce ministère. Thiers ne peut rien là, et y pût-il quelque chose, ce serait perdre son temps que de recourir à lui. Je ne vois pas quel intérêt il aurait à placer l'oncle de Mme Hautin. Elle et sa famille ont eu la protection de l'amiral Jacob, qu'elle n'a pas assez cultivé. Quoiqu'il ne soit plus au ministère, il pourrait plus que nous pour l'obtention de l'emploi que son oncle sollicite. C'est donc, selon moi, à M. Jacob qu'elle doit s'adresser, si c'est réellement une place de garde de port qu'elle sollicite pour le cher oncle. Ce serait faire une bonne action que de tirer de peine cette jeune femme et sa pauvre mère. J'y ai employé tous mes moyens, et n'ai pas eu le bonheur de réussir. Si vous pouvez être plus heureux, je crois que vous vous en féliciterez. Mme Hautin a des travers d'esprit, selon moi, mais point de travers de conduite, au moins autant que j'aie pu en juger et qu'en a

jugé une femme qui l'a eue longtemps auprès d'elle.

Vous voilà une grande affaire académique sur les bras. Si je ne me trompe, le ministère se donne l'air de pousser M. Molé, mais désire au fond qu'il reçoive un camouflet. Une lettre de Barthe où il me parle de ce postulant et me presse de me mettre sur les rangs m'a fait naître cette idée. Vous en devez savoir plus que moi. Ce que je puis vous dire, c'est que je ne connais pas les titres littéraires de M. Molé. Quant à Hugo, puisqu'il vous fait l'honneur de rechercher ce fauteuil, pour Dieu ne le repoussez pas ! Le fier Sicambre vient présenter sa tête au baptême, que l'Eglise lui tende les bras ! Je serais pourtant bien fâché qu'après la génuflexion, il se prît à adorer ce qu'il a brûlé et à brûler tout ce qu'il a adoré. En vérité, mon cher ami, après tant de choix ridicules, n'est-il pas temps pour votre vieille synagogue de se donner un pareil lévite ? Songez à tout ce qu'il y a de bon et de beau dans les œuvres de Hugo. Je sais mieux que vous tous, qui ne le lisez presque pas, ce qu'on peut dire contre son talent. Mais en dépit de ses défauts, n'est-il pas le poète le plus remarquable de notre époque et l'un de nos meilleurs prosateurs ? Eh bien ! vous verrez que les Duval, les Lemercier, ces fiers républicains, aimeront mieux un grand seigneur comme M. Molé, qu'un poète comme Victor Hugo. Il vous a dit que si je me présentais, il se retirerait ; il le ferait, j'en suis sûr, mais ce serait par adresse plus que par déférence. Il sait bien d'ailleurs qu'il n'a pas à craindre de me trouver sur sa route, et je m'étonne qu'on pense encore à moi quand il s'agit de prendre rang parmi vos faiseurs de dictionnaires. Il faut que vous sachiez que, depuis certaines

lettres où, plein d'admiration pour son talent, je le tançais à propos de Lucrèce et de Triboulet, Hugo m'a pris en grippe. Mais cela ne m'empêche pas de l'admirer quand il est admirable, et dans ce moment je lis son *Crépuscule*, et j'ai souvent occasion de lui rendre cette justice et m'étonne du peu de succès qu'a obtenu cette dernière publication. J'ai tort de dire que je m'étonne, car je me l'explique ; mais ce serait trop long à vous dire et je veux me réserver de la place pour vous *réciproquer* tous vos vœux de nouvelle année. Faites la part de Mme Lebrun et veuillez bien l'embrasser pour moi. Dites-lui que j'ai été bravement voir la famille Salatz, il y a quelques jours. Ces dames sont en bonne santé. M. Salatz seul est un peu indisposé d'un rhume. Celui que j'ai attrapé à Paris dure encore, ce qui ne m'a pas empêché d'aller voir notre forêt toute givrée. Faites bien mes amitiés à Mme Aubernon, qu'il ne m'étonne pas de voir résister aux fatigues préfectorales. Cela va aux femmes, et elle est femme, tout ange que vous l'aviez faite. Adieu, tout à vous.

BÉRANGER.

A peine arrivé ici, mon cher Lebrun, je me vois contraint de vous tourmenter pour une chose qui, je le crains bien, ne sera pas du tout de votre goût. Mon premier mot vous la fera juger.

Mme Tastu m'écrit que M. Rousseau, chef de votre typographie, est mort ou peu s'en faut. Sur ce, vous voyez déjà de quoi il s'agit. Oui, mon ami, c'est pour solliciter la survivance que je m'adresse à vous au nom de cette digne muse, qui vient de manquer de mourir à force de travail, car, seule, elle nourrit toute une famille, et tremble toujours de finir

d'épuisement avant que son fils soit en position de se suffire, avant que son mari ait un emploi quelconque. Celui-ci, quoi que vous en disiez, est fort capable de diriger votre typographie. Sans doute, il est un peu novateur, mais, entre nous, l'imprimerie royale est furieusement dans l'ornière, et il n'y a pas d'homme de l'art à Paris qui ne gémisse de la voir se traîner à la queue des typographies de second ordre. Certes, à l'époque d'un grand développement de l'imprimerie, à la veille d'un plus grand développement encore, il serait bon que cet établissement arrivât à un perfectionnement d'autant plus nécessaire que dans les établissements particuliers l'art sera de plus en plus négligé. Vous devez vous rappeler que c'est une des considérations que j'ai toujours fait valoir auprès du garde des sceaux pour la conservation de l'Imprimerie royale, qui, telle qu'elle est depuis longtemps, semble s'obstiner à combattre elle-même mon meilleur argument en sa faveur. Je sais que vous n'en jugez pas ainsi, mais je vous puis assurer que c'est l'opinion de tous les typographes. Je ne prétends pas que Tastu soit le messie attendu Vieille rue du Temple, mais je lui crois ce qu'il faut pour vous aider à diriger cette partie. Tastu ne vaudrait rien pour administrer une maison à lui, par cela même qu'il est propre à conduire un établissement royal. C'est un très honnête homme que des malheurs de fortune n'ont pas entaché. De plus, malgré ses airs gascons, c'est un homme d'humeur douce et facile, qu'il n'est que trop facile de mener quand on lui inspire de l'estime. Voilà ce que je puis vous en dire après avoir consulté, encore ce matin, quelqu'un qui peut l'apprécier et juger de sa capacité.

Au reste, si ma lettre vous contrarie, vous aurez bien un autre assaut à subir. Mme Tastu doit vous aller trouver, et, ma foi, vous vous en tirerez comme vous pourrez; de poète à poète et d'homme à femme, que d'égards il faut avoir! Ici, c'est bien autre chose: une pauvre femme, une pauvre mère, des vertus, du courage, de la résignation, et, pardessus tout, votre cœur qui doit vous porter en faveur de tant de titres recommandables. Tirez-vous-en comme vous pourrez, encore un coup! Moi, j'y succomberais cent fois; cela m'est arrivé pour bien moins, et je ne m'en repens pas.

A propos, nous n'avons pas parlé de Mme Kerguidan-Hautin. M'a-t-elle donné assez de tracas, et malheureusement je lui ai été très peu utile. Avez-vous mieux réussi que moi? Tenez, mon ami, il n'y a qu'une bonne chose en ce monde, c'est de servir les malheureux. Tout le reste laisse à peine un souvenir agréable. Les égoïstes ne savent pas ce qu'ils dédaignent. Plaignons-les.

Adieu. Faites bien mes tendres amitiés à Mme Lebrun. Pardonnez-moi mon importunité et croyez-moi tout à vous de cœur. BÉRANGER.

[Fontainebleau], 3 février 1836.

Bonjour au ministre de Hanovre.

Mon cher Lebrun, cette fois je ne viens pas vous demander un service; je viens essayer de vous en rendre un. L'éloquent François m'écrit qu'il y a une vacance d'emploi de concierge à la Légion d'honneur, il me demande une lettre pour le maréchal Gérard, et je m'empresse de la lui envoyer. Mais il me dit aussi que cette affaire regarde M. Le

Bœuf, or, si ce n'est vous, c'est Duparquet qui connaît M. Le Bœuf, à ce qu'il me semble. Un mot de ce côté pourrait caser là notre pauvre diable et en débarrasser l'Imprimerie royale. Vous voyez donc qu'il s'agit d'un service à vous rendre, ce qui me rend très hardi à vous faire cette demande. Dans le cas où je me tromperais sur vos rapports avec M. Le Bœuf, vous pourriez charger de ma part Wilhem de le voir pour le succès de la demande. Lui, je suis sûr qu'il le connaît beaucoup. J'ai très à cœur cette affaire, parce que je ne puis me dissimuler que François doit être un objet de désagrément pour vous dans le poste qu'il remplit. Dans celui que je sollicite, ses défauts n'auront que peu d'inconvénients. Prenez donc en patience la peine que je vous prie de vous donner pour lui et pour moi.

J'ai appris par un voisin que Mlle Salatz était à Paris. Je regrette qu'elle ne m'ait pas fait savoir son départ; je l'aurais chargée des livres que j'ai à vous et dont peut-être vous avez besoin; c'est Luther.

Faites bien mes amitiés à Mme Lebrun et à Martin, à qui je souhaite toutes les faveurs de Thiers, et même de Mme Dosne.

A vous de cœur. BÉRANGER.

6 avril [1836].

Fontainebleau, 14 avril [1836].

Quoi que vous veuillez bien en dire, mon cher Lebrun, le cousin François peut vous être à charge de temps à autre. C'est pourquoi j'aurais désiré que le maréchal Gérard pût lui trouver place à la Légion d'honneur. Je ne vous en remercie pas moins des démarches que vous avez faites auprès de M. Le

Bœuf. Il n'y a pas de notre faute dans le non-succès. Gérard m'a donné dix fois plus de raisons qu'il n'en fallait pour l'excuser : peut-être il n'y en a pas une de bonne, mais comme il est excellent homme, je tâcherai de profiter de ces premières ouvertures pour François. J'avais d'abord envie de défendre absolument à celui-ci de l'aller voir ; ensuite je me suis dit qu'il ne fallait pas se mettre en travers de la Providence, qui pouvait faire un miracle en sa faveur au point de le faire paraître charmant au maréchal, qui n'est pas très difficile en fait de farceurs, témoins La Boulaye et autres dont je l'ai toujours vu flanqué. Pourquoi pas François aussi ? Au reste, j'ai préparé son introduction, de sorte que quelque sottise qu'il fasse, il ne puisse pas lui en arriver du mal.

Pourquoi pensez-vous que la pauvre muse m'a pu dire du mal de vous ? Loin de cela, elle me semble revenue sur le compte de votre politesse, mais elle croit que son mari ne pourrait même pas obtenir d'entrer comme ouvrier dans votre boutique. Précédemment, je lui avais avoué que les gaucheries de Tastu étaient cause de l'effroi qu'il avait inspiré à l'Imprimerie royale. Néanmoins, convenez qu'il est bien triste de voir une femme si recommandable s'exténuer à travailler pour nourrir enfant et mari, et tourmentée de la crainte que sa santé ne sombre entièrement avant d'avoir assuré du pain aux objets de son affection. Vous devez bien lui pardonner si quelquefois elle regrette que je ne sois pas à votre place. Elle ne se dit pas que peut-être je n'en ferais pas plus que vous. C'est pourquoi la place ne me tente pas plus que l'honneur de recevoir Salvandy à l'Académie. Si j'étais des vôtres, voilà pourtant

des corvées auxquelles je serais exposé. Ne remplace-t-il pas le bon Perceval? Vous ne vous plaindrez plus de la chétivité des concurrents. Voilà Guizot et Hugo derrière. J'espère bien que ce dernier ne sera plus repoussé quand il vous ôtera son chapeau.

Vous me demandez ce que je pense du présent et de l'avenir de notre politique. Le présent, vous êtes assez grand garçon pour en juger vous-même. Le roi a aplani bien des difficultés à Thiers, s'est débarrassé de M. de Broglie, qui gâtait toutes les affaires qu'on voulait bien lui confier, regrette peut-être la valeur de Guizot plus que sa personne, et conduit seul les grandes manœuvres, sauf à laisser la broutille à ses premiers commis, Sauzet, Passy, etc., etc., etc. Quant à l'avenir, de pareilles choses n'ont pas d'avenir, c'est pourquoi elles durent ou peuvent durer longtemps; mais soyez tranquille; 1836 finira, 1837 viendra à son tour, plusieurs autres années encore après, et la France sera encore sur pied. Vous voyez qu'il y a de l'espoir pour nos enfants et même petits-enfants.

Je pense aller à Paris vers la fin du mois; je ne m'en soucie guère à vous vrai dire. J'y ai trop de fatigues quand j'y suis. Aussi ai-je manqué deux occasions de faire le voyage. Je voudrais me mettre à travailler sérieusement, et cette idée me préoccupe jour et nuit. En attendant, je chantonne quelque peu. Oui, l'on vous a dit vrai; j'ai eu l'envie d'aller jusque vers la Loire où l'on dit que l'on peut vivre pour rien. On marchandait la maison que j'habite, et me trouvant sur le pavé, je profitais de la circonstance pour faire route au midi. En vieillissant, il faut chercher le soleil et le repos. La maison

n'ayant pas changé de mains, je ne parle plus de la Touraine, mais il ne faut qu'un acheteur pour me faire penser à prendre mes passeports. N'allez pas croire pourtant qu'il ne m'en coûterait pas d'aller si loin de mes amis. Mais je ne pense plus leur être utile, et je me dis que seul j'aurais à perdre à cet éloignement, car à Paris on n'a pas le temps de regretter ceux qui s'en vont.

Avez-vu lu *Jocelyn*? Ce poème m'a étonné et ravi. Voilà une poésie bien française, malgré ses longueurs et de nombreux et méchants vers. Je trouve qu'on n'apprécie pas convenablement cet ouvrage. Moi qui ai toujours rêvé une poésie qui fût bien à nous, qui fût bien nous, je vous assure que j'ai éprouvé un grand bonheur à cette lecture. Si cela pouvait faire tomber le prétendu lyrique dont on nous accable depuis tant d'années! Et Lamartine est un des coupables. Selon moi, *Jocelyn* est le plus beau monument de notre poésie nationale. Pourquoi faut-il qu'il soit déparé par une fatuité de négligence impardonnable.

Ce que je vous écris là, je l'ai écrit à dix personnes, et l'une d'elles m'a répondu qu'on voyait bien que j'étais de la province. Vous direz peut-être de même, et qu'ajouteriez-vous donc, si je vous avouais que j'ai pleuré en lisant certains passages de ce roman? Moi, pleurer en lisant des vers! je crois que cela ne m'était jamais arrivé.

Dites-en ce que vous voudrez, je n'en ai pas moins sous les yeux un livre en vers qui m'est dédié et dont l'auteur m'appelle *grand homme* ou quelque chose comme ça. Et hier encore, un voyageur qui venait m'emprunter une pièce de cinq francs s'est écrié : le grand Béranger! Avec de pareils témoi-

gnages en sa faveur, on peut bien se hasarder à juger les autres, et même à les louer. Je loue donc *Jocelyn* de toutes mes forces, au risque de passer pour un provincial.

Faites mille amitiés pour moi à Mme Lebrun et à Mlle Amélie, bien que je lui en veuille de ne m'avoir pas fait savoir son départ. Je vous reporterai vos livres tant soit peu déchirés par un accident qu'il serait trop long de vous conter ici.

Adieu, portez-vous bien et croyez-moi tout à vous.

BÉRANGER.

Vous ne me donnez pas de nouvelles de Mme Aubernon.

Grand merci ! Je viens de lire M. de Salvandy. La pensée du discours était belle et féconde ; mais ce boursouflé est une de ces poules maladroites qui brisent les œufs qu'elles ont à couver. Il y a quelques aperçus sur l'Académie naissante et sur Richelieu qui, sans être complètement exacts peut-être, me paraissent assez bien trouvés. Mais, je le répète, c'est un malheur que quelques bonnes idées tombent dans de pareilles cervelles; elles y meurent noyées dans une mare d'épithètes plus creuses et plus redondantes les unes que les autres.

Vous avez tort d'être surpris du succès de votre réponse. Plusieurs lettres m'avaient annoncé ce succès, et je vous assure, mon cher Lebrun, que je m'en suis bien rendu compte en la lisant. Vous voyez que le lecteur n'y a rien fait, et vous n'auriez pas mis la si jolie phrase qui me concerne que vous n'en eussiez pas été moins applaudi. Savez-vous que, de bon compte, voilà deux fois que vous faites

retentir de mon nom les voûtes de votre temple? Ça m'a donné un moment le regret de n'avoir pas été à la place de Salvandy pour vous rendre la monnaie de votre pièce, et je serais en fonds, car dernièrement je relisais votre petit volume d'odes et votre poème de Napoléon. A ce propos, croiriez-vous (oh! oui, vous le croirez; vous savez le soin que j'ai de mes livres) que je n'ai jamais pu remettre la main sur votre poème de la Grèce, que j'aime tant. Il y a un passage de votre discours qui m'a fait un grand bien, celui où vous parlez de la Pologne. Qu'aura dit notre ami Thiers, qui bannit de France les plus nobles débris de cette portion de notre famille? Et cela pour que deux principicules fassent le voyage d'Allemagne la cocarde tricolore dans leur poche.

Vous parlez aussi du dernier poème de Parseval de manière à le faire bien vendre. Il sera sans doute édité bientôt. Je suis bien curieux de connaître cet ouvrage, qui eût dû lui faire abandonner *Philippe-Auguste*, malgré le grand succès que vous prétendez qu'il a obtenu.

Vous vous plaignez que je ne vous mets pas au courant de ce que je fais : vous savez que ce n'est pas un besoin pour moi de parler de mes petits travaux. Je crains toujours d'ennuyer d'ailleurs. Quant au jeune homme qui a fait l'article indiscret dont vous vous appuyez, c'est un charmant garçon, parent de Manuel, qui a un très grand attachement pour moi parce que j'ai deviné ce qu'il y avait de facultés en lui, et peut-être aussi parce qu'il m'a soufflé une maîtresse. Excellent jeune homme, très répandu dans la littérature secondaire, lié avec Lerminier, Leroux et Quinet. M'ayant fait connaître,

avant l'impression, différents sujets traités par ce dernier dans le poème de *Napoléon*, je crus devoir lui avouer quelques-uns de mes péchés, qu'on aurait pu croire un jour empruntés à cet ouvrage. Indiscret comme un journaliste, il a témoigné en public, avant d'être appelé par la justice. Je ne sais pas trop s'il ne m'a pas prêté des sujets auxquels je n'ai jamais pensé. Vous voyez que ma confidence était presque forcée. Mais il m'arrive quelque chose de pareil à ce que je redoutais du *Napoléon*, avec le discours de Salvandy: *Dieu*, dit-il, *semble avoir fait pour Napoléon le rocher de Sainte-Hélène*. Eh! bien, j'ai terminé, il y a peu de jours, un *Tombeau de Sainte-Hélène*, dont le sujet semble être pris de cette phrase de votre nouveau confrère. Comme lui, j'y parle même de César, dont la mort sert de date à mon petit poème de huit strophes. Ce sujet et son cadre étaient depuis plusieurs années dans ma tête, sans que j'eusse pu en venir à bout ; et comme il m'arrive toujours, j'ai été réveillé une belle nuit pour voir ma chanson venir au monde presque toute seule. C'est, je crois, ce que j'ai inventé de plus poétique, et je ne voudrais pas que ma pauvre souris passât pour n'être que la progéniture d'une grosse et lourde montagne toujours en mal d'enfant.

Si je suis discret pour mes œuvres, vous l'êtes pour vos rancunes, car vous ne m'aviez jamais dit que vous eussiez eu à vous plaindre de l'auteur de *Jocelyn*. Vous êtes d'une nature si peu amère, qu'il se pourrait qu'il n'eût eu de tort qu'envers un de vos amis; je sais que, dans ce cas, vous pardonneriez difficilement. Par hasard, aurait-il parlé mal

de l'un deux, vous présent ? De moi, par exemple ? On m'a rapporté qu'il m'aimait peu jadis. Dans une préface de je ne sais plus quoi, depuis 1830, en parlant des talents supérieurs qui s'étaient adonnés à l'instruction populaire, et particulièremeut à la chanson, il les accusait d'avoir fomenté les haines et les passions mauvaises. J'avais envie d'écrire en réponse, Lamennais m'y engageait ; mais mon bon sens prévalut ; et, d'ailleurs, ayant remarqué qu'une pente insensible l'amenait à des idées saines, l'intérêt de ma cause me dit de m'abstenir. J'avais pourtant beau jeu : lui et les siens, toujours placés sous les ailes du pouvoir, avaient bonne grâce à nous reprocher, mitraillés comme nous l'étions, d'avoir quelquefois mis des chevrotines dans nos fusils de chasse. C'est pourtant à cette époque de lutte qu'on chanta *la Sainte Alliance des peuples*, que, lui, ne comprenait sans doute pas encore. Et ce peuple, que nous poussions à la haine, comment s'est-il conduit, lorsqu'enfin il se mit à l'œuvre et consomma la plus humaine de toutes les révolutions ? Nous fomentions *l'envie*, disait aussi notre gentilhomme. Le principal accusé, car indubitablement c'était de moi qu'il s'agissait particulièrement, le principal accusé s'est montré bien propre à enseigner ce sentiment-là aux autres, n'est-ce pas ? C'était sans doute par jalousie de ceux qui étaient placés là-haut, qu'il poussait à les renverser ? Oh ! que j'aurais pu lui faire honte de sa courte vue ! Car, au fond, je le crois homme très loyal, malgré sa suffisance aristocratique. Tout bien considéré donc, j'ai mieux fait de me taire : un mot irritant eût pu effaroucher cette molle nature, et le rejeter dans le

camp qu'il semble déserter à petits pas et tout en regardant derrière lui si on ne s'aperçoit pas de son évasion.

Aujourd'hui, dites-vous, mon cher ami, il désire me connaître. J'en doute ; qu'il l'ait dit, cela était convenable, après la lecture du passage de ma lettre qui le concerne, bien qu'à vous vrai dire je ne me le rappelle pas bien, car j'en ai écrit à plusieurs personnes un éloge toujours semblable par le fond sans doute, mais plus ou moins mêlé d'observations critiques. En supposant que j'aie tort de soupçonner qu'il ait tenu jamais devant vous quelques propos sur mon compte, qui vous ait choqué, il est toujours à peu près certain que nous sommes deux natures antipathiques. Il fait partie de ce monde artificiel où l'on n'admet pas l'idée qu'une Muse puisse allumer son feu et vider son vase de nuit, plaisanterie à part, les deux actes les plus philosophiques, puisque l'un nous fait apprécier notre néant et que l'autre nous apprend à rendre grâce à Dieu qui nous a donné l'intelligence de l'élément créateur. Comme le bonhomme Job, c'est mon fumier qui m'a fait poète. Eux (les gens du monde, dont je ne fais pas partie), se croient des anges et s'étonnent de n'avoir pas deux ailes au dos, pour faire leurs courses dans Paris et aller le soir aux Bouffes et à l'Opéra. L'homme qui cache avec le plus grand soin le nom de Prat sous celui de Lamartine, et qui s'est déguisé en prince pour aller visiter la crèche où est né le fils du charpentier, celui-là doit avoir un superbe dédain pour l'auteur des *Gueux* et des *Bohémiens*. Je le lui pardonne de tout mon cœur et n'en suis pas moins disposé à défendre *Jocelyn* envers et contre tous. Il a rendu un véritable

service à la poésie française, car c'était bien de la poésie française, toute française, que cet ouvrage, en dépit de fautes de langue, qui eussent fait bondir de rage le pauvre Grandmaison, qui, comme vous le dites bien, était passionné pour la pureté du langage.

En voilà bien long, mon cher ami, pour arriver à vous dire qu'il n'y a pas nécessité à ce que je me rencontre, par fait exprès, avec votre illustre collègue. Vous me demandez quand j'irai à Paris pour arranger ce dîner. Ici, il y a une autre difficulté : depuis une quinzaine, je souffre de la poitrine; hier même, j'étais presque malade; je pense que cet hiver qui ne veut pas finir est cause de ce malaise. Avant de songer à m'aventurer de nouveau dans vos boues de Paris, il faut que je me remette tout à fait. La vie de votre monde ne me va plus et coûte d'ailleurs un peu trop cher. Double raison pour hésiter. J'ai eu dernièrement une triste occasion de vous aller voir. Je crois vous avoir dit que ma vieille tante n'avait pu se faire ici. Elle a voulu entrer à l'institution de Sainte-Périne. J'ai obtenu son entrée au 1er mars, moyennant 4.100 francs et un trousseau qu'il m'a fallu compléter ; ajoutez-y les frais de transport et d'installation ; vous jugerez que cela a dû monter très haut. Eh ! bien, la pauvre femme, qui se trouvait heureuse de sa nouvelle situation, est morte le 18 avril d'une attaque d'apoplexie. Comme elle a perdu connaissance dès le premier jour, et que j'étais déjà fort souffrant, j'ai cru inutile de me rendre auprès d'elle, d'autant plus que deux personnes amies surveillaient les soins qui lui étaient donnés. J'aurais bien voulu qu'elle puisse jouir plus longtemps du sacrifice que j'avais fait,

bien que sa mort me fasse héritier de 500 francs de pension que j'ajoutais aux avantages que lui procurait sa dot, qu'il ne m'est pas possible de ne point regretter un peu, 4,700 ou 800 francs. Pour quarante-huit jours, c'est un peu cher! qu'en dites-vous ?

Vous voyez que j'ai eu l'occasion de vous aller voir. Croyez qu'à mon premier voyage, je ne vous laisserai pas ignorer mon arrivée, mais ce sera pour le plaisir de vous voir, ainsi que Mme Lebrun, et non pour l'honneur de me trouver avec M. de Lamartine, qui, vraisemblablement, sera alors dans ses terres, avec ses chevaux et ses chiens, entre son curé et son garde.

Vous savez ce que j'ai toujours pensé de la nomination de M. Guizot. Je regrette toutefois qu'il cumule trois fauteuils; c'est deux de trop. L'Institut devrait bien s'imposer cette loi; il faut convenir que tant qu'elle ne sera pas rendue, il est difficile à un homme qui serait ce qu'était Bailly de ne pas rechercher trois couronnes au lieu d'une. Ce qui me fait de la peine, c'est d'apprendre par votre lettre que Mignet, qui a tant de temps devant lui, poussé par Thiers, sans doute, qui veut contrebalancer le choix de Guizot, vienne se mettre en travers de Hugo. Mignet est si sûr d'arriver un jour, qu'il ne devrait pas empêcher un homme qui a autant produit d'obtenir enfin une récompense publique de ses nombreux travaux. Hugo a même besoin du traitement, tandis que Mignet est grassement pourvu. Avec son caractère modéré, je m'étonne qu'il ne sente pas combien il y aurait de convenance de sa part, et combien le public lui saurait gré de céder la place à son jeune concurrent. Je ne veux pas me

faire meilleur qu'un autre, mais si j'avais été ambitieux de vos honneurs, je suis sûr que de semblables considérations m'auraient fait bien souvent me retirer devant des hommes que j'aurais jugés plus dignes et surtout plus besogneux. Quelle singulière société que la nôtre où, avec toutes les qualités qui doivent pousser à bien faire, on se laisse aller à faire mal ! C'est là le plus constant sujet de mes méditations, et ce sera sans doute le fond de l'ouvrage qui me préoccupe tant, mais dont je n'ai parlé et ne parlerai à personne, jusqu'à ce que je sois bien sûr d'avoir au moins une partie des forces nécessaires pour traiter un sujet si exigeant. J'essaye ma monture avant de me mettre en route, mais je crains que le cavalier ne soit jamais bien en selle. Que de plumes à qui je porte envie et qui ne s'en doutent pas !

Mais voilà deux heures au moins que je bavarde, et vous devez être las de ce long monologue ! Prenez-vous en à mon indisposition, qui ne me laisse point aller dans la forêt depuis cinq jours. Il est bien sage à moi de m'être imposé cette privation qui contribue, dit-on, au mieux que j'éprouve aujourd'hui.

Mille amitiés à Mme Lebrun, ne m'oubliez pas auprès de Mlle Amélie, ni auprès de Martin, qui doit avoir bien froid au Hanovre. Rappelez-moi au souvenir de Mme Aubernon et de Pauline.

Adieu, mon cher ami, pardonnez-moi de m'être livré à tant d'idées biscornues en vous répondant, et croyez-moi pour la vie tout à vous de cœur.

BÉRANGER.

Fontainebleau, 2 mai 1836.

P.-S. — Les bons correcteurs d'épreuves que messieurs de l'Imprimerie royale!

Page 39, ligne 9e, au lieu de : *croyait fuir*, lisez : *finir.*

N'oubliez pas de recommander de ma part à Vatout mon protégé M. Laurérisque, pour qui je lui ai écrit une longue lettre.

Je vous prie de dire aussi à Pascalis que je m'intéresse à un jeune homme d'Elbeuf, nommé Guillemard, condamné à six mois de prison pour affaire galante, et dont le recours en grâce a été présenté il y a peu de jours. S'il peut servir ce jeune Lovelace, Pascalis me fera plaisir.

[1836.]

Je ne reçois plus de vos nouvelles, mon cher Lebrun; heureusement, Mme Salatz m'a appris que vous et Madame étiez en bonne santé. Je me porte bien aussi; j'espérais vous l'aller dire, mais des raisons d'économie me forcent à partir directement de Fontainebleau pour Tours, où je viens de louer un nouveau gîte. Les journaux vous l'auront peut-être appris; peut être aussi avez vous lu dans Balzac une description exacte de la *Grenadière*; je ne vous entretiendrai donc pas de tout cela. Qu'il vous suffise de savoir que je compte être dans une quinzaine un vrai Tourangeau du village de Saint-Cyr, aux portes de la ville de Louis XI.

Aujourd'hui, en vous exprimant le regret d'aller si loin sans pouvoir aller prendre congé de tous mes amis, j'ai votre obligeance à réclamer. Un digne homme, qui, malheureusement, n'est plus

jeune, vient d'éprouver des désastres. C'est M. Lequatre, ami d'Antier; il a été longtemps dans l'imprimerie (c'est à cette industrie qu'il devait la fortune que les bons d'Espagne et un fripon lui ont ravie), et la correction des épreuves a été son occupation favorite. Avez-vous quelque coin dans votre grand établissement où le pauvre diable puisse gagner un salaire suffisant pour nourrir deux petits enfants dont la mort de sa fille l'a laissé chargé? Ce serait une bonne œuvre, et, si vous y pouvez quelque chose, je ne doute pas que mes prières jointes à celles d'Antier ne vous fassent accueillir avec bienveillance la demande de M. Lequatre, ancien imprimeur à Fontainebleau.

Je ne vous en dirai pas plus long, car je me rappelle qu'une beaucoup trop longue lettre de moi à vous adressée, il y a quelque sept ou huit mois, vous a tellement effrayé que oncques depuis n'ai vu votre écriture.

Présentez mes civilités amicales à Madame, et croyez-moi comme toujours tout à vous.

BÉRANGER.

24 novembre 1836.

Rappelez-moi au souvenir de Mme Aubernon, quand vous la verrez.

[Fontainebleau,] 1er décembre [1836].

Etes-vous fou, mon cher Lebrun? Moi, vous avoir écrit quelque chose d'ironique? Je me suis, il est vrai, moqué de votre paresse, et convenez qu'il y a de quoi. Mais, en vérité, je n'ai mis rien de sérieux là-dedans, et si j'avais eu quelque reproche à vous faire, ce n'est pas sur ce ton que je me le serais per-

mis. Au reste, votre lettre m'a fait rire : concevez-vous un homme qui n'écrit pas, et qui cherche querelle à son ami de n'en pas recevoir de lettres ? Toutefois, je puis répondre péremptoirement. Je ne vous ai pas prévenu de mon projet, parce que ce sont de ces choses qu'il ne faut dire qu'aux indifférents, s'il est possible ; les observations que ceux-ci vous font ne tirent pas à conséquence. Avec les amis, ce n'est pas la même chose : ceux-ci ont toujours une bonne raison à opposer à votre résolution. Si au dernier moment il faut en venir à révéler le fatal secret, cette bonne raison de l'amitié se sait dans l'impossibilité de faire revenir sur les arrangements pris. Mon intention étant d'ailleurs de passer par Paris, je vous aurais fait ma petite allocution à ce sujet ; mais forcé de renoncer encore à ce plaisir que je m'étais promis, je vous ai fait part à l'instant même du dessein que j'allais accomplir, car la lettre que vous a remise Antier n'a été écrite que deux jours après que j'ai eu renoncé à vous aller faire mes adieux.

Mais vous, ne vous moquez-vous pas un peu du choix que j'ai fait de la Grenadière, illustrée par M. de Balzac ? Je conviens qu'il y a prise, et je m'en suis moqué moi-même. Figurez-vous que sur le nom seul, je ne voulais pas voir la maison. J'allais même repartir sans l'avoir visitée, bien que je n'eusse rien trouvé à mon entière convenance dans tous les environs de Tours. Une lettre que je reçus, qui m'annonçait que les maçons et les couvreurs avaient envahi mon logis de Fontainebleau, me força de prolonger mon séjour, et la sœur de Bérard me conduisit presque malgré moi à cette Grenadière que

je croyais un noble manoir féodal, qui, vu sa renommée, était bon à faire auberge. Quelle fut ma surprise de voir une pauvre vieille bicoque, deux pièces en haut, deux en bas, mais dans l'exposition la plus charmante et la plus saine. On me la fit 400 francs. Je conclus avec des propriétaires on ne peut plus aimables, qui vont en un mois dépenser la moitié de ce que je leur donnerai en trois ans, pour faire les réparations que j'ai demandées.

Vous voyez que la providence en a décidé plus que moi, car puisque nos ministres ont pris l'habitude de référer à son intervention, pourquoi ne se mêlerait-elle pas des affaires d'un vieux chansonnier? Elle eût dû sans doute placer la Grenadière un peu plus près de Paris. Mais, n'en eût-il pas toujours été alors comme à Fontainebleau, où j'ai vu plus souvent des étrangers que mes amis, retenus qu'ils sont à Paris par les emplois ou les intérêts de toute nature qui permettent peu les fréquentes absences. Combien peu d'amis ont pu me venir voir ici plus de deux fois! Il en est qui n'ont pu y venir du tout. Ainsi donc aller à Tours ne peut faire un grand changement dans mes rapports avec eux, puisque, ne voulant faire que deux voyages à Paris dans l'année, je pourrai aussi bien être vingt heures que six en route.

Vous voyez, mon cher Lebrun, que je ne suis pas sans réponse à beaucoup d'objections. Des sots m'ont, à propos de ma retraite, accusé de misanthropie, comme s'il n'y avait pas des hommes partout. D'ailleurs, je prouverai peut-être un jour combien cette accusation est ridicule. Ce qui est vrai, c'est qu'en perdant beaucoup des moyens d'obliger

que j'eus longtemps, j'ai pu me permettre de quitter Paris sans craindre de perdre l'occasion d'être utile.

Mais je m'aperçois que je ne réponds qu'à vous, et j'ai cependant à remercier Mme Lebrun dont l'envoi m'a été remis hier par M. Salatz. Sa lettre est bien plus aimable que la vôtre, et ne me fait pas de ces vilaines chicanes auxquelles je ne suis pas non plus habitué de votre part. Je prie Madame de bien remercier Martin, et de lui dire qu'une fois installé à Tours, je lui écrirai pour savoir comment il conduit nos intérêts dans le royaume d'Hanovre. Cela me préoccupe beaucoup. Que Mme Lebrun sache bien que, si vous ne m'aviez forcé de faire une lettre si longue, elle en aurait eu une particulière où je lui aurais exprimé tout le plaisir que me fait le bon souvenir qu'elle garde de moi, dans la ville où l'on oublie si promptement les absents. Quand elle m'a dit qu'à la visite de Mignet pour sa candidature, vous lui aviez montré une lettre de moi, j'ai cru d'abord que c'était celle où je le blâmais de vouloir barrer le chemin à Hugo. Mais j'ai vu ensuite que c'était celle que je vous écrivis certaine nuit. Si j'avais été à Tours alors, je n'aurais pas eu à vous l'écrire. Ah ! je vous brave maintenant, d'autant plus que *la Gazette de France* assurait, il y a quelque temps, que j'étais bien mort. Ceci me ramène à vous dire que mon nouvel enterrement, vu la longueur du convoi, commencera lundi. Ce jour-là vous ne me trouverez plus que chez Perrotin, *rue de l'Arbre-Sec, auprès de Mme Brack*. J'y dois rester jusqu'au jeudi ou vendredi. Pourrez-vous venir dans ce peu de jours ? Au reste, mon intention est d'aller à Paris au printemps, ce qui ne m'empêcherait pas de vous

voir avec bien du plaisir, si, d'ici à huit jours, vous pouviez venir jusqu'ici.

Mes amitiés bien tendres à Madame, et tout à vous. B.

P. S. — Je prie Mme Lebrun de faire toutes mes amitiés à la Préfète et au Préfet et à la bonne Pauline.

C'est de la Touraine, madame et amie, que je vous écris pour vous remercier du bon Tonneins que vous m'avez envoyé à Fontainebleau. Il ne s'est pas perdu dans mon immense bagage.

Me voilà arrivé et installé à cette Grenadière à laquelle je ne reproche que la réputation que *le plus fécond de nos romanciers* lui a faite, réputation qui m'a d'abord fait résister à l'envie de m'y établir. Aujourd'hui, je me trouve heureux d'avoir surmonté cet inconvénient. La famille Bérard, qui m'attendait ici, avait fait arranger à merveille pour moi cette maisonnette qui doit à sa position son plus grand charme. La vieille amie que j'ai amenée avec moi éprouve du bien-être à sentir un air moins froid, moins âpre que celui de Fontainebleau. Quant à moi, je regretterai longtemps la forêt, dont je m'étais déclaré le seigneur et maître. Ici, il n'y a encore à moi qu'une chambre et un cabinet fort commode, où beaucoup de mes amis se trouveraient très heureux de travailler. J'espère y pouvoir dormir tout mon soûl. Dans ce pays, dormir et manger sont les principales occupations, et j'ai bonne envie de devenir un véritable Tourangeau.

L'appétit ne me manque pas. Peut-être le dois-je au voisinage et à l'eau de la Loire. Au reste, je vous

dirai que notre large fleuve est beaucoup plus raisonnable que la Seine, qui me fait craindre d'apprendre quelque jour par les journaux que quelqu'un de mes amis a été noyé dans une des mansardes qui avoisinent Montmartre. La rivière doit être venue vous rendre visite, vous, gens du Marais. Les bateaux vont remplacer les omnibus, si cela continue. La Loire ne fait pas de ces folies-là. Elle se contente de couler à pleins bords, et je la traverse dans un esquif à voile pour arriver au pied de mon château. Oh ! si jamais Lebrun a besoin de faire un petit voyage de santé, envoyez-le ici. J'ai une chambre d'amis d'où la vue est charmante. Je vous assure que cela vaut bien la vieille rue du Temple.

Il a été bien bon de me donner un tout petit jour à Fontainebleau. Avec ses occupations, les écoles buissonnières sont difficiles, aussi n'ai-je pas osé insister pour le retenir quelques heures de plus.

J'ai fait mes adieux à M. et à Mme Salatz, mais non à Mlle Amélie, dont le séjour à Montargis s'est prolongé pour l'installation du frère. J'ai chargé Mme Salatz de mes adieux pour elle.

Avez-vous des connaissances ou des amis dans l'expédition de Constantine? Je souhaite que vous n'ayez là personne à regretter. Faites toutes mes amitiés à Lebrun, et quand vous écrirez à Martin, rappelez-moi à son souvenir. Ne m'oubliez pas non plus auprès de M. votre père, qui m'en voudra peut-être d'avoir rogné sa portion de Tonneins. Il y a de quoi, car c'est un excellent tabac.

Adieu. Recevez tous mes remerciements et mes nouvelles assurances d'attachement bien sincère et bien dévoué.

BÉRANGER.

19 décembre [1836].

On m'écrit simplement à Tours. Je fais prendre mes lettres.

Voilà bien longtemps, mon cher Lebrun, que je remets à vous écrire. Nous autres provinciaux, nous avons plutôt des nouvelles à demander qu'à donner. Aussi aurais-je bien voulu avoir des vôtres et de celles de madame plus souvent. Le peu qu'il m'en est parvenu indirectement me fait espérer que vous vous portez bien tous deux. Mais comment se portent nos amis ? Nous en avons plus d'un en commun. Il y a sans doute toujours une préfecture à Versailles et sans doute aussi un préfet. Comment va-t-on de ce côté du monde ? Quand vous aurez le courage d'écrire jusqu'à Tours, donnez-moi des nouvelles de Mme Aubernon et de Pauline. Pense-t-on à la marier ? Le temps approche, il me semble. En attendant, rappelez-moi au souvenir de ces dames. Et Martin, que fait-il en Hanovre ? N'est-il pas à distance convenable pour aller faire sa cour à la future duchesse d'Orléans ? Que ne prête-t-il sa jambe si dodue pour célébrer le mariage. Mais peut-être est-il de retour à Paris pour se reposer de ses fatigues diplomatiques. Dites-m'en tout ce que vous saurez si vous m'écrivez.

Voyez-vous Thiers ? Malgré mes prédictions, j'ai cru un moment qu'il allait se remettre en selle. Le point essentiel pour une ambition de second ordre, c'est de redevenir *possible*, comme disent ces messieurs, et il a atteint ce but. C'est même du bonheur que de n'être pas rentré en ce moment. Peut-être pourtant ne le croit-il pas.

Si vous me demandez ce que je fais, je vous dirai que d'abord j'ai eu de la peine à m'acclimater, et que l'air et l'eau de la Loire, dont je buvais trop, m'ont rendu languissant pendant près de deux mois. Mais la santé est revenue ; et si je me trouvais heureux d'être ici sans m'y bien porter, vous jugez combien maintenant ce bonheur est plus vif. Mon cher ami, une seule crainte me tourmente, c'est en pensant aux assauts que j'ai essuyés dans ma vie si troublée, que le destin n'ait encore quelque tuile à me jeter à la tête, qui ne m'enlève à ma douce retraite. Je jardine, mon ami ; je jardine ; j'ai une bêche et un rateau. Je fais planter et je guette les bourgeons, le tout sans me connaître à rien. Je voudrais me créer de l'ombre ; il en manque ici. Par malheur, je m'y prends bien tard, et si les trois jouvenceaux passaient, ils se moqueraient de moi. Figurez-vous que je ne sors pas de la Grenadière. Les trois arpents de son enclos suffisent à mes promenades, et comme je ne vois personne, je n'ai pas de visites à rendre. Il faut vous dire que je travaille quelque peu. A quoi ? m'allez-vous dire. A un ouvrage que je médite depuis longtemps et que je ne finirai sans doute pas, bien qu'il ne doive pas être volumineux. J'éprouve une singulière difficulté à prendre une plume et à me placer devant une table pour rendre mes pensées. Quand on fait de la prose, il le faut pourtant. Mais j'avais une habitude de travail si différente ! L'espoir d'être utile me pousse toutefois, et je ferai mon possible pour vaincre l'antipathie que j'éprouve pour une écritoire.

Et vous, que faites-vous ? Est-ce que l'Imprimerie royale absorbe tout votre temps ? ou n'écoutez-vous que votre paresse qui vaut bien la mienne et dont

on doit vous savoir plus mauvais gré. Je suis persuadé que vous avez gagné à prendre du repos. Mais le trop prolonger serait une faute.

Barthélemy m'a envoyé son Aristote. Je le lis avec attention. Cela me paraît une belle œuvre, mais je ne puis en juger par comparaison, car je n'ai lu aucune autre traduction. Quant à l'impression, elle est bonne. Toutefois, je vous dirai que les grandes majuscules des titres pourraient être d'un meilleur modèle. Vos S ne portent pas. La ligne manque d'aplomb. Si un pauvre apprenti d'imprimerie de province osait pousser plus loin ses critiques, il vous dirait qu'il lui semble étrange qu'on persévère dans les notes coupées en deux colonnes, ce qui offre de la confusion à l'œil et produit l'effet le plus ridicule, quand il n'y a pas la valeur d'une ligne pleine, et qu'il faut couper cette ligne par un cadrat, quelquefois au milieu d'un mot. Sans doute il y a eu nécessité autrefois à cet usage, qui me semblerait devoir être réformé comme tant d'autres routines, dont notre monde marche surchargé. O temps passé, que tu fais payer cher au temps présent le peu de trésors que tu lui a laissés en héritage ! Vive notre siècle ! Rien de ce que nous faisons ne durera, sauf peut-être les briquets phosphoriques et les tire-bottes. Encore peut-on en douter.

Ce qui dure malheureusement trop, c'est l'hiver. Le doux climat de la Touraine n'est préservé ni de la gelée, ni de la neige. En octobre dernier, il y gelait et neigeait. Il y a deux jours encore, de la gelée et de la neige. C'est au reste un pays qui me semble beaucoup trop vanté, ce que j'attribue à la quantité de châteaux que la féodalité y avait entassés, à une époque où nos autres provinces étaient

dans un état de souffrance. Elles se sont depuis enrichies par la culture et l'industrie, et celle-ci est tombée par l'abandon des grands seigneurs, que Paris et Versailles ont attirés. Mais la Touraine n'en a pas moins conservé sa réputation. Je vous assure pourtant que les environs de Paris me semblent bien plus beaux que ceux de Tours. Ce qui n'empêche pas la Grenadière d'être un ermitage tout à fait de mon goût, où je voudrais vous voir passer vos jours de vacances, car encore faut-il bien se reposer un peu. Songez donc à Saint-Cyr, si doux pour vous.

Adieu. Mille amitiés à madame, et tout à vous de cœur.

BÉRANGER.

18 avril [1837].

Mon cher Lebrun, je ne confonds pas la négligence avec l'oubli ; aussi étais-je bien sûr que vingt fois, depuis le mois d'avril, vous aviez pensé à me donner de vos nouvelles, ce qui ne m'empêche pas de vous reprocher un long silence, qui eût pu m'inquiéter si de temps à autre je n'avais eu des nouvelles de vous par d'autres.

Je dois toujours aller en Picardie, mais je vous l'avouerai, il m'en coûte de quitter mon ermitage et surtout de traverser Paris, malgré tout le plaisir que j'aurai à embrasser toutes les personnes que j'aime. Mais quelle tâche pour moi, devenu provincial, que de me retrouver forcément dans cette foule dont j'ai toujours eu un peu de peur, bien que j'aie su le cacher. Ah ! si tous mes amis occupaient le même toit, vivaient à la même table, se rassemblaient dans le même salon, ce serait charmant. Je crois même qu'alors je n'aurais pas quitté la place. Mais il faut courir après ceux qui courent après vous

et dans une quinzaine de jours, à peine s'est-on entrevu. En revanche, on est accosté, ennuyé, fatigué par des indifférents ou des curieux, amas de ronces qui croissent dans toutes les rues de Paris et se mettent toujours dans vos jambes quand vous voudriez voler vers les objets de vos sympathies. Depuis trois ans j'ai bien travaillé à me faire oublier ; cela est mon but et pour le peu que je vive encore, je l'atteindrai; alors, je pourrai revoir Paris sans crainte et vivre de mes amis au nez de mes connaissances, qui auront oublié jusqu'à mon nom.

N'est-il pas singulier, moi, qui étant jeune ai tant désiré la gloire, de m'entendre raisonner ainsi ? C'est que la réputation a suffi pour m'apprendre que le bonheur n'est même pas dans la gloire, et j'en puis juger par ceux qui en ont obtenu une réelle de notre temps. Ah ! mon cher ami, combien je regrette de ne m'être pas plus tôt voué à la solitude ! Je suis bien heureux ici. Mon jardin m'occupe presque exclusivement, bien que je m'y entende à peu de chose; mais j'y travaille beaucoup, et ne pense même pas à sortir. Je ne vois que les Bérard et mon médecin, homme aimable, très instruit et d'un esprit fort distingué. J'ai eu quelques visites, mais rares. J'attends Dupont de l'Eure et Manuel (1) et personne autre. Vous voyez que c'est là de la solitude. Eh ! bien, les journées me semblent bien courtes. Je souhaite qu'il en soit désormais ainsi toujours.

J'avais lu dans les journaux que Mme Aubernon avait joué son rôle à Versailles, et j'en ai souffert pour elle. Ce que vous me dites des grâces et de l'esprit de Pauline ne m'étonne pas, mais je ne me

(1) Le neveu de l'orateur parlementaire.

mêlerai certes pas de la marier. Je craindrais de lui porter malheur.

Vous trouvez donc la duchesse d'Orléans à votre goût. Moi aussi, bien que je ne puisse la juger que de loin. Mais je la plains, si elle n'a pas autant de caractère qu'on lui reconnaît de bon sens et d'amabilité.

Voilà Martin obligé de faire de la diplomatie. Le roi Ernest lui taille de la besogne. Dites lui, quand vous lui écrirez, que je pense souvent à lui et que j'espère qu'il ne m'oublie pas.

Quand vous verrez Barthe, ayez la bonté de lui rappeler que je lui ai écrit en faveur d'un homme à qui je m'intéresse extrêmement et que je voudrais qu'il lui procurât de l'avancement avant de quitter le ministère. Il se vante de mes lettres; il ferait mieux d'y répondre par un acte de justice.

Je n'ai pas encore lu *les Voix intérieures*; toutes les citations qu'on en a faites ne m'ont pas plu, entr'autres l'*Arc de Triomphe* dont je n'aime pas l'idée principale, malgré quelques strophes brillantes. Mais voulez-vous que je vous dise? Je crois que je ne m'y connais plus. Quant à la vertu, grand bien vous fasse de parler d'elle! Votre Monthyon était un vieux fou! Il eût cent fois mieux fait de fonder des écoles et des salles d'asile que de fonder de pareils prix.

Adieu. Mille tendres compliments à Madame et croyez-moi comme toujours tout à vous de cœur.

Béranger.

30 juillet 1837.

Dites les choses les plus aimables à la famille Aubernon. J'allais oublier de vous demander quand

vous viendrez visiter la Touraine. Il y a des ruines, de beaux châteaux et la Loire, un peu à sec. Et puis, vous verrez la Grenadière, qui a bien son prix.

Mon cher Lebrun, Béjot, mon bon et excellent ami, veut vous présenter un ouvrier très capable qu'il désirerait voir placé à l'Imprimerie royale. Si vous avez du travail pour l'homme à qui il s'intéresse, recevez-le de sa main, je vous prie, car vous pouvez être sûr qu'il ne recommanderait pas quelqu'un qui ne fût pas digne de votre bienveillance. Vous savez, de plus, que tout ce que vous ferez à sa considération sera une preuve d'amitié pour moi.

A vous de cœur. BÉRANGER.

20 août 1837.

Je ne vous ai pas remercié plus tôt, mon cher ami, parce que votre lettre et vos envois m'ont trouvé dans une extrême perplexité. J'avais reçu des lettres de Péronne qui me faisaient craindre d'être obligé d'y aller cet automne, au lieu de remettre le voyage au printemps, comme je l'avais décidé. Mais ma vieille tante, qui m'écrit, insiste elle-même pour que cette remise ait lieu. Je ne voyagerai donc pas, je ne serai donc pas forcé de traverser et de retraverser Paris. Vous voyez où je veux en venir. Puisque vous avez la bonne intention de me venir voir, après votre visite princière à Compiègne, vous pouvez être sûr maintenant de me trouver au gîte, prêt à vous faire tant bien que mal les honneurs de la Touraine, qui vient d'être copieusement arrosée et qui tremble pour ses mauvais vins

que la pluie ne dure autant que l'année passée.

J'ai une bonne chambre à vous offrir, du moins dans ce moment. Dupont de l'Eure a été le dernier occupant. Blanc, mon docteur, que bien vous connaissez, doit venir aussi me voir. J'espère trouver le moyen de transformer la salle à manger en chambre à coucher, s'il vient en même temps que vous. Au reste, ne vous inquiétez pas et soyez assez bon pour vous dire ici d'avance ce que vous avez dû vous dire au camp : *à la guerre comme*, etc. Je vous attends donc.

Nous causerons du chef-d'œuvre de l'Imprimerie royale. Chef-d'œuvre est le mot, malgré quelques observations que je me permettrai, mais pas par amour de chicane.

Quant aux prix de vertu, vous avez traité la matière comme un vrai connaisseur. Convenez pourtant qu'elle est ingrate.

A propos, depuis trois mois Wilhem m'annonce sa venue, au point même que je n'y compte plus et que j'allais l'oublier. Si pourtant vous le voyez, dites-lui un mot de votre voyage : cela le déterminera peut-être. Dans ce cas, nous enverrions Blanc coucher chez Bérard, ou à l'auberge.

Je vous charge de toutes mes amitiés pour Mme Lebrun. Ne m'oubliez pas non plus auprès de Mme Aubernon et de Pauline, dont une duchesse me faisait, il y a peu de jours, un éloge qui m'a charmé : ce qui vous prouve qu'on reçoit aussi des duchesses à la Grenadière, et des duchesses qui embrassent les vieux ancêtres.

Adieu. Tout à vous, en vous attendant, avec une lettre d'avis.

BÉRANGER.

6 septembre 1837].

Il y a, aux deux grandes messageries, des voitures particulières pour Tours.

9 mai [1838.]

Mon cher Lebrun, pour que vous ne me croyez pas fâché de votre long silence, je me hâte de répondre à votre bonne et aimable lettre. Vos offres ne m'étonnent pas, et moins les raisons que vous me donnez pour me les faire accepter ont le sens commun, plus elles sont la mesure de la bonté de votre cœur et de l'amitié que vous me portez.

Si vous avez les avantages d'un emploi, c'est que vous en avez les charges, que je n'ai pas voulu avoir. Il est donc tout naturel que vous occupiez l'hôtel que vous occupez, et que moi je quitte la Grenadière, quand j'y vois de l'économie. Et parce que je vous ai aidé à vous caser convenablement, il n'en résulte pas non plus que vous ayez à vous reprocher ma pauvreté. Il serait beau que j'allasse prélever le prix de quelques services! Il est vrai que ce n'est pas ainsi que vous l'entendez; mais, en apparence, n'y aurait-il pas un peu de cela pour le public? Toutefois, mon cher ami, ne croyez pas que cette crainte m'empêchât de puiser dans votre bourse, si besoin était. Je n'aurais même pas attendu vos offres, soyez en sûr. Mais sachez que je ne vais pas manquer parce que je quitte la Grenadière. Mon libraire est accouru à mon secours, et de plus, mon ancien débiteur que j'avais contraint de ne plus me payer les arrérages de mon petit capital, à son tour, m'a forcé de rentrer dans ces arrérages : ce qui est une ressource, au moins pour quelque temps. Il est vrai que me faisant peu d'illusion sur

la durée de cette ressource, je n'en continue pas moins mes plans de réduction ; mais elle m'aidera du moins à opérer la transition, car comme je le répète souvent, les économies commencent toujours par des dépenses.

Quant à quitter la Grenadière, j'y pensais depuis longtemps. J'étais trop bien ici : il ne faut pas être trop bien ; rien ne m'y manquait. Cela ne me va pas. Quand nous manquons de quelque chose, nous nous faisons moins de reproches en pensant à ceux qui manquent de tout, gens à qui, par nature, je pense toujours. Voilà une de ces raisons qu'on ne donne qu'à un ami ; vous devez le sentir. Je vous l'avoue, la demi-pauvreté où me voilà revenu me réconcilie avec mes principes et mes sentiments. Je vous surprends peut-être, et pourtant, je vous dis vrai. Mais gardez mon secret pour vous. Oui, j'étais tracassé de toutes mes satisfactions dans cette jolie retraite. Il n'y a là rien qui ressemble à l'humeur de J.-J. Rousseau, je vous prie bien de le croire. Je crains même de laisser percer cette disposition intérieure ; mais elle influe beaucoup sur mes déterminations. Puis, j'ai vu combien était niais cet attachement pris pour des choses matérielles. En prolongeant mon séjour ici, qui sait si j'aurais jamais pu m'en arracher plus tard ; et si, pour y rester, je n'eusse pas fait des sacrifices trop grands. Je me débarrasse de cette crainte. Au reste, ne croyez pas que j'aille dans un taudis. Nous avons un petit coin bien seul, entre deux jolies promenades, fenêtres donnant sur des arbres, et de l'air, et du soleil. Le tout très propre. Judith voulait que nous ne prissions qu'une femme de ménage, mais je veux une domestique. Nous sommes vieux tous

les deux et pouvons nous trouver indisposés ensemble. Il faut avoir sous la main quelqu'un pour aller chercher le médecin. Cela me fait penser à tout ce que ce bon Bretonneau a fait pour nous avoir à sa maison de campagne. Excellent homme! Les Brétignères ont été parfaits aussi. Combien d'autres amis m'ont accablé d'observations accompagnées d'offres aimables! Ce qui me fâche dans tout cela, c'est qu'on se figure toujours que c'est par fierté que je refuse. Or, c'est bien peu me connaître. Je trouve tout simple qu'on puise dans la bourse d'un ami, et puisque la mienne a été si souvent ouverte aux autres, on devrait penser que je ne vois rien d'humiliant à cela. Quant à l'argent du pouvoir, ce n'est plus la même chose, à part même les convenances d'opinion et de position. Je trouve qu'il existe parmi nous une détestable manie, c'est de recevoir de l'argent du trésor commun sans le gagner par des travaux quelconques. On devrait penser, comme disait le grand Colbert, que dans une pension de 3,000 francs, il y a les impositions d'une ou deux pauvres communes, et que cet argent est sorti encore plus des petites bourses que des grosses. Je ne ferais peut-être pas tous ces beaux raisonnements, si je mourais de faim. Mais, rassurez-vous, mon cher ami, je sers encore pour plus de 1,300 francs de pension que je serais en droit d'interrompre. Ce doit vous être la preuve que je suis loin d'être à plaindre.

Je suis fâché que vous soyez, vous, rentré si tôt dans la pension que vous faisiez à ce bon M. Garnier. J'apprends sa mort avec peine; c'est un homme qui savait se rendre heureux et je conçois la juste douleur de Mme Lebrun, à qui je vous prie de dire

toute la part que j'y prends. Je vais demeurer à Tours, *rue Chanoineau.* Devinez quel voisin j'aurai là ? Baour-Lormian, qui sans connaître ici personne, est venu à tâtons se loger dans une maison de 2,000 francs de loyer. Les académiciens ne badinent pas, peste! Je le connais fort peu, mais il a dit à Bretonneau qu'il voulait me visiter. Je l'attendrai dans mon logement de 300 francs C'est aux grands seigneurs à faire des avances. Déjà des vers de lui pour la fête du roi ont été insérés dans le journal de la préfecture. Est-ce qu'il est pensionné de la liste civile ?

Connaissez-vous quelque chose de l'*Ange déchu* ? Je suis bien curieux de savoir si le gentilhomme a persévéré dans la manière de *Jocelyn*, que j'estime toujours beaucoup, en dépit des critiques de Nisard et autres, même en dépit de Lamennais, qui ne peut pas souffrir ce poème, sans avoir pu m'en donner de motif raisonnable.

Je ne dois pas oublier de vous remercier du service que vous rendez à Bérard en remettant la recette générale en mémoire au garde des sceaux. C'était pour ne pas diminuer l'intérêt que je pouvais avoir à cette affaire, que je n'avais pas dit que j'avais fait avec un riche ami des arrangements qui me mettaient fort à mon aise. La mort de cet ami m'a replacé dans la situation vraie; ainsi ceux qui par attachement pour moi mettent plus de zèle à servir Bérard atteindront un double but : celui de replacer convenablement un brave et excellent homme, et d'ajouter à mes moyens d'existence. Mais à vous vrai dire, sans douter de la bonne volonté de Barthe, je ne crois pas au succès. Si Thiers redevenait ministre, il parviendrait peut-être à l'obtenir; mais

son règne me paraît s'éloigner indéfiniment. Je crois que Guizot serait aussi un appui solide ; mais Barthe n'a que la bonne volonté, et c'est trop peu, comme nous l'avons éprouvé, il y a huit ou dix mois, que deux recettes sont venues à vaquer. Du reste, vous pouvez bien croire que c'est par amitié seulement que je mêle en cela mes intérêts à ceux de Bérard, c'est même une grande marque de dévouement que je lui donne et qui me coûte plus que la perte de mon modeste capital.

Écrivez donc à Martin, et rappelez-moi à son souvenir. Judith vous remercie de celui que vous lui conservez. Elle est bien triste de quitter la Grenadière. Elle dit qu'elle n'est pas aussi philosophe que moi. Elle me fait l'honneur de prendre mon caractère pour de la philosophie.

Adieu, mon cher ami; faites toutes mes amitiés à Mme Lebrun, que j'embrasse; ne m'oubliez pas auprès de Mme Aubernon, de Pauline, etc., etc., etc., et croyez-moi tout à vous. BÉRANGER.

Faites donc obtenir le prix Monthyon à Brétignères.

Chateaubriand vient de m'envoyer son *Congrès* avec une petite lettre bien aimable. Son livre m'a beaucoup intéressé, moi qui suis de ce temps-là.

[22 mai 1838].

Je vous remercie, mon cher Lebrun, de l'empressement que vous avez mis à m'envoyer l'*Ange déchu*, car je ne doute point que je ne vous aie cette obligation, bien qu'aucun mot n'accompagnât les deux volumes. Je viens d'en achever la lecture et ne sais trop qu'en dire. Si vous l'avez lu aussi, et si vous

vous rappelez mes motifs d'approbation pour *Jocelyn*, vous concevrez que ce dernier poème ne peut, ni quant au fond, ni quant à la forme, me causer une satisfaction égale. Je vous avouerai même que c'est pour moi une œuvre immense et tant soit peu contrariante, où je retrouve l'exagération de nos mauvais romans, le goût du hideux, le commun d'invention dans l'extraordinaire du sujet; mais à travers ces défauts, quelques passages pleins de grâce, de force même, des vers heureux et brillants, et plusieurs pensées qui ont de la hauteur, de la générosité, et qui m'ont rappelé le progrès philosophique déjà marqué dans *Jocelyn*. Toutefois, la tendance panthéiste y perce trop, en dépit de l'*Adonaï*, dont il est souvent parlé en très-beaux vers, ce qui, par parenthèse, témoigne que la logique n'est pas la muse du poète, ou du prophète, car c'est ainsi qu'il se donne au début du livre. Vous étiez-vous aperçu que votre collègue avait le manteau d'Isaïe? Quelle pauvre invention que ces visions d'un vieillard, mourant en Dieu, qui raconte une histoire aussi circonstanciée, et où le vieux fou descend jusqu'aux détails obscènes! Ceci me fâche moins pourtant que ses fautes de langue, que ses violations de toutes les règles, sans qu'il en résulte de beautés. Et quelles rimes, bon Dieu! *Cèdres* et *funèbres*, *algues* et *vagues*, *toucher* et *chair*, *aimer* et *mer*, etc., etc., etc. L'Académie doit être en révolution. Quant à moi qui tiens à la pureté du langage, comme si j'étais gentilhomme élevé au collège, je ne puis digérer tant d'infractions aux lois qui ont gouverné Voltaire et Racine, et je veux aussi que, comme eux, on ait l'expression précise et claire, ce

qui n'est pas du tout l'avis du prophète député de Mâcon. En voici assez sur ce sujet.

Vous saurez que je déménage dans trois jours et que j'ai déjà ficelé tous mes livres. Brétignères a fait de nouveaux efforts pour me retenir à la Grenadière. Il est impossible d'être meilleur. J'ai eu, au reste, bien des témoignages d'intérêt. Cela a été si loin que l'envie d'accepter tout m'est venue, mais j'ai craint l'embarras des richesses, car le compte fait, je me serais trouvé avec douze ou quinze mille francs de rente. Croiriez-vous que Chateaubriand, obligé aussi, lui, de quitter pour les mêmes raisons que moi sa maison de la rue d'Enfer, qu'il avait plantée et arrangée pour y mourir, m'a fait les offres les plus aimables, sur lesquelles il est encore revenu dernièrement et en quels termes! Cette conduite à mon égard, dont je suis si reconnaissant, vous empêchera de trouver, si vous lisez les notes du *Congrès de Vérone*, que je le loue un peu trop, comme quelques-uns me l'ont reproché. En cela, je n'ai fait que me laisser aller au souvenir de ce que je lui dois littérairement parlant, et au sentiment qui me porte à pousser l'éloge aussi loin que la vérité le permet, envers les hommes supérieurs qui sont arrivés à la fin de leur carrière. J'aurais pu critiquer *le Cid* et *les Horaces* à leur apparition; mais certes, j'aurais salué bien bas le vieux Corneille faisant ravauder son bas troué, rue Tirechappe.

Il fait un temps affreux ici et l'air est encore froid. J'en ai de l'humeur. Ce que c'est que de vieillir. Autrefois, je m'étonnais qu'on se plaignît du temps. Cette humidité a redonné la goutte au pauvre

Bretignères. Il est revenu ici bien touché de l'accueil que vous lui avez fait et de la complaisance que vous avez mise à pousser son livre à l'Académie.

A vous vrai dire, je crains un peu que le retour qu'il vient de faire vers le monde, après dix-huit ans de retraite, ne lui ait fait sentir que le Petitbois était un lieu bien solitaire quoique fort joli. Sa compagne ne s'arrangerait guère d'une semblable idée. Au reste, je ne sais quel est son dessein, mais mon propriétaire m'assure qu'il veut garder la Grenadière pour son compte. Pense-t-il que j'y reviendrai? Il a grand tort, du moins dans mes projets actuels. Je lui en sais gré pourtant, et de beaucoup d'autres choses.

Eh! bien, il est donc bien vrai que M. de Talleyrand est mort. Pourquoi n'avoir pas permis qu'il fût exposé en habits pontificaux? Cela me semblait de sa part un trait d'esprit charmant. Ah! vénérable évêque d'Autun, que j'aurais voulu vous voir crossé, mitré! Robert Macaire serait venu vous jeter de l'eau bénite.

Adieu, mille amitiés à Madame, et à vous de cœur. Béranger.

Mon cher Lebrun, M. de Senne a fait entrer à l'Imprimerie royale une personne à qui je voudrais bien être utile. C'est un compositeur, qui aurait bien besoin de votre protection pour avoir part aux ouvrages lucratifs, qu'on ne distribue sans doute qu'aux plus favorisés. Falkemberg le père, frère d'un de mes bons amis, est le soutien d'une assez nombreuse famille, et c'est par dévouement pour

elle qu'un peu tard il s'est adonné à l'imprimerie. Homme intelligent, il a fait des progrès assez prompts. Voyez donc, mon cher ami, si vous pouvez lui faire avoir une bonne part au gâteau. Je vous en aurai une véritable obligation et je pense que vous n'aurez pas à vous en repentir.

Je ne vous fatigue pas de lettres parce que j'ai eu lieu de m'apercevoir que vous n'aimiez pas trop à écrire. Actuellement que vous voilà conseiller d'Etat, vous devez avoir encore moins le temps d'user du papier pour vos amis.

Je me trouve très bien où je suis maintenant, quoique les journaux prétendent que je vais retourner à Paris, ce à quoi je ne pense guère. J'ai été un peu indisposé à l'entrée de l'automne, mais je suis parfaitement rétabli.

J'espère que votre santé et celle de Mme Lebrun sont bonnes. Faites-lui mille amitiés de ma part et à Mme Aubernon, quand vous la verrez, sans m'oublier auprès de Pauline.

Tout à vous de cœur. BÉRANGER.

9 novembre [1838.]

Il y a aussi une académie à Tours. J'ai vu le moment qu'elle s'emparait de moi sans ma permission. J'y ai mis bon ordre à force de politesse, comme je fais toujours. Tous les moyens sont bons pour se tirer d'un mauvais pas.

Je prie M. Lebrun de vouloir bien prendre deux exemplaires du *Masaniello* de M. La Cecilia, proscrit

napolitain, père d'une nombreuse famille et réfugié à Tours.

Il obligera son ami.

BÉRANGER.

Tours, 5 février 1839.

Si M. Lebrun peut faire placer quelques exemplaires de l'ouvrage, il peut s'en procurer chez *M. Perrotin, rue Cassette, 20.*

Le prix est de 15 francs les deux volumes.

Votre lettre m'a fait d'autant plus de plaisir, mon cher Lebrun, qu'avec mes idées d'un autre monde, je craignais que votre nouvelle grandeur ne vous eût contrarié. Je vois que loin de là vous en êtes flatté ; je n'ai donc qu'à vous féliciter de cette docilité aux arrêts de la fortune. Mais pour Dieu ne me mettez pour rien dans ce qui vous arrive aujourd'hui. Si je vous ai un peu aidé à faire le premier pas, ce n'était pas avec la prétention de vous ouvrir la Chambre des Pairs. Mon désir d'être utile à mes amis est plus modeste. Il reste terre à terre pour les autres comme pour moi. Aussi votre nouveau titre ne me sourit pas, comme vous pouvez le voir. Déjà surchargé de tant de travaux, il va en augmenter le nombre. Ce n'est pas peu de chose que de faire des lois et de juger des prévenus. Cette dernière partie de vos fonctions m'effraie surtout. C'est un vilain métier que d'être à tout jamais juré spécial et juge omnipotent. Mais il faut bien que les dignités coûtent quelque chose. Vous en avez une autre, par intérim il est vrai, qui ne doit guère vous causer moins d'embarras en ce moment. Je vois d'après ce que vous me dites que vous n'êtes pas pour Berryer.

N'est-ce pas un peu la faute des classiques de l'Académie, si Hugo rencontre ce concurrent? Nos anciens libéraux, dit-on, se sont coalisés avec les légitimistes pour fermer la porte au chef des romantiques. En vérité, l'envie d'être des vôtres eût-elle dû me venir jamais, cette injustice envers Hugo suffirait pour me dégoûter du titre d'académicien. Et je vous assure que les opinions de Berryer n'y sont pour rien. Il serait cent fois plus légitimiste, s'il l'était surtout d'une manière désintéressée, que si je lui connaissais d'autres titres littéraires que ses discours, je trouverais bien qu'il fût admis au nombre des quarante. Mais quoi! vous allez donc préférer un parloteur politique à un vrai poète, à un vrai littérateur? N'avez-vous pas assez de Dupin, qui, du moins lui, a écrit tant bien que mal, et peut être un travailleur utile, si on travaille à l'Académie. Vous êtes bien plaisant d'en appeler à mon patriotisme pour me jeter au milieu de ce conflit. A l'exception de deux ou trois d'entre vous, où rencontrerait-il de la sympathie? Tout au plus m'emploierait-on comme, il y a huit ans, on a employé Viennet à repousser Constant. Vous dites que je suis revenu des vanités de ce monde. En vérité, ce n'est pas de ma faute. Ce que je souhaite, c'est de n'avoir pas à revenir de mes amitiés. Aussi je demande à tous ceux que j'aime de rester bons et consciencieux, très disposé d'ailleurs à leur passer toutes les petites faiblesses compatibles avec les qualités que j'exige. Vous êtes de ceux sur qui je me repose le plus souvent, et je suis persuadé d'avance qu'entre Berryer et Hugo, vous n'hésiterez pas à voter pour ce dernier, comme je suis sûr que, juge à la Chambre des Pairs, vous vous rendrez

assez compte de tout ce qu'il y a de tant soit peu illégal dans vos fonctions judiciaires pour être toujours du parti de la douceur et de la clémence.

Depuis mon séjour à Tours, j'ai eu quatre fois la fièvre tierce. On me la coupe assez facilement, mais j'en crains les retours. Je viens encore de changer de logement : cette fois, pour vingt-cinq francs de loyer de plus, nous avons de l'espace et un bout de jardin. Malheureusement, il n'y a pas de chambre d'ami dans notre bicoque. J'espérais en pouvoir faire arranger une, mais elle manquerait d'escalier ou il m'en coûterait beaucoup d'argent. J'y renonce donc. Ainsi, mon cher Lebrun, si vous exécutez jamais la bonne idée que vous avez de me venir rendre visite, vous aurez l'ennui de coucher à l'auberge et de loger loin de moi, car je suis à une des extrémités de la ville. Je ne compte point au reste sur ce voyage. Vous avez trop d'occupations pour cela, et c'est ce qui m'afflige surtout dans vos nouvelles fonctions.

Embrassez Martin pour moi, je vous prie. Comment a-t-il pu se résoudre à quitter le roi auprès de qui il est accrédité ? Ce me semble être une petite merveille. Pendant qu'il sera à Paris, il devrait bien me donner de ses nouvelles.

Mille tendres amitiés à Mme Lebrun et croyez-moi toujours à vous de cœur. BÉRANGER.

Tours, 15 novembre 1839.

Mon cher Lebrun, puisque vous êtes momentanément secrétaire perpétuel de l'Académie, je viens réclamer votre bienveillance pour un ouvrage admis, après une première épreuve, à concourir

pour un prix Monthyon. C'est la *Science populaire de Claudius*, dont j'ai lu tous les petits volumes, ce que n'a fait sans doute aucun des juges du concours. Or cette publication m'a paru tout à fait en dehors de cet amas de livres qu'on publie pour l'éducation des classes inférieures, et aussi remarquable par la série des connaissances qu'il fait parcourir que par la manière heureuse dont il les résume. Le style en est même empreint d'une certaine originalité, qui ne nuit ni à la clarté ni à la méthode. C'est une œuvre d'utilité réelle, à la hauteur des lumières du temps, et plus qu'une autre propre à les répandre dans les classes inférieures, et dont pourraient profiter les hautes classes, cela soit dit, malgré le respect que je porte à toute leur capacité.

Tâchez donc, mon cher ami, d'obtenir un prix pour Claudius. Après avoir loué l'ouvrage, je pourrais louer l'auteur. C'est un excellent jeune homme exploité, je crois, par les libraires qui le font beaucoup travailler et le payent le moins possible. Une couronne serait bien placée sur cette tête qui se fatigue sans fruit, mais aussi sans se décourager, parce que M. Ruelle (c'est le nom du père de Claudius) fait dans cette entreprise encyclopédique œuvre de conscience et d'humanité plutôt que de spéculation d'intérêt. Pourtant, je vous confierai que M. Ruelle est dans une position assez pénible, et que ses vertus privées pourront prolonger encore longtemps; car, vous le savez, vous qui avez été et avez su être pauvre ou à peu près, les vertus ne font pas faire fortune! Intéressez-vous donc, je vous prie, à l'ouvrage de M. Ruelle, et croyez que je vous serai reconnaissant de tout ce que vous ferez pour lui.

Adieu, je me porte bien et suis à vous de cœur.

BÉRANGER.

Tours, 12 février 1840.

Dupin est, dit-on, de la commission qui juge les ouvrages. Priez-le en mon nom de protéger Claudius. Il vient de m'envoyer son éloge du duc de Nivernais, avec une lettre tout aimable où vous vous doutez qu'il me presse encore pour l'Académie. Au lieu de sa voix pour moi, c'est pour Claudius que je la demande.

Non, certes, je ne suis pas de votre Académie, mon cher Lebrun, et bien m'en prend, car j'y aurais fait de l'humeur, en voyant toutes les intrigues qui ont dû s'y croiser pour amener vos deux derniers choix. Il y en a un pourtant que je comprends, si je ne l'approuve pas. Mais votre M. Fleurant (1) me semble donner à votre classe un cachet de ridicule indélébile. Est-il vrai que Lavigne ait été de ceux qui ont mené cette exclusion de Hugo? J'ai peine à le croire de lui, que j'ai connu bon et honnête. Il n'est pas possible qu'il ait porté si loin la haine d'un rival. J'avais écrit à Dupin (en le remerciant de l'envoi de sa notice sur le duc de Nivernais), en faveur de Hugo. J'ai vu par les journaux qu'il a été bien d'abord, mais que pour en finir, il a fait une sottise. Il est étrange qu'un homme de tant d'esprit finisse toujours ainsi. Du reste, cette fois, on assure qu'il [en] est convenu. Faute de mieux, sachons lui gré de sa franchise.

(1) Plaisanterie sur le physiologiste M. J.-P. Flourens, qui venait de remplacer Michaud à l'Académie française.

Le nouveau ministère vous ôte votre intérim, puisque Villemain n'a plus rien maintenant de mieux à faire qu'à se livrer aux travaux académiques. J'ai peur que mon pauvre Claudius ne souffre de ce changement. Je ne vous en remercie pas moins de vos bonnes intentions pour lui et pour M. Ruelle, et de l'empressement avec lequel vous m'avez assuré de votre bienveillance pour eux. Je regrette bien qu'un obstacle se soit rencontré à la course que vous deviez faire ici. De toutes vos bonnes intentions, c'est, vous n'en doutez pas, celle qui me touche le plus. Mais plus encore pour un voyage que pour les lettres je comprends parfaitement que votre bonne volonté soit souvent contrariée par la multiplicité des occupations. Pour les hommes de cœur les places ne sont pas des sinécures et c'est surtout pour cela que je n'en ai pas voulu.

Que dites-vous de la conduite de Cousin ? Il me semble qu'Etéocle a été plus adroit que Polynice. J'ai toujours jugé ainsi ces deux hommes, pour qui je n'ai pas une grande estime, comme vous savez. Il y a dans la tête de Cousin quelque chose de plus large, de plus élevé que dans celle de Villemain. Ne parlons pas de leur cœur, si ce n'est pour dire que Cousin a plus ce qu'il faut pour en simuler un bon que l'autre, qui ne comprend que l'esprit.

Vous devez avoir une pensée sur le nouveau ministère. Nous autres, provinciaux, nous ne savons rien. Nous ne voyons pas le théâtre et encore moins les coulisses Je me rappelle pourtant avoir dit à Thiers, à son passage ici, à propos de son discours anglais : « A moins que vous ne soyez d'accord avec quelqu'un, pour servir un jour à quelque tour de passe-passe. Ah ! farceur ! mais prenez-y garde, en

fait de rouerie, les vieux savent plus que les jeunes. » Ce qu'il y a de sûr, c'est que l'Angleterre va compter un peu plus sur nous. Quitte à lui faire de mauvais tours, si nous pouvons. Le ministre plénipotentiaire en Hanovre doit être au courant de tout cela. Que dit-il? J'avais presque l'idée qu'il vous accompagnerait ici, et je ne vois point que vous me donniez de ses nouvelles, ce qui ne m'empêche pas de vous charger de nouveau de lui faire bien des amitiés de ma part.

Je me porte assez bien, chansonne toujours un peu et viens d'écrire ma biographie, que mon éditeur sollicitait avec instance. Elle paraîtra avec mon dernier volume, lorsque je ne serai plus là pour corriger les épreuves. Je ne sais si à ma mort Perrotin tirera un grand profit de tout cela, mais je le souhaite plus pour lui que pour moi. Comme l'âge rend indifférent à tout ce qui nous a passionné dans notre jeunesse ! Qui m'eût dit qu'un jour ce qu'on appelle renommée, me deviendrait chose presque pénible. On appelle ce changement de la philosophie ; on a grand tort. C'est plutôt un affaiblissement de nos plus nobles facultés, une apathie, résultat de la fatigue. En repassant ma vie, cette idée a dû me venir souvent, car, en effet, mon moral a été terriblement secoué. Aussi, je m'étonne du fonds de gaieté qui me reste encore.

Vous ne devez plus avoir le temps de faire des vers. Je vous plains. Je disais un jour la même chose à Mme de Girardin qui me disait être obligée à faire de la prose. Je viens de lire sa comédie et elle me fait regretter, pour la forme comme pour le fond, qu'elle se soit remise à rimer. Comment la pauvre Delphine a-t-elle pu produire un tel ouvrage? Com-

ment M. de Lamartine ne lui a-t-il pas fait sentir qu'une satire de ce genre ne peut convenir à une femme? Peut-être n'est-il pas d'homme aujourd'hui qui voulût en prendre la responsabilité. Elle a trop contourné son sujet pour n'en avoir pas vu les inconvénients. O Muse de la Patrie ! si vous vous remettiez à faire des vers, ils ne seraient pas de ce genre, et sur de pareils sujets. Aussi serais-je bien curieux de les connaître. Allons, retournez donc un peu à vos premières amours.

Adieu, faites mes amitiés à Mme Lebrun et aux Aubernon, quand vous irez à Versailles.

A vous de cœur. BÉRANGER.

Tours, 7 mars 1840.

Rappelez-moi au souvenir de M. Delorme. Vous devez voir Hugo quelquefois. M'en veut-il toujours? On nous annonce un nouveau volume de poésie de lui. Je le lirai, moi qui ne suis pas comme M. Royer-Collard.

Mon cher Lebrun, le jeune Lédo que Manuel et moi nous vous avons recommandé et qui est compositeur dans vos ateliers, ayant perdu son père, éprouve le besoin de venir le plus tôt possible au secours de sa famille. Il croit qu'une place d'employé remplirait mieux cet honorable but que le travail d'un simple ouvrier. Il sollicite donc de vous un emploi dans vos bureaux, où, dit-il, doivent avoir lieu plusieurs vacances. Si cela est et que vous soyez libre d'engagements, voyez, mon cher ami, si vous pouvez caser ce jeune homme dans la bureaucratie de l'Imprimerie royale. Manuel s'intéresse vivement à sa famille qui le mérite et dont la

position est des plus pénibles. Le jeune Lédo est d'une conduite irréprochable.

A vous de cœur. BÉRANGER.

16 janvier (1841).

Certes, vous avez eu bien tort de ne pas venir vous promener dans mon parc aujourd'hui. Je puis dire *mon*, car j'y étais plus seul que vous n'avez été peut-être dans votre cabinet. Les oiseaux commencent leurs chansons, et de beaux papillons jaunes, les premiers venus dans notre pays, apparaissent déjà sous les feuilles de l'autre année.

Et pourquoi, diable, vous mêlez-vous de fortifications? Si j'étais député ou pair, je les voterais de peur d'accident, mais au fond je ne sais qu'en penser, moi qui n'ai jamais cru, malgré Arago et ses calculs, que le gouvernement voulût tirer des coups de canon aux gens qui ont des maisons, lorsqu'il serait attaqué par ceux qui n'en ont pas. Faire d'une capitale comme Paris une ville de guerre, n'est-ce pas courir risque d'en dénaturer l'esprit? On voudrait et pourrait en faire un port de mer que bien certainement je m'y opposerais. Je vois pourtant un côté avantageux de le fortifier, c'est de nous rendre la conquête moins nécessaire, et vous savez que je ne suis pas pour les conquêtes, où trop souvent les agressions nous ont poussés. Serons-nous donc toujours des Brennus et des Bellovèse?

Quant à votre ami Jouffroy, c'est un esprit malade, qui a peur qu'on ne casse une de ses trente six marmites. J'en ai lu le compte ce matin dans le *National*. Voilà donc ces philosophes qui catéchisaient la jeunesse! Quels exemples d'avidité ils lui

ont donnés! Les grandes ambitions, je les pardonne; elles peuvent être utiles; mais à voir de pareilles gens puiser sans fin dans la bourse de la nation me fait toujours craindre qu'ils n'aillent jusqu'à voler le tronc des pauvres. A quoi servent les livres? Je commence à croire qu'il ne serait pas mal de les brûler tous. Vous ne vous en plaindriez pas, puisque vous ne lisez plus, dites-vous. Les livres ne doivent pourtant pas vous manquer. Auriez-vous par hasard celui qu'un de vos confrères vient de mettre au jour : *la Divine Epopée*, que doit suivre *la Vierge d'Orléans*? Je voudrais bien lire l'un et l'autre. Si vous avez *l'Epopée Divine*, apportez-la moi à votre première visite. Soumet a souvent fait de beaux vers, mais il me semblait un peu pauvre d'idées. Je voudrais savoir si je me suis trompé. Aucun journal n'a encore parlé du nouveau poème.

Vous seriez bien aimable de venir dîner. Wilhem et Antier viendront peut-être samedi; vous pourriez, grâce à votre cabriolet, partir le soir; mais il ne faudra pas venir trop tard, quoique nous ne dînions guère qu'à six heures.

Adieu, mes amitiés bien tendres à Madame, et mes compliments à l'Académie, si elle nomme M. de Tocqueville.

A vous de cœur. BERGER (*sic*) (1).

Dimanche [février 1841]

Mon cher Lebrun, je meurs de peur que vous ne

---

(1) Sainte-Beuve (*Nouveaux Lundis*), (I, 197) nous donne le mot de cette énigme. A Tours, Béranger était tombé amoureux d'une Anglaise, et, pour la fuir, il avait brusquement quitté la Touraine et était venu se cacher à Fontenay-sous-Bois.

veniez aujourd'hui, car je vais faire une absence de cinq ou six heures. Dieu veuille que votre visite n'ait pas lieu dans ce moment!

J'ai à vous recommander (voyez, à peine sait-on que je suis dans les environs qu'on s'adresse à moi,) à vous recommander un ouvrage pour le prix Monthyon. Celui-là je l'ai lu et je lui trouve un véritable but d'utilité, surtout dans ce temps où les réformateurs, les prophètes et même les messies nous tombent de tous les coins de l'horizon : il est bon d'examiner si leurs papiers sont en règle, et de fouiller leur bagage, pour voir s'il n'y a pas de la contrebande. Reybaud a pris cette peine, et dans son livre des *Etudes sur les réformateurs contemporains*, vous trouverez d'excellentes analyses des trois grands systèmes saint-simonien, fouriériste et oweniste. L'auteur conserve assez d'impartialité et ses critiques doivent plaire à votre Académie, où les novateurs ne sont pas très bien vus, si je ne me trompe. Le livre est écrit avec bon sens, goût, logique, et, je le répète, son utilité doit paraître grande à vos collègues. Il leur fera connaître ce contre quoi ils ont crié, pesté, juré et qu'ils n'ont jamais étudié ni compris. Enfin, un livre bien fait, bien écrit sur une pareille matière me semble devoir obtenir un prix Monthyon, et faire honneur au discernement des quarante ou trente-neufs grands hommes de ce corps illustre.

Voyez, mon ami, si dans votre intérim de perpétuité vous pouvez quelque chose pour Reybaud, digne et excellent homme, travailleur consciencieux, écrivain pur et élégant, critique habile et qui tient dans la main la férule littéraire de trois ou quatre journaux où il ne cesse de combattre pour

ce qu'on appelle les bonnes doctrines à l'Académie et ailleurs, et qui pour la première fois ambitionne un honneur littéraire, encore a-t-il fallu pour cela qu'il y fût poussé par des amis qui sont eux-mêmes académiciens.

Adieu ; je vais voir un prisonnier qui ferait bien de l'honneur à l'Académie, surtout si elle était assez robuste de tempérament pour le nommer pendant qu'on l'empêche de faire des visites. (1)

A vous de cœur, ainsi qu'à Madame. B.

[Fontenay-sous-Bois,] 18 février 1841.

Mon cher Lebrun, à la réception de votre lettre, je m'étais empressé d'écrire à Wilhelm et à Antier pour qu'ils s'entendissent avec vous, au moins pour les moyens de retour. Un mot que je reçois de Wilhelm m'apprend que malheureusement Antier est de garde dimanche, que lui-même est enrhumé et qu'ils ne pourront venir. Je pense toutefois que Wilhelm n'est pas assez malade pour ne pas vous accompagner, si vous l'en pressez. Mais toujours est-il que je n'en compte pas moins sur vous à dîner après-demain, ainsi que vous me l'avez fait espérer.

Ne m'apportez pas vos beaux volumes : je les réclamerai quand je serai à Passy. Mais n'oubliez pas la *Divine Epopée*.

L'heure me presse. Adieu. Tout à vous.

BÉRANGER.

[Fontenay-sous-Bois], vendredi soir [fin de février 1841].

---

(1) Lamennais.

Nous vous avons bien regretté hier, mon cher Lebrun, et avons surtout gémi de la cause de votre absence. En vérité, vous eussiez bien dû n'aller qu'un peu plus tard en consultation, et ce n'est pas par égoïsme que je le dis. Je suis un peu plus au courant que vous de la capacité des opérations; je vous aurais mis en défiance des oculistes. Il me semble que d'abord vous eussiez dû voir un médecin digne de ce nom, qui vous eût dit s'il y avait lieu de recourir à l'homme spécial, et eût surveillé ses prescriptions. Vous devez concevoir que ce dernier ne voit que vos yeux, sans s'embarrasser de l'économie générale, que le médecin est habitué à considérer d'abord. Croyez-moi donc : comme il y a de la médecine dans votre fait, voyez un véritable médecin, qui de concert avec votre oculiste décide des médicaments à vous administrer et du régime à suivre. Au reste, votre mal n'est pas de ceux qu'on ne puisse guérir facilement et même en assez peu de temps. Il a aussi cela de rassurant qu'il ne s'attaque pas à la vision. Qui sait d'ailleurs si vous êtes réellement menacé ? Un médecin vous prouverait peut-être qu'il y a peu à faire pour dissiper le mal dont vous souffrez momentanément. Eh ! mon Dieu, les médecins ne doivent plus vous manquer depuis que vous les admettez à l'Académie de préférence aux poètes. Toutefois, ne prenez pas M. Flourens. Quoique notre faculté soit bien pauvre aujourd'hui, il y a mieux que cet académicien. En attendant, prenez du repos, plantez là les Quarante et les Pairs, tournez le dos au jour et à la lumière, et rappelez-vous les beaux vers que vous avez faits autrefois, pour vous remettre à en faire d'autres.

Vous y trouverez une grande consolation à ce petit mal.

Je vous remercie de m'avoir envoyé l'œuvre de Soumet. J'aurais voulu en savoir votre avis ; mais peut-être ne l'avez vous pas lue. J'y ai déjà aperçu bien des vers retentissants dans le vide. Mais je ne juge pas au premier coup d'œil et vais lire consciencieusement un livre élaboré avec conscience, car Soumet est un poète soigneux et réfléchi. En voilà un qui ne s'est pas endormi : deux poèmes épiques à la fois ! Je vous retiens *Jeanne d'Arc* quand elle aura paru.

Adieu, cher collègue de M. Ancelot, tâchez de me rassurer sur vos yeux ; présentez mes amitiés à Madame, et croyez-moi de cœur tout à vous.

BÉRANGER.

[Fontenay-sous-Bois] 1er mars [1841].

Mon cher Lebrun, qui mieux que vous connaît Provins? Je me figure donc que vous savez le nom de chacun des habitants de cette adorable cité. Eh! bien, pouvez-vous me donner des renseignements sur la famille Bourquelot? Savez-vous qu'un enfant de cette famille est un des travailleurs d'Augustin Thierry? Savez-vous que ce jeune homme a fait une histoire de Provins? Il a une sœur mariée au maire de cette ville des roses.

Si vous pouvez me donner quelques renseignements sur ce M. Bourquelot, faites les moi parvenir le plus tôt possible, vous m'obligerez et obligerez une bonne mère, que je vous nommerai plus tard. Ces derniers mots vous disent assez dans quel but

je recours à vous et la discrétion qui m'est recommandée et que je vous recommande.

Je regrette de n'avoir pas de rapports avec Thierry; j'aurais été aussi aux renseignements de ce côté, car on me presse vivement.

Est-ce que vous n'êtes pas venu faire visite à M. Guizot? J'ai mis deux fois ma carte chez lui. Vous lui en devez bien autant. BÉRANGER.

8 mai [1841].

J'ai eu bien regret de ne pas trouver Mme Lebrun, il y a quelques jours. On lui a dit sans doute mon nom. J'aimerais assez qu'elle voulût s'occuper des renseignements que je demande. Les femmes sont admirables pour ces sortes d'affaires. M. Pierre Dupont m'a adressé une chanson fort jolie.

D'après ce que m'ont dit Wilhem et Antier, mon cher Lebrun, je compte sur vous pour lundi prochain 18. Ne nous faites pas faux bond, je vous en prie.

Vous qui êtes pair, pourriez-vous me rendre un service? M. de La Rochefoucauld-Liancourt (celui qui est mort sous la Restauration) a laissé plusieurs enfants. Sauriez-vous ou pourriez vous savoir positivement quel est celui de ses fils qui lui a succédé dans le conseil des hospices? J'aurais besoin d'une protection de ce côté.

Mille amitiés à Madame et tout à vous.

BÉRANGER.

14 octobre [1841].

Si vous arrivez à découvrir ce La Rochefoucauld, tâchez aussi de savoir son adresse.

Mon cher ami, vous nous avez donné hier une bonne et belle leçon dont il faut profiter. En vous parlant de Ledo, le protégé de Manuel, je devais vous remettre en mémoire un autre imprimeur, le malheureux Louis Bertrand, qui serait si content de passer de Bicêtre aux Récollets (Incurables). Voyez si parmi Messieurs des hospices, vous n'en trouveriez pas de plus facile à attendrir que M. de Liancourt. Ne laissons pas mourir le pauvre pêcheur sans lui avoir rendu son filet.

A propos de vos *crevettes pourprées*, j'ai fait d'admirables vers qui doivent vous confirmer dans l'opinion que vous aviez d'abord sur le mérite de l'épithète. Les voici :

Je parcours un ruisseau qui dans les prés s'égare
Et j'y vois frétiller l'anguille à la tartare ;
Ou, rencontrant un fleuve aux rivages fleuris,
Je m'amuse à pêcher un flot de goujons frits.

Adieu, je souhaite bien que vous ayez trouvé une voiture pour vous ramener chez vous. Sans cela, j'ai à craindre qu'une pareille course, par un temps pareil, ne vous dégoûte des dîners de Passy.

Mes hommages à Madame et tout à vous.

Béranger.

Mardi, 16 novembre [1841].

Est-il vrai, mon cher ami, que vous repoussiez de l'Académie M. Ballanche? Je ne puis le croire, parce que vous n'avez jamais lu, (pas) plus que moi, une ligne de ce Platon de notre époque. Or, je viens vous demander votre voix pour le susdit Platon ; et vous devinez à qui je veux faire plaisir en vous sollicitant pour l'auteur de la *Palingénésie*. Et puis, voter pour Ballanche, c'est faire une bonne œuvre;

le pauvre homme a besoin du traitement et des jetons. Après tout, c'est un collègue dont on peut s'honorer. Entre lui et M. Pasquier, je n'hésiterais pas. Il est vrai que M. Pasquier n'a pas de sérieux concurrent, puisque vous le préférez à de Vigny, qui n'est qu'homme de mérite. Le concurrent de M. Ballanche est, dit-on, un M. Patin. C'est sans doute un bien grand homme, quoique je ne le connaisse pas. Mais, quels que soient ses titres de gloire, ne pourriez-vous les ignorer comme le public et porter toute votre influence sur ce pauvre Ballanche à qui cela ferait tant de plaisir, et qui n'a pas le temps d'attendre, comme M. Patin, l'élève de Cousin. Tâchez-donc, mon cher ami, de vous adoucir en faveur de ce vieillard, qui paraît avoir un rare mérite, celui de posséder admirablement la langue française, mérite que l'Académie ne doit pas trop dédaigner.

Allons, mon cher Lebrun, faites cette bonne action, et, en récompense, Dieu vous préserve de Vatout qui a, dit-on, bien des chances.

A vous de cœur. BÉRANGER.

8 février 1842.

Wilhem et autres doivent prendre votre jour pour dîner ici ; ce que je ne dis pas pour gagner votre voix.

Quoique je vous aie parlé hier bien longuement de l'Académie, mon cher Lebrun, j'ai oublié de vous rappeler ce que je vous en dis un jour et que vous parûtes approuver : il s'agissait d'obtenir des prix de vertu pour les pauvres instituteurs primaires, si mal rétribués, si peu considérés, et qu'une pareille

distinction relèverait à leurs yeux et à ceux du public. Certes si un prix de vertu est dû à quelqu'un, c'est à l'instituteur de l'enfance, qui pendant un certain nombre d'années a enseigné avec science, conscience et patience. Il me semble que les sommes placées ainsi ne seraient pas une infraction aux volontés de M. de Monthyon, qui n'a trop su ce qu'il faisait, en dépit de ses bonnes intentions testamentaires. Je voudrais que votre passage *à la perpétuité* fut marqué par une proposition de ce genre, qui rencontrera quelque opposition sans doute, mais qui en doit triompher, il me semble, malgré des difficultés d'exécution que je ne me dissimule pas.

Vous voyez, mon cher ami, que je m'occupe plus de la gloire de l'Académie que beaucoup de ceux qui ont le plus couru après ses fauteuils. Au reste, il n'en faut pas trop vouloir à ses membres du peu d'appui qu'ils lui prêtent. Vous êtes presque tous des chevaux à toutes selles, chargés de tant de diverses fonctions qu'il vous est impossible d'être de véritables académiciens. Et puis, continuez donc d'appeler des hommes politiques !

Adieu. Tout à vous de cœur. BÉRANGER.

4 mars 1842.

Faites mettre chez Perrotin, place de la Bourse, l'ouvrage de M. Patin, avec mon nom sur l'enveloppe. Et si vous le voulez aussi, *les d'Urfe*.

Je vous remercie de tous vos cadeaux et des livres que vous m'avez prêtés, mon cher ami, dont deux vous ont déjà dû être renvoyés par Perrotin. Je vous renverrai plus tard les *d'Urfé*, qui, je pense,

ne m'intéresseront guère. Il n'en est pas de même du théâtre grec que j'ai eu d'autant plus le temps de lire qu'indisposé de nouveau, il m'a fallu garder le coin du feu depuis plusieurs jours.

Je viens encore aujourd'hui réclamer votre obligeance. Il s'agit d'un ouvrage d'éducation morale, *Hélène et Laurence*, présenté par M. Nodier pour le prix académique. L'auteur, Mlle Crombach, a déjà obtenu, je crois, un prix de ce genre. Son nouveau petit volume mérite des encouragements, il me semble. Il offre de l'intérêt, est bien écrit, conduit son lecteur à de sages conclusions et je doute, si vous couronnez encore des livres d'éducation (car je me rappelle ce que vous m'avez dit pour le livre de Dumouchel fils), que vous trouviez beaucoup mieux dans les envois qui vous sont faits. Je dois ajouter que Mlle Crombach a de vieux parents à soutenir ; qu'elle unit la plume à l'aiguille pour remplir ce devoir filial, et que le prix que vous accorderez à son livre sera en même temps un prix de vertu. Je vous dirai que je ne connais pas cette demoiselle, mais elle m'est recommandée par Mme Tastu et quelques autres amis en qui j'ai confiance. Pourtant, si elle ne m'eût écrit que M. Nodier présentait son livre, ce que vous m'aviez dit m'eût empêché de vous importuner.

A vous de cœur. BÉRANGER.

30 mars [1842].

Mon cher ami, je lis votre *Journal des savants* et j'en suis enthousiasmé. Voilà qui vaut mieux que toutes nos *revues*. Dites moi pourquoi il est si peu répandu. Oh ! que je regrette de le connaître aussi tard !

Ne pourriez-vous m'en prêter les numéros au fur et à mesure qu'ils paraissent ? Ce serait m'obliger. Je voudrais surtout avoir la suite des articles de M. Flourens sur Broussais. Ayez la bonté de les faire chercher et de les envoyer chez Perrotin. Celui du numéro d'octobre 1841 est excellent et met à néant la phrénologie que j'ai toujours regardée comme une billevesée dangereuse. De plus il est très bien écrit et pris de haut.

N'allez pas croire que j'admire nos savants, parce que leur *Journal* me cause tant de plaisir. C'est la science seulement qui m'émerveille, et encore n'est-ce pas les yeux fermés que je lui tends les bras ; ce n'est pas une maîtresse que je voudrais me donner, mais une domestique que je ne veux prendre qu'après avoir examiné ses répondants et ses certificats. Les vieux ignorants doivent être en défiance d'elle.

Je n'ai pas encore lu le Patin, sauf les articles sur Horace, qui me semblent judicieux et qui devraient se borner à l'examen de l'œuvre de Walkenaër.

Je dois vous dire que Chateaubriand est très bien disposé pour ce candidat académique ; toutefois, c'est Sainte-Beuve qu'il portera à la première élection.

A vous de cœur. BÉRANGER.

[Timbre de la poste : 17 mars 1842.]

Mon cher ami, vous avez appris la mort de notre pauvre Wilhem. J'ai eu le bonheur de le voir quelques heures avant la fin. On fera son convoi lundi, et l'on vient me demander de prononcer quelques mots sur sa tombe. Je ne puis, c'est la faculté qui

me manque pour remplir ce devoir. Je renvoie à vous et je vous prie de ne pas décliner cette mission qui ne peut être mieux ni plus convenablement remplie que par vous. Outre l'amitié qui vous unissait à Wilhem, il faut penser aussi, mon cher Lebrun, à la nécessité de donner, à ce moment suprême, du retentissement à son œuvre pour qu'elle se continue en France. Tout ce qu'on pourra faire pour l'illustration de l'auteur ajoutera à la valeur de l'œuvre et assurera sa durée. Votre position dans le monde littéraire et politique concourra à faire atteindre ce but, et vous pourrez répandre là les parfums poétiques qui vous sont naturels et qui coloreront si bien les souvenirs d'enfance et de jeunesse communs entre vous et Wilhem.

Adieu, mon cher ami, je compte sur vous pour ce triste ministère, et vous donne rendez-vous sur la tombe de notre pauvre ami.

A vous de cœur. BÉRANGER.

26 avril [1842.]

C'est M. Pompée, directeur de l'Ecole supérieure d'enseignement primaire, qui vous remettra cette lettre. Personne n'est plus capable d'ajouter à vos renseignements et nous lui devons de la reconnaissance pour l'intérêt qu'il portait à Wilhem et dont il donne tant de preuves à sa mémoire.

Mon cher Lebrun, je vous ai recommandé, il y a déjà des mois, le jeune Lédo employé à la typographie de votre administration. Il eut bien désiré un emploi dans les bureaux, mais vous n'aviez pas de vacance; en attendant qu'il en survint une, je vous avais prié de le recommander à vos chefs d'atelier

pour qu'il eut part aux travaux les plus lucratifs. Il paraît qu'on n'a pas tenu compte de votre bienveillance pour le pauvre protégé de Manuel et il m'écrit une lettre bien triste sur sa position et celle de sa mère. Tous deux ont été la proie de maladies violentes et il serait bien urgent que le jeune homme put en atténuer l'effet par un salaire plus élevé, si l'entrée dans les bureaux n'est pas au nombre des chances heureuses que je puisse lui faire espérer. Faites donc, je vous prie, agir de nouveau votre bienveillance en sa faveur auprès de vos distributeurs de besogne.

Adieu ; mes amitiés bien dévouées à Madame et croyez-moi tout à vous. BÉRANGER.

28 mai [1842.]

Mon cher Lebrun, vous avez parlé à M. Flourens de la satisfaction que m'avaient causée ses articles sur Gall. Je vous ai donc l'obligation d'un joli volume qui vient de m'arriver de sa part, et dont je dois le remercier. Je ne sais pas l'adresse de M. Flourens. Je vous envoie une lettre et vous prie de la lui faire tenir. C'est une peine que je vous donne pour vous punir de votre indiscrétion.

Vous et Madame êtes venus lorsque j'étais à la campagne. Dites-lui que sans l'effroyable chaleur de notre été, j'aurais été déjà lui rendre cette visite. Quant à vous, qui avez des lois de régence à faire, je pense qu'on ne vous trouve guère aux heures où je voyage à Paris. Mais je tâcherai de m'y prendre adroitement soit un dimanche, soit un jour férié!

A vous de cœur. BÉRANGER.

16 août [1842].

Mon cher ami, j'ai un petit service à vous demander.

Un jeune professeur de rhétorique au collège royal d'Angers, reçu agrégé des classes supérieures depuis peu, se présente dans trois ou quatre jours pour obtenir le doctorat. Il se nomme Edmond Arnould; c'est un poète que je détourne de la poésie pour le fixer dans l'éducation. Plein d'esprit, de raison, il ne sait pas montrer toujours tout ce qu'il a de science acquise. Aussi, malgré l'intérêt que lui porte Dubois, il a été obligé de s'y reprendre à deux fois pour l'agrégation, parce que nos petits tyrans d'école ne badinent pas. Avec une thèse sur Aristophane et une restitution d'une comédie de Ménandre, il se présente cette fois pour gagner le bonnet de docteur. Déjà ces morceaux ont passé par les mains de M. Le Clerc, et même par les mains de M. Patin, qui est doublement votre collègue. Ces messieurs vont le juger incessamment : je vous prie donc de le recommander le plus tôt possible (c'est-à-dire d'ici à trois ou quatre jours), à M. Patin, dont Arnould a déjà éprouvé la bienveillance. Vous sentez qu'il ne s'agit pas de lui trouver un mérite qu'il n'aurait pas; mais seulement de lui accorder l'intérêt qu'on n'aurait pas besoin de solliciter, s'il était élève de l'Ecole normale. Parlez-en aussi à Cousin, si vous le pouvez. Je lui écris à ce sujet; mais votre voix sera plus puissante que la mienne. Arnould est une des meilleures et des plus généreuses natures que j'ai rencontrées. Sans m'expliquer davantage, je vous dirai que je suis moi-même intéressé à ce qu'il arrive au doctorat, pour voir enfin le terme des misères par lesquelles il a eu à passer. Ceci soit dit entre nous et

pour vous engager à montrer plus de zèle dans vos démarches. D'ailleurs si vous consultiez Dubois, il vous dirait combien Arnould mérite d'arriver. Dans un rapport sur le concours pour l'agrégation, il n'a pas craint de laisser voir que nommé le troisième Arnould eût pu l'être le premier, s'il eut été élève de l'Ecole normale, et le rapport a été imprimé. Mais vous sentez qu'auprès de M. Patin, ce n'est pas là-dessus que vous devez vous appuyer.

Adieu, mon cher ami; présentez mes amitiés à Mme Lebrun, et quand *Marie-Stuart* vous procurera deux places de trop pour l'aller applaudir, envoyez-les à la pauvre Judith, qu'Antier frustre depuis vingt ans du plaisir de voir votre tragédie.

A vous de cœur, BÉRANGER.

14 novembre [1842].

Mon cher ami, si je n'étais retenu chez moi par une petite indisposition, je serais allé depuis plusieurs jours pour vous ennuyer de mes sollicitations. Voici de quoi il s'agit. J'ai un homme de 48 ans à pourvoir de moyens d'existence. Ancien professeur, le plus honnête et le plus modeste des hommes, quoique poète, c'est-à-dire rimeur, ce digne inconnu a été douze ans à corriger un journal pour le fond et pour la forme. Les journaux ne font pas fortune. Il en résulte que le brave homme va se trouver sans pain. Avez-vous ou prévoyez-vous quelque vacance de correcteur dans votre grande maison? Le cas échéant, pouvez-vous et voulez-vous prendre M. Mauvielle à l'essai? Il ne sait point les langues orientales, mais il est fort sur le latin et le français. Je vous dirais même qu'il a appartenu à l'Université, si cela prouvait quelque chose.

Quand vous en aurez le temps (et je crois que l'époque ne doit guère vous en laisser), répondez-moi un mot à ce sujet.

Vous aurez sans doute été hier chez Mlle Rachel qui m'avait invité à sa soirée par un petit billet charmant. J'ai eu le courage de refuser ; mais il m'en a coûté beaucoup. C'était prudent toutefois, car Chateaubriand qui a appris, je ne sais comment, que j'avais dîné chez vous, avec elle, en nombreuse société, dit déjà que je vais me perdre dans les délices du monde. Lamennais lui a répondu qu'il fallait que jeunesse se passât.

Faites de ma part mille bons souhaits à Mme Lebrun, et quant à vous, je vous souhaite de la santé, un peu plus de repos et une vacance de correcteur à l'imprimerie.

A vous de cœur. BÉRANGER.

30 décembre 1842.

J'ai presque promis de dîner d'aujourd'hui en huit chez Mme Aubernon. Presque...

Mon cher ami, je vous tourmente toujours. Cette fois, c'est pour une pauvre femme dont vous trouverez ci-contre la supplique. Je ne connais pas la veuve Daigremont, mais la personne qui me la recommande me donne sur cette dame des détails qui confirment ce que contient la lettre qu'elle vous adresse et qui ajoutent même beaucoup à l'intérêt qu'elle doit inspirer. Je ne sais à quoi elle peut être employée, mais vous en déciderez ; et ce que je dois ajouter, c'est que ne fut-elle rétribuée qu'à la journée, ce serait encore un avantage pour elle, vu la position où elle se trouve. Si vous avez du travail à lui

fournir, faites-lui donc écrire un mot, pour qu'elle se transporte à l'imprimerie. Dans le cas contraire, vous savez que ce ne sera pas vos bonnes intentions que je mettrai en doute.

J'ai gardé la chambre pendant près de trois semaines; toujours un peu souffreteux, ce qui m'a remis à rimer quelques petites pièces, bonne fortune qui ne m'était arrivée depuis longtemps. Depuis deux jours, je cours la ville et vraisemblablement je ne tarderai pas à atteindre la vieille rue du Temple. En attendant, faites toutes mes amitiés à Mme Lebrun et croyez-moi tout à vous.

Béranger.

3 février 1843.

Si vous voyez M Flourens, remerciez-le pour l'envoi de son éloge de Candolle, que j'ai lu avec infiniment de plaisir.

C'est encore moi, mon cher ami, qui viens vous tourmenter.

J'ai tous les jours des connaissances nouvelles fort besogneuses. Dans le nombre se trouve un digne et bon jeune homme, très instruit, très modeste, très rangé, qui fait des chansons comme moi, comme moi a passé par bien des écoles et qui fait bien mieux que des chansons, ma foi! car il fait des tragédies. Il avait un emploi, que des circonstances indépendantes de sa volonté lui ont fait perdre. Il en cherche un autre et je l'aide à chercher. Ce n'est pas un coureur de sinécures : il veut gagner l'argent qu'on lui donnera. Je vais au reste vous donner la mesure de son caractère : il aime mieux retourner cultiver la terre,

chez ses parents, que d'accepter le moindre prêt, de quelque façon qu'il lui soit offert.

Il a corrigé des épreuves. Voici donc ce qui m'amène à vous. Avez-vous place pour essayez son savoir-faire dans ce genre? Je sais que le philosophe Mauviel n'a pas accepté vos propositions. Mon jeune homme s'en arrangerait bien, s'il y avait quelque vacance à l'imprimerie. Il peut corriger le latin, mais ne serait pas assez fort pour le grec. Voyez, mon cher Lebrun, si vous pouvez ou pourrez faire quelque chose pour lui. Voici son nom et son adresse : *Lefranc, place du carré Sainte-Geneviève, 10.*

Si je n'avais peur de vous faire une lettre trop lourde, je vous enverrais quelques-unes des chansons de Lefranc. Elles m'ont fait lui prédire qu'il pourrait être mon successeur, et je lui enseigne tous les petits secrets du métier pour que la prédiction s'accomplisse. Quant à sa tragédie je n'en connais encore que le sujet, qui est d'un choix peu commun. N'allez pas croire que les vers l'empêcheront de faire la besogne dont on le chargera. C'est un homme de devoir qui sera aussi niais que vous, et oubliera la rime pour accomplir la tâche qui lui sera imposée. Pensez donc à lui. Quant à moi, je chercherai de mon côté à le caser convenablement.

Martin m'est venu dire adieu. Il me semble un peu ennuyé d'avance de la solitude qui l'attend dans sa chère Normandie.

Tout à vous. BÉRANGER.

Dimanche (1843).

Mon cher Lebrun, c'est encore moi ; cette fois

pourtant je commence par vous remercier de tout ce que vous avez fait de bon pour le n° 34. On m'a donné le détail de l'heureuse influence que vous avez exercée dans les premiers jugements portés sur ce morceau. Mais il paraît qu'on redoute aujourd'hui la sévérité de certains juges qui ne voudraient point accorder le prix. En vérité, c'est bien se faire tirer l'oreille pour deux pauvres mille francs. Toutefois, comme cette idée pourrait avoir de nombreux partisans, ne pourrait-on la combattre, en opposant la promesse formelle de faire toutes les corrections et retranchements désirables? Cette promesse, je puis vous la faire pour le n° 34, et *certain* de vos amis, plus grand philosophe que moi, vous la confirmerait au besoin. Je sais qu'à cet égard vous ne pouvez prendre trop de garanties, ayant, à certaine époque, éprouvé les résistances d'un concurrent qui, aujourd'hui, en dit son *meâ-culpâ*, avec un repentir sincère, et en parlant de vous avec une profonde reconnaissance. Faites donc valoir, je vous en prie, la certitude d'obtenir corrections et retranchements, et tâchez, par là, de conjurer l'humeur rigide de ceux de vos collègues qui se figurent que pour deux mille francs on peut avoir du Hugo ou du Lamartine.

Cette lettre doit être bien entre nous, car je ne veux entrer pour rien dans les affaires de l'Académie. Celle-ci ne m'a intéressé que par la situation de l'auteur; c'est presque toujours ainsi que tant d'affaires me tombent sur les bras, que je sois en santé ou malade.

C'est le cas de vous dire que je ne me guéris pas, et que les astringents qu'il me faut prendre pour ma blenhorrée me font plus souffrir que le mal même.

J'ai connu, il y a quarante ans, une maladie qui ressemble à celle-là, mais qui cause moins de douleurs et qu'on gagne beaucoup plus agréablement. Ah ! mon ami, tous les bonheurs sont pour la jeunesse.

Adieu, faites mes amitiés à Madame et croyez moi tout à vous.

BÉRANGER.

Lundi [23 avril 1843].

Peut-être voulez-vous mettre votre carte chez Dupont de l'Eure. Il demeure rue des Saints-Pères, 13. Il va mieux.

Seigneur, un bruit étrange est venu jusqu'à moi.

Oui, mon cher ami, un bruit académique est venu m'affliger hier, et je m'empresse de vous en instruire.

Figurez-vous que beaucoup de vos confrères croient que vous remplissez les fonctions de secrétaire perpétuel pour en toucher les émoluments. Cela vient sans doute de ce que Villemain a souvent répété qu'il ne touchait pas un centime de ce traitement depuis qu'il est ministre, ce qui est exact, à ce qu'il paraît. Mais comme vous n'avez pas, de votre côté, fait la même déclaration, on suppose que vous n'avez pas lieu de la faire. De là quelque jalousie inspirée à des collègues qui trouveraient juste d'avoir plutôt que vous les bénéfices de l'intérimat.

Il y a un précepte chrétien que j'ai toujours blâmé : « Que ta main gauche ignore ce que fait ta main droite. » Pourquoi la main droite ne donnerait-elle pas de bons exemples à sa sœur ? Je me suis vu, dans plus d'une circonstance, obligé de

faire savoir une bonne action que j'avais eu le bonheur de faire, ou pour engager les autres à m'imiter, ou pour n'être pas exposé à des jugements erronés ou malveillants.

C'est votre cas, mon cher Lebrun ; avisez donc un moyen de redresser l'erreur qui se propage sur votre compte. Apprenez à vos messieurs qu'il serait à désirer que tout le monde eut votre délicatesse et votre désintéressement (1).

Vous devez croire que je ne suis pas resté muet devant ceux qui m'ont instruit de ce fait controuvé, et je dois ajouter que je n'ai pas eu de peine à convaincre ceux à qui j'avais à faire.

Vous voilà instruit pour vous-même, faites de votre côté et je suis sûr que Villemain vous aidera. Faites tous deux ce qu'il convient de faire pour éclairer vos chers collègues. Je voudrais qu'il fut aussi facile de leur donner toutes les autres lumières qui leur manquent, ce qui ne m'empêche pas de les respecter beaucoup.

A vous de cœur. BÉRANGER.

15 juin 1843.

Je vous enverrai bientôt le protégé de Charton, excellent jeune homme (Charton), directeur du *Magasin pittoresque* et de l'*Illustration*. Son protégé est un compositeur, à qui il porte un vif intérêt.

---

(1) *Note de Lebrun :* Au sujet du traitement de secrétaire perpétuel que Villemain, ministre, avait déclaré ne pas toucher. Il disait vrai, mais après sa *chûte* du ministère, il trouva ses traitements de plusieurs années qui l'attendaient dans la caisse de l'Institut et que M. Lebrun avait refusé de toucher, ce qu'il aurait pu faire, en tout cas, très légi imement, car, comme il faisait le travail, il aurait pu en recevoir le prix.

Mon cher Lebrun, voici deux volumes à vous que je garde depuis six mois. Ce qui me rassure un peu, c'est que vous ne les auriez pas lus, quand je vous les aurais rendus plus tôt. Grand merci néanmoins de me les avoir prêtés et pardonnez-moi de ne les pas rapporter moi-même, ce que j'aurais fait aujourd'hui sans un ennuyeux qui me retient depuis plus d'une heure.

Faites mes amitiés, je vous prie, à Mme Lebrun ainsi que mes souhaits pour l'année qui frappe à la porte, souhaits dans lesquels vous avez votre part,

A vous de cœur. Béranger.

30 décembre [1843].

Il est dit, mon cher Lebrun, que je vous tourmenterai sans fin. Avant-hier, je vous ai accablé de mes cousins, aujourd'hui je viens vous remettre en mémoire le brave Mauviel, qui s'ennuie de mourir de faim, tout vieux poète qu'il est, et que je vous avais, il y a dix huit mois, recommandé pour une place parmi vos correcteurs. Je vous envoie sa lettre pour que vous jugiez s'il vous est possible de faire quelque chose pour lui. Il a été correcteur du *National* sous Carrel, qui en faisait grande estime, et pourrait se faire appuyer auprès de vous par M. Villemain, car il a été universitaire, et, ce qui doit vous toucher, c'est un poème à la gloire de Napoléon mort qui lui a valu sa destitution.

En voilà pour un. Hier, j'ai apostillé une pétition en forme pour un nommé Wagner, lithographe à l'Imprimerie royale. J'ignorais que vous eussiez une lithographie. La famille Laffitte s'intéresse à ce jeune homme, et c'est Mme Aubernon qui vous re-

mettra la demande : vous ne pourrez donc pas résister. J'ajoute toutefois que ce n'est pas par pure complaisance que j'ai mis mon nom sur la requête.

Voici une autre affaire : ce sera la dernière. Le fils d'Antier, si promptement appelé à l'administration de la ville, paraît avoir assez bien réussi. Mais l'affaire de l'industrie terminée, et ce sera dans deux mois, que deviendra-t-il? Or, dans ce moment, il va être accordé un surnuméraire au bureau du matériel à la ville; et déjà le chef de ce bureau, M. Buffet, a eu Ernest Antier avec lui et paraît désirer l'avoir toujours. J'ai écrit à M. de Rambuteau; mais, si vous le voyez, demandez-lui de faire Antier d'*auxiliaire temporaire* auxiliaire employé, ce qui le fixerait dans cette administration. Au reste, je crois qu'Antier père ira vous voir pour cela et vous expliquera mieux encore que moi les termes qu'il convient d'employer avec le Préfet, car je me perds un peu dans toutes ces qualifications bureaucratiques.

J'ai dîné hier chez Laffitte, pour voir les débuts de salon d'une grande belle fille, qui se destine aux reines : elle est élève de Samson; mais je crains qu'elle ne prouve qu'il n'est pour rien dans l'éducation de Mlle Rachel. Non qu'elle manque de qualités; elle a de l'énergie, un assez bel organe, des yeux à effet, mais la diction me semble de l'école des George et Duchesnois. Ce serait pourtant heureux si elle pouvait égaler cette dernière. Au reste, pressé par l'heure, je n'ai pu la juger que sur un passage de *Clytemnestre*. Ce serait une Elisabeth pour *Marie Stuart*.

Adieu. Mes amitiés à Madame. Tout à vous.

Béranger.

22 janvier [1844].

Mon cher Lebrun, je suis sorti pendant trois jours pour visiter des malades et me voilà moi-même repris de maux de tête, qui vont peut-être me claquemurer encore pendant plusieurs jours. Je voulais vous aller porter la pièce insignifiante que je suis obligé de vous envoyer. Il s'agit toujours de ce prix de vertu dont Mme Lacoste et moi nous vous avons ennuyé. Je voulais une autre narration, mais on n'a pu retrouver les signataires des premiers certificats. Je vous envoie toujours ceci comme souvenir pour vous.

La prétendante à la couronne se nomme Marguerite Jeanniot; les pièces régulières ont été envoyées à votre secrétariat par le sous-préfet d'Epernay, département de la Marne.

Moi qui ai vu les attestations, je pense que pour manquer d'éclat, par la faute de ses historiens, cette digne femme n'en mérite pas moins une des récompenses que l'Académie décerne. Je pense même que beaucoup d'actions isolées, mais plus dramatiques et mieux racontées, sont peut-être moins méritoires que toute la vie de sacrifices de Marguerite Jeanniot. Employez-vous donc pour elle, mon cher ami, en toute sûreté de conscience.

Je vous rappelle ici mon cousin Auguste Hennebert, le serrurier. Quand vous en aurez besoin, faites demander votre pressier Angel Bauer, qui est son beau-frère.

Quand vos œuvres paraîtront-elles? Je suis impatient.

Mille amitiés à Mme Lebrun, que je me reproche de n'aller pas voir. Hier, j'en avais eu le dessein, mais

le vent m'a fait peur, et aujourd'hui me voici les pieds à l'eau et la tête en feu.

A vous de cœur. BÉRANGER.

11 mars [1844].

Recevez tous mes remerciements, madame et amie, pour les fruits dont vous voulez bien vous priver pour moi. J'y ferai honneur, soyez-en sûre.

Je serai demain soir aux Français, mais seul. Judith fait mille remerciements à vous et à Lebrun; elle ne peut venir demain voir Mlle Rachel; mais elle sollicitera un jour de Lebrun un billet de deux places pour *Marie Stuart*, pièce à laquelle Antier doit la conduire depuis douze ou treize ans.

Je vais écrire à Mérimée pour lui annoncer que vous lui offrez une place dans votre loge. Je ne doute pas que, s'il est libre, il profite d'une si bonne occasion.

Recevez l'hommage de mon amitié toute dévouée.

BÉRANGER.

Vendredi [commencement d'avril 1844].

Mon cher ami, Dupont de l'Eure m'emmène dans quelques jours passer au moins une quinzaine chez lui. Je comptais vous allez voir avant mon départ; je crains de ne le pouvoir. Je voulais vous rafraîchir la mémoire d'un prix de vertu pour Marguerite Jeanniot, née à Riaucourt (Haute-Marne), dont vous avez toutes les pièces. Les autorités du département de la Marne, et en particulier la famille Hémard, qui m'a fourni une grande quantité de renseignements, tous des plus favorables à la pauvre Marguerite Jean-

niot, ont attesté son droit aux récompenses que décerne l'Académie. Ayez la bonté, mon cher Lebrun, de vous occuper un peu d'elle, ne fût-ce que pour faire croire en Champagne que j'apprécie d'elle autre chose que son vin.

Mes amitiés à Madame et tout à vous.

BÉRANGER.

10 juillet 1844.

Mon cher ami, je vous ai écrit hier pour un prix de vertu ; je vous écris aujourd'hui pour un prix littéraire. Qu'est-ce d'abord que ce prix de 1500 francs fondé, dit-on, par un M. Landry? Est-ce en effet pour un littérateur malheureux et méritant? S'il en est ainsi, peu de personnes, je le crois, ont plus de droit à ces 1500 francs que Lachambaudie, qui vous remettra cette lettre et un exemplaire de ses fables, les meilleures qui, selon moi, aient été publiées depuis Arnault, en dépit de tout ce qu'en pourrait dire l'Académie. Je regrette que vous n'ayez pas le temps de parcourir ce recueil : vous y verriez que l'auteur invente presque toujours ses sujets et que son style est aussi soigné que poétique.

Quant à la position de M. Lachambaudie (1), elle

---

(1) Huit ans plus tard, Beranger dut intervenir d'une autre façon en faveur de Pierre Lachambaudie, arrêté lors du coup d'état. Voici les vers qu'il adressa alors en faveur de Lachambaudie : *Au prince Louis Napoleon, au nom de quelques artisans du Faubourg Saint-Germain* :

Prince, Lachambaudie est un pauvre rêveur
Que l'on veut éloigner pour le frapper au cœur.
Oh ! ne permettez pas si froide politique,
Et cette tache front de votre république.
Songez, prince, songez que même en ce moment
Il faut bien quelquefois pour nous être clément.

est on ne peut plus digne d'intérêt. Je ne crains pas de le dire : je doute que jamais un talent réel ait été accablé de plus de pauvreté, et cela sans qu'il y ait de reproche à en faire au fabuliste. Je n'en dirais pas autant de La Fontaine, si souvent sans argent par sa faute.

Enfin, mon cher ami, si vous voulez couronner un auteur pauvre qui ne soit pas un pauvre auteur, je vous recommande Lachambaudie, mais j'ai la crainte d'arriver un peu tard. Je n'ai rien su de vos prix qu'hier, et j'en ai un vif regret. Scribe s'est déjà pourtant occupé de cette affaire.

Ne suis-je pas venu aussi vous rappeler trop tard Marguerite Jeanniot? Celle-là, au moins, vous en ai-je assez parlé !

Je pars après-demain pour la Normandie. Si vous aviez à m'écrire, voici mon adresse : chez M. Dupont, à Rougeperriers, par le Neubourg (Eure).

A vous de cœur. BÉRANGER.

12 juillet 1844.

J'ai bien regretté, mon cher ami, de ne m'être pas trouvé à la maison lorsque vous y êtes venu. Vous sachant de retour, je rêvais un voyage à l'Impri-

---

Savoir fermer les yeux ou détourner la tête
Devant le grand artiste et le simple poète.
Prince, il faut l'oublier, qu'il soit coupable ou non,
Et donner aux puissants cette belle leçon...
Croyez ma voix, on juge assez bien de ma place,
Usez en ma faveur de votre droit de grâce.

Février 1852. BÉRANGER.

Grâce à ces vers, publiés seulement en 1903 dans l'*Amateur d'autographes*, p. 138, Lachambaudie fut exilé et Saint-Arnaud en avisa Béranger.

merie, mais j'ai été plusieurs fois indisposé. Il y a bien longtemps que nous ne nous sommes pas vus. Vous avez promis à Judith de venir dîner mardi; j'espère que vous ne l'oublierez pas. Lamennais sera des nôtres, c'est-à-dire qu'il y aura peu de personnes et peu de plats : vrai dîner de malade.

Mille amitiés à Mme Lebrun. Tout à vous.

BÉRANGER

Dimanche [6 octobre 1844].

Mon cher Lebrun, je m'y prends d'avance pour obtenir une faveur que je n'ai jamais sollicitée. Je voudrais un billet pour l'une des séances de l'Académie qui vont avoir lieu, soit la réception de Mérimée, soit, et plutôt, celle de Sainte-Beuve. Cette dernière, je l'avoue, me conviendrait mieux. Vous, le grand distributeur, pourrez-vous me gratifier d'une modeste place?

Je ne veux pourtant pas vous tromper : ce n'est pas pour moi que je la sollicite. Mais je veux faire un grand plaisir à quelqu'un, pour qui l'Académie est la merveille du monde. Croyez que ce n'est pas avec l'intention de dissiper une pareille idée que je partage complètement, que je vous prie de me réserver l'entrée que je transmettrai à ce fervent admirateur.

M. Saint-Marc [Girardin] s'en est tiré en homme très habile. En le lisant, j'ai cru un moment que le pauvre Campenon avait été quelque chose. Quant à Hugo, il y a de très bonnes choses dans son discours, mais il a trop professé et d'un ton trop solennel. C'est plus qu'académique. L'habitude de trôner

est une mauvaise chose ; le roi Voltaire s'y entendait mieux. Peut-être est-il légitime.

A vous de cœur. BÉRANGER.

18 janvier 1845.

C'est encore moi, mon cher ami. Voici un volume que Mme Colet m'a chargé de vous envoyer, non pour le lire, vous n'en auriez pas le temps, mais pour que vous l'appuyiez à la commission des traductions, comme ayant le mérite particulier d'être la première traduction des poésies de Campanella, et de nous avoir rendu lisible *la Cité du soleil*, anciennement mal traduite.

Mais voici une autre question. On a dit à l'auteur que la commission des traductions avait peu à distribuer, et que deux traductions du grec et du latin emporteraient peut-être tous les fonds disponibles. Ne vaudrait-il pas mieux alors que Mme Colet renonçât à se porter concurrente de ce côté, pour aller offrir à la commission des prix Monthyon un volume d'historiettes morales? Retenez bien que ce serait comme pis-aller. Quant à moi, je préférerais que Campanella restât pour le prix de traduction. Ayez la bonté de m'écrire un petit mot à ce sujet, et continuez toute votre bienveillance à Mme Colet.

A vous de cœur. BÉRANGER.

21 janvier 1845.

Mon cher Lebrun, j'ai été bien privé de n'avoir pu aller dîner avec vous chez Mignet. Outre le plaisir de m'y trouver avec vous, j'y avais presque à faire. Vous n'êtes plus *perpétuel*, je m'en suis aperçu au

billet que vous m'aviez promis pour la réception de Sainte-Beuve et qui ne m'est pas arrivé. Ce qui me fâcherait bien plus, ce serait que Lachambaudie eût à souffrir de votre non présence dans la Commission. Mérimée m'a déjà dit que M. Pasquier cabalait contre les fabulistes, et que M. de Ségur était mal disposé contre le petit volume du pauvre Lachambaudie. J'en ai écrit un petit mot à Scribe qui, sans doute, ne négligera rien pour assurer le succès. N'y pouvez-vous donc plus rien? Villemain doit être bien disposé à faire quelque chose qui vous soit agréable : parlez-lui en. Je crois que j'aurai aussi un prix de vertu à vous recommander, mais un tout petit prix : il ne s'agit que d'une vertu modeste. Je n'y gagnerai rien; ce n'est pas comme celui de l'année passée, qui m'a valu quelques bouteilles d'excellent champagne et un gigot de chevreuil. Cela m'avait donné l'envie de me mettre courtier pour les prix de vertu. Mais vous n'êtes plus en position de m'aider dans ce joli commerce. Tâchons du moins que notre fabuliste n'y perde pas trop, et parlez à ceux que son affaire concerne.

A propos, j'ai lu les poèmes de M. Dupont; il y a bien du talent dans ce volume. Si vous avez quelque pouvoir sur ce jeune homme, conseillez-lui de moins s'abandonner à sa facilité; il a de la sensibilité, de la poésie, il faut qu'il travaille à acquérir plus de sobriété, plus de force, et surtout qu'il étudie davantage le secret du style.

Adieu, mon cher ami. Faites mille amitiés pour moi à Madame et croyez-moi tout à vous.

Béranger.

4 mars 1845.

Quel temps! Je garde la chambre depuis vendredi.

Mon cher ami, encore une recommandation. J'apprends qu'on dépouille déjà à l'Académie les envois de poèmes sur la vapeur. Or, j'ai lu un de ces poèmes : il est d'un jeune homme à qui je porte intérêt. On l'a inscrit sous le n° 22, et il a pour devise : *et videt.., quod esset bonum.* Est-ce bien cela ? Je crains d'avoir mal retenu ce latin de la Bible et de le plus mal écrire. Mais vous, latiniste, vous vous y reconnaitrez.

Il y a du talent dans le poème, de beaux passages, mais je crains que l'ensemble ne déplaise, faute d'une ordonnance claire et saisissable. Toutefois, si vous assistez à la lecture de ces vers, et que vous trouviez qu'on peut en conscience le soutenir, faites le, je vous prie.

L'auteur sera, je crois, un homme remarquable, si des singularités de caractère ne nuisent pas à une application raisonnable de tout ce qu'il a d'heureuses facultés.

Je vous tourmenterai sans doute encore pour un prix de vertu. Mais je tiens plus au prix de poésie en ma qualité de rimeur, et je réserve l'autre pour plus tard.

A vous de cœur. BÉRANGER.

Mardi [12 mai 1845].

Grand merci, chère dame, de la célérité que vous avez mise à me fournir les renseignements qu'on me demandait. Je les trouve bien suffisants et ne recourrai point à Thierry. Je vous ferai part un jour du succès qu'ils auront obtenus, et vous reporterai la lettre de M. Michaud, dont vous pensez bien que je n'ai donné que le sens, en cachant même à quelle

source j'avais puisé les détails qu'elle contient.

Je ne sais trop quand je vous referai une visite : il m'est survenu depuis avant hier une espèce de demi-maladie, peu caractérisée encore, mais accompagnée d'un accès de fièvre si violent qu'il a fallu envoyer chercher le médecin. Il pense que ce ne sera rien ; nous verrons ce qu'il dira aujourd'hui que la fièvre est, je crois, complétement passée. Je suppose que j'éprouve l'influence de la température ; elle est si extraordinaire que tout le monde en doit souffrir.

Je vous remercie de m'apprendre que Mme Duhesme se rétablit. Je me réjouirai toujours de ce qui lui arrivera d'heureux. C'est une personne selon mon cœur.

Lebrun me demande ce que je pense des élections académiques. Je pense qu'on devait bien cela à M. de Vigny, qui, toutefois, eût dû, selon moi, remplacer Soumet. Quant à votre ami Vitet, je n'en dis rien, si ce n'est qu'on eût dû le donner pour successeur à Etienne, dont il partageait les opinions. Quant au dictionnaire, je crois qu'il eût gagné à voir entrer M. Le Clerc, que je n'ai pas l'honneur de connaitre.

Sans doute, vous vous moquez de tout cela, et en véritable amie, vous vous occupez bien autrement de la pairie de Martin. C'est bien de votre part, mais je trouve que l'amitié vous pousse jusqu'à la révolte. Quoi ! vous croirez tout le mal que les journaux diront des ministres ! Songez donc où cela vous mènera. Que d'amis n'avez-vous pas qui ont porté ce titre ! Martin m'a semblé prendre la chose plus doucement que vous et je l'en félicite. Il est vrai que c'est pour se désennuyer qu'il désire la

pairie; vous savez qu'il a adopté la méthode homéopathique.

Adieu, chère dame; je vous réitère mes remerciements et vous prie de dire mille choses aimables à Lebrun.

Votre ami tout dévoué. BÉRANGER.

15 mai 1845.

Mon cher Lebrun, je vous en supplie, ne le dites à personne, même à ceux qui s'en doutent : *rue de l'Orangerie, n° 10, auprès de la grille*, demandez Mlle Frère et vous me trouverez. Mais venez dîner sans façon, soit demain, soit samedi. Je ne reçois votre lettre qu'à l'instant et je me hâte d'y répondre.

Vous devez bien connaître cette rue de l'Orangerie et cette grille, par où vous avez passé tant de fois, il y a déjà quelques années.

Mille amitiés à Mme Lebrun et tout à vous.

BÉRANGER.

Versailles, jeudi 3 heures [juillet 1845].

Ne laissez pas traîner ma lettre.

Connaissez-vous enfin, mon cher Lebrun, le nom des académiciens composant la Commission des livres utiles pour les prix? Si nous y avons des amis, recommandez, mais très vivement, le *Manuel pour la direction des salles d'asile*, par Mlle Carpentier. C'est un petit volume excellent, et que seule pouvait faire une personne de cœur placée à la tête de l'un de ces modestes établissements qu'on ne saurait trop encourager et propager.

Je vous ai parlé d'un autre livre qui m'a pris à

l'âme; il est intitulé : *Science des bonnes gens*, et porte pour épigraphe : *Dieu, l'humanité, la patrie et la famille*. J'ai peu lu d'ouvrages qui m'aient fait autant de plaisir que celui ci et que je croie venu plus à son temps. C'est un enseignement rempli de sérénité et de raison, de douceur et d'expérience, de résignation et d'espérance; cet enseignement, résumé de sagesse, écrit avec tout le talent convenable à la forme adoptée par l'auteur, s'adresse à toutes les classes de notre société dévoyée, et si j'étais homme du pouvoir actuel, je m'empresserais de le répandre par milliers. Malheureusement, les annonces par les journaux sont chose coûteuse et l'auteur, qui s'est fait imprimer à ses frais, n'a pas le moyen de se livrer à pareille dépense. Un prix académique y suppléerait, jusqu'à un certain point. Parlez donc de ce livre à vos collègues; tous, je crois, en ont reçu un exemplaire; mais les académiciens ne lisent pas, même ceux qui n'écrivent plus. Stimulez ces grands seigneurs; vous ferez une bonne œuvre.

Ainsi que je vous l'avais dit, j'ai écrit à Villemain pour lui recommander Mlle Carpentier. Je n'ai pu lui parler de *la Science des bonnes gens*, j'ignorais qu'elle fut présentée au concours. Je lui ai dit un mot du jeune Labatut et lui ai rappelé mon idée de prix Monthyon pour les instituteurs primaires, que j'avais déjà recommandé à son attention. Il sera de ma lettre ce qu'il voudra. Elle était apostillée d'éloges sur les preuves nouvelles qu'il vient de donner de son éloquence parlementaire. J'ai encore une prière à vous adresser, car en fait de pétitions, j'en ai la poche pleine. Il s'agit du n° 10 dans le concours sur le style de Molière. Le n° 10 m'inspire un

vif intérêt, et je suis sûr qu'il mérite toute l'attention de Messieurs de l'Académie. Je suis même très disposé à croire que personne d'aussi fort n'a dû concourir que l'auteur de ce travail. Parlez donc aussi, je vous prie, à vos commissionnaires. Mérimée doit en être. Il serait bon juge de la matière. Ayez la bonté de m'en écrire un mot, si vous savez les noms de tous ces examinateurs.

En voilà bien long. Je ne vais pas encore à Paris, mon vilain rhume persiste, ce qui m'empêche d'aller remercier la famille Aubernon de ses bons souvenirs.

Mes bien tendres amitiés à Mme Lebrun et tout à vous de cœur.
BÉRANGER.

18 janvier 1846.

Ce n'est pas fini : il y a un emploi vacant à la ville. Je viens d'écrire au préfet pour Ernest Antier une lettre très pressante. Si vous le voyez demain à la Chambre, joignez-vous à moi. Ernest est auxiliaire temporaire depuis deux ans, et travaille assidûment, tantôt pour 3 francs par jour, tantôt pour 2 francs. Il faut enfin qu'il soit à poste fixe. Le préfet me l'a promis dix fois et plus.

Mon cher Lebrun, je vous avais parlé d'un M. Vidal, qui a dû vous être présenté par M. Desenne. Il paraît que si le corps de son écriture eût été moins français, il eût pu obtenir des travaux lithographiques. Le caractère anglais domine chez vous, comme au Jockey Club : je ne vous en félicite pas, mais si vous pouviez trouver à employer M. Vidal de toute autre façon, vous m'obligeriez. Il fait des vers sans prétention, mais qui ne manquent pas d'esprit, et

M. Desenne s'intéresse à lui. Sa position est malheureuse.

Martin, que j'ai vu hier, m'a dit que vous aviez manqué le grand convoi du 14. Je vous croyais à Bruxelles, mais vous aviez été mis en retenue par le garde des sceaux : grand écolier! Il n'eût tenu qu'à moi de faire route avec vous; j'ai préféré passer ce temps-là à La Celle. On dit que les récits qui vous sont parvenus vous ont consolé de n'avoir pas grossi le cortège du roi juif. Il paraît que, parmi les nombreux courtisans de cette majesté dorée, il s'est trouvé beaucoup de désappointés, qui sont revenus criant un peu plus qu'ils n'en ont le droit.

Savez vous mon cher ami, ce que deviennent les prix académiques? Les commissions ont-elles fondu à la chaleur? Je voudrais pourtant bien apprendre le sort du *Manuel des salles d'asile* de Mlle Carpentier et de *la Science des bonnes gens*. Quand vous en saurez quelque chose, ayez la bonté de m'en écrire un mot.

Mes amitiés à Mme Lebrun. A vous de cœur.

BÉRANGER.

19 juin [1846].

Martin m'a appris hier votre retour à Paris. J'accours vous prier d'accorder votre bienveillance à l'un des ouvriers de l'Imprimerie royale. C'est un parent de Cauchois-Lemaire, votre voisin aux Archives, qui n'a pas osé aller lui-même vous le recommander. Il se nomme Reynier (Napol. Antoine). Je ne sais s'il est compositeur ou pressier. Il s'agit pour lui de n'être pas renvoyé à l'époque où l'on remercie ceux des ouvriers qui cessent d'être utiles. Il ne peut qu'avoir de bonnes notes, mais il est de bien fraîche

date attaché à l'Imprimerie royale. Voyez pourtant s'il est possible de le garder, même de le pousser un peu, bien qu'il n'ait ni électeurs, ni députés dans sa famille.

Il me semble que vous avez fait un bien long séjour à Provins. J'ai appris que vous y aviez acheté un château et un parc immense. Je vous en félicite, surtout si les rivières de ce pays-là ne débordent pas.

Mes amitiés, je vous prie, à Mme Lebrun que je ne tarderai pas à aller voir. A vous de cœur.

BÉRANGER.

Passy, rue des Moulins, 2, 11 novembre 1846.

Mon cher Lebrun, malgré les vœux que je vous envoie pour cette nouvelle année, et dont je vous prie de faire part à Mme Lebrun, ma lettre peut encore être mal venue, car je viens vous demander la réintégration dans vos ateliers d'un pressier nommé Clodomir Piat, âgé de vingt ans, qui a de très bonnes notes, mais que la morte saison a fait sortir de l'établissement au mois de novembre.

C'est le fils d'un homme persécuté par la Restauration, et qui même, alors, a été privé d'un brevet d'imprimeur. Réduit aujourd'hui à l'état de correcteur à Paris, il désire voir son fils attaché à l'Imprimerie royale, et il se désole de la mise en non activité de ce fils.

MM. Ernest de Girardin et Laboissière ont dû vous recommander le jeune Clodomir. S'il vous est possible, tâchez de le faire rentrer à l'Imprimerie royale.

Je vous demande pardon de vous importuner

ainsi, d'autant plus que mon cousin Angel Bober m'a dit aujourd'hui même que les travaux n'avaient pas encore repris leur activité.

Adieu, présentez mes amitiés à Madame, et croyez-moi tout à vous.

BÉRANGER.

3 janvier 1847.

Vous sentez, mon cher ami, que, d'après les notes que vous avez sur le dit Clodomir Piat, je n'insiste pas pour sa réintégration. Son pauvre père est loin, sans doute, de se douter des reproches qu'on peut faire à son fils, dont il me faisait l'éloge.

Ce qui, sans le connaître, m'avait engagé à solliciter votre bienveillance, c'est que ce père m'avait écrit qu'on lui avait assuré que c'était pour s'être fait appuyer par des députés de l'opposition que son fils n'était pas rappelé à l'Imprimerie royale. Non seulement j'avais répondu pour repousser cette idée, mais je n'aurais pas été fâché que la rentrée du jeune homme rendît le démenti encore plus complet. Comme cette rentrée n'est pas possible, laissons le sieur Clodomir où il est.

Vous êtes sans doute prêt à vous rendre à l'Académie. Vous aurez foule; je suis bien curieux de lire la réponse de votre président.

Décidément, vous allez donc nommer M. Le Clerc. Du moins Cousin m'a dit que la majorité était pour cet universitaire. Jouy sera peut-être mieux traité par ce candidat que par tout autre. Je voudrais bien qu'on ne lui rendît pas la terre trop lourde. N'est-ce pas encore Dupaty qui répondra? Là, du moins, il serait à sa place et ne pourrait qu'en faire une belle au pauvre défunt.

Mille amitiés à Madame. Tout à vous.

BÉRANGER.

J'irai voir Martin.

7 janvier 1847.

Mon cher Lebrun, j'ai bien regretté que vous soyez venu deux fois me voir lorsque j'étais sorti. A présent que le Luxembourg vous prend vos matinées, il doit être difficile de vous rencontrer, et puis le temps n'invite guère à aller dans votre vilain quartier; je tâcherai pourtant de vous rencontrer.

En attendant, je vous prie de m'envoyer, si vous les connaissez, les noms des académiciens qui composent la commission des livres utiles. J'ai à recommander là un livre laissé de côté l'année passée, intitulé *la Science des bonnes gens*, auquel on a préféré une histoire de La Boétie, dont toute l'histoire est dans Montaigne. Ce livre a été retouché, complété, et mérite, je vous assure, l'attention de ceux qui cherchent des livres utiles.

J'ai aussi à vous renouveler une recommandation que je vous ai faite, il y a un an, en faveur d'un nommé Guérin (rue Neuve-Sainte-Catherine, 12, au Marais), qui sollicite une place d'homme de peine à l'Imprimerie royale. Sa demande était appuyée par le maire du VIII[e] arrondissement et par M. Hubert, de l'Orphéon. Il a de bons certificats et a dû se faire recommander aussi auprès de M. Desenne. Il est, je crois, parent de votre concierge. Je suis, dans ce moment, surchargé d'affaires, et à force de courir, je me fatigue plus qu'il ne convient à mon âge. Aussi, depuis deux ou trois jours, suis-je un peu indisposé. Mais ce ne sera rien, je l'espère.

Vous ne devineriez pas que j'ai reçu de Mme Hugo (la vicomtesse) une très aimable invitation pour ses soirées. Les expressions sont si flatteuses que je me suis demandé à quoi je pouvais être bon à la Place Royale. Je n'ai pu résoudre la question. Etes-vous plus expert que moi ? J'en serai quitte pour une copie de chanson, autographe que la vicomtesse sollicite pour sa loterie, et pour une visite dans la matinée, que je dois pour tant d'aimables flatteries.

Mille amitiés à Mme Lebrun, et croyez-moi tout à vous.

BÉRANGER.

Passy, 10 février 1847.

Mon cher Lebrun, Judith n'a pas bien dit à Mme Lebrun le nom du pauvre cousin que je vous prie de faire rentrer en grâce auprès de M. Rousseau.

Il se nomme Angel Boher.

C'est un brave homme, qui est peu sensé, mais qui a à nourrir sa femme et une pauvre orpheline dont ils se sont chargés. Tâchez donc que M. Rousseau oublie les sottises qu'Angel Boher a pu faire et dire, et qu'il le mette à un travail lucratif.

J'ai beau faire, je ne puis suffire à tout, si quelqu'un ne m'aide à tirer d'affaire ceux qui recourent à moi.

Je compte sur vous, cher ami, dans cette occasion.

J'ai bien regretté de ne m'être pas trouvé là quand Mme Lebrun est venue. J'étais auprès de Mme Boudonville, dont les larmes ne tarissent pas.

Tout à vous.

BÉRANGER.

14 février 1847.

Mon cher ami, mon crédit auprès de vous vous sera funeste, et à moi aussi. Voici un nouveau solliciteur que je ne connais pas, mais qui vient muni d'un certificat qui n'est pas sans valeur. La maison Dondey-Dupré a imprimé de l'oriental, et a toujours eu bonne réputation pour le travail.

Voyez si ce compositeur peut trouver place chez vous. Dans le cas où il viendrait d'autres demandeurs, je les écarterai, comme je pourrai.

J'ai reçu votre lettre et vous en remercie. Quand je le pourrai, j'irai voir Mme Aubernon. Mille amitiés à Mme Lebrun.

Tout à vous. BÉRANGER.

3 mars [1847].

Mon cher Lebrun, je vous écris sans y voir. Mes yeux toujours malades refusent de s'ouvrir.

Contentez-vous donc de la petite note ci-incluse et, s'il vous est possible, faites pardonner à ce pauvre Pennequin un moment d'inexactitude. Il a de la famille, et son renvoi, dans ce temps de pénurie, mettrait tout ce monde sans pain.

A vous de cœur. BÉRANGER.

22 mars [1847].

C'est encore moi, mon cher ami, et cette fois pour des vers.

On a donc remis *la Vapeur* au concours ? Je m'intéresse au n° 24, œuvre d'une femme qui n'est pas Mme Colet. Je crains que ce numéro n'ait déjà passé, et peut-être n'a-t-il attiré l'attention d'aucun de vous. Je l'ai lu il y a deux ans. Il a dû être corrigé, mais je me rappelle qu'il n'était pas sans valeur, et

il me causa même une grande surprise, l'auteur ne m'ayant jamais laissé soupçonner son habitude de la rime. Si vous pouvez en lire quelques vers, vous verrez ce que vous pourrez et devrez faire pour ce poême.

Tout à vous. BÉRANGER.

23 mars [1847].

J'ai repris mes courses depuis huit ou dix jours, mais je n'ai encore pu aller jusque dans votre cartier (que dites-vous de l'orthographe de ce mot? Je le laisse comme il m'est venu. Ceque c'est pourtant que de n'être pas de l'Académie!) Je voudrais bien savoir, mon cher Lebrun, où vous en êtes pour vos prix Monthyon. M. Labaume m'a dit que vous étiez bien bon pour lui et son livre. Je vous en remercie, car je m'en suis fait une affaire de conscience. De qui dépend maintenant le succès ? Villemain sera-t-il contraire? Je puis, par une voix indirecte, faire solliciter M. de Vigny. Y a-t-il nécessité? C'est encore là de ces gens qu'on n'aborde qu'à la dernière extrémité.

J'espère que vous et Mme Lebrun vous portez bien. Mes yeux vont décidément mieux, grâce à Bretonneau, qui est venu leur rendre visite.

A vous de cœur. BÉRANGER.

Passy, 19 avril 1847.

J'ai aujourd'hui les deux tiers d'un siècle. C'est assez joli, je pense : 66 ans et 8 mois.

Mon cher Lebrun, vous avez été obligé d'évincer de l'Imprimerie royale Clodomir Pyat, fils d'un ancien maître imprimeur, aujourd'hui correcteur,

parce que la Restauration lui enleva son brevet. Je viens vous demander pour le second fils de ce brave homme l'admission dans vos ateliers. C'est M. Hector Pyat, qui a été six ans dans la même maison (certificat de bonne conduite), qui vous remettra cette lettre. Si vous pouvez le faire employer, j'espère que vous n'aurez pas avec ce jeune homme les désagréments que son frère vous a causés, et vous obligerez infiniment M. Pyat père, ancien militaire digne de l'intérêt des bons cœurs.

Tout à vous. BÉRANGER.

Passy, 4 juillet 1847.

Je suis bien fâché, mon cher Lebrun, d'être sorti aujourd'hui à midi précis. Vous ayant manqué à mon logis, je tâcherai de vous aller faire mes adieux à l'imprimerie ainsi qu'à Mme Lebrun, qui désire sans doute beaucoup de voir le Val Saint-Père, où je n'aurai pas le courage de vous aller surprendre, ce qui pourtant serait un plaisir pour moi.

Ne comptant pas vous voir avant votre départ, j'ai mis, il y a trois jours, à la poste, une réponse que je devais à Martin.

Vous, je vous envoie ce que je vous avais promis (1). Mais vous sentez, mon cher Lebrun, que ces vers, qui n'ont d'intérêt que pour nous deux, ne doivent pas courir le monde. Je dois à mon libraire de ne donner aucune bribe de mes petits cahiers à personne, pour que les contrefacteurs, s'il y en a encore, n'aient pas à se vanter d'être plus riches que

(1) A cette lettre était jointe une copie autographe de la chanson intitulée : *Mes craintes*, composée en 1840, et qui a été publiée, en 1857, dans les *Dernières chansons*, p. 226.

mon éditeur. Car MM. les libraires comptent leur richesse plus par le nombre des morceaux que par leur valeur. D'ailleurs, il y a dans ces couplets des passages dont je ne dois pas faire la confidence au public, qui pourrait bien crier à la vanité. C'est un péché qui, je crois, ne m'est pas habituel : raison de plus pour qu'on ne me le pardonnât pas. On ne pardonne de manquer de modestie qu'à ceux qui n'en ont jamais eu. Aussi, voyez que de gens en vivent.

Adieu et bon voyage, ainsi qu'à Mme Lebrun.

Tout à vous. BÉRANGER.

12 août 1847

P. S. — N'oubliez pas le jeune Hector Pyat, que je vous ai recommandé.

Mon cher ami, M. Charton, dont je vous ai parlé déjà, désire vous présenter lui-même un jeune compositeur qu'il vous prie de faire entrer à l'Imprimerie royale. Il vous répond du jeune homme, qui a déjà six ou sept ans de casse, et qui a toujours mérité l'estime des deux maîtres chez lesquels il a été placé.

Faites, je vous prie, pour mon ami M. Charton ce que vous feriez pour moi-même si je vous présentais pareille supplique. Vous savez au reste tout ce que mérite d'égards le directeur du *Magasin pittoresque* et de l'*Illustration* ; vous vous ferez donc un plaisir, j'en suis sûr, de lui être agréable, si cela vous est possible.

A vous de cœur. BÉRANGER.

[Janvier 1848].

Mon cher ami, je vous adresse une nouvelle demande pour un ouvrier à la presse, qui m'est recommandé par ma sœur la religieuse. C'est un père de trois enfants, qui depuis trois mois est sans ouvrage.

Ma sœur me supplie d'obtenir son entrée à l'Imprimerie royale. Comme elle prie Dieu pour que j'entre au paradis, vous sentez que ne puis refuser sa demande. Aidez-moi donc à m'acquitter sur terre de tous les biens dont je jouirai là haut, grâce aux *pater* et aux *ave* de Mère Marie des Anges, nom qui vous doit paraître fort poétique.

Son protégé se nomme Jac. Abel.

Rappelez-moi au souvenir de M[me] Lebrun, et croyez moi comme toujours tout à vous.

BÉRANGER.

Passy, 20 février 1848.

P. S. — Jacques Abel demeure rue des Marais Saint-Germain, n° 9.

Ma chère dame, Antier, avant que j'eusse reçu votre petit billet, m'avait appris la solution donnée à votre affaire. Je revenais de la rue de Verneuil, où j'avais pensé vous trouver, d'après ce que j'avais vu. Je ne m'attendais pas au miracle opéré par vos braves ouvriers, que tous deux vous devez aimer plus que jamais, car ces gens-là veulent vivre et mourir avec vous (1).

(1) *Note de Lebrun* : Dans un discours fait plus tard par M. Lebrun, à l'occasion d'une réunion électorale, se trouve le fait qui a donné lieu à cette lettre (V. *Œuvres*, t. IV) : « Comme directeur de l'Imprimerie alors royale, chargé du sort et du bien-être de huit cents ouvriers, j'ai mérité, permettez-moi de m'en vanter devant vous comme du plus

Convenez que quelques tracasseries sont bien peu de chose auprès des témoignages que cet événement vous a valus. Lebrun doit être bien fier de se voir ainsi rendre justice.

A vous de cœur. BÉRANGER.

Passy, 28 février [1848].

Mon cher Lebrun, Mme Aubernon m'écrit pour recommander son fils à M. Crémieux. Il est un des auditeurs les plus remarquables par son assiduité, ses études et sa capacité. Il y a longtemps que je le sais, et je suis sûr qu'il doit être sur la liste de nomination des maîtres des requêtes qui doit être présentée bientôt à la nomination du gouvernement.

Vous savez quelle ancienne amitié me lie avec la famille Aubernon. Mme Aubernon est la nièce de Laffitte. Le mari y a perdu sa préfecture, mais y a laissé un nom des plus honorables. Je voudrais donc pouvoir servir le fils auprès de M. le ministre de la Justice. Mais je lui ai déjà fait une semblable demande pour le fils de Pascalis. M. Crémieux m'a écrit, à ce sujet, une lettre qui m'a doublement touché, car il m'accordait ma demande et me parlait de vous de façon à charmer l'amitié que je vous porte.

Mais je n'ose pas revenir à la charge pour Georges

---

grand honneur de ma vie, qu'au lendemain de février, quand le gouvernement provisoire envoyait un de ses agents occuper ma place, tous ensemble allèrent à l'Hôtel de ville réclamer leur chef. Une émeute, j'en demande pardon à l'ordre, me remit immédiatement à la place où cependant mes opinions ne me rappelaient pas, et que j'ai dû quitter bientôt de moi-même par un sentiment de conscience et de dignité ».

Aubernon. Ne pourriez-vous, mon cher ami, voir M. le ministre et lui demander si Georges est sur la liste de présentation des maîtres des requêtes. Dans ce cas, nous n'aurions qu'à attendre pour voir ce jeune homme récompensé de son zèle. Dans le cas contraire, je me déciderais à importuner encore une fois M. Crémieux, qui, j'en suis sûr, est heureux toutes les fois qu'il peut adoucir les malheurs politiques qui frappent une famille sincèrement dévouée à la patrie.

Faites donc, je vous prie, mon cher Lebrun, la démarche que je réclame de vous.

A vous de cœur. BÉRANGER.

Passy, 13 mars 1848.

Mon cher ami, vous aviez promis à David d'Angers de placer à l'Imprimerie nationale un compositeur nommé Dulay ou Duloy, je ne sais lequel. David prétend que, depuis cette promesse, quinze, vingt, trente compositeurs sont entrés à l'Imprimerie. S'il vous est possible, réparez cet oubli.

A vous de cœur. BÉRANGER.

30 mars [1848].

Mon cher Lebrun, M. et Mme Orfila, ainsi que le général Changarnier prennent un vif intérêt à M. Machureau, qui vous remettra cette lettre. Ce jeune homme a besoin d'un emploi de bureaucrate, et je viens appuyer sa demande auprès de vous pour une place dans vos bureaux.

Je sais que les vacances y sont rares, mais le mouvement politique a peut-être fait des vides qu'il

vous faut remplir. Tâchez, en faveur de Mme Orfila qui m'écrit pour me recommander M. Machureau, et du général Changarnier qui m'écrirait sans doute s'il ne partait pas pour l'Afrique, de trouver chez vous un coin pour ce jeune homme, marié et père de deux enfants.

Il a de l'éducation et une belle écriture, chose importante.

A vous de cœur. BÉRANGER.

Passy, 1er mai 1848.

P.-S. — Je n'ai pu trouver Charles Blanc, pour remplir la mission que m'avait confiée Mme Lebrun, mais à ma seconde visite, j'ai fait écrire par le secrétaire de Ch. Blanc une note favorable à Mme G[ué]. La pension est si minime qu'on m'a assuré qu'il n'y serait pas touché. Je retournerai au ministère pour plus de sûreté.

Je vous envoie le livre de votre représentant. (1) Vous verrez qu'il n'est rien moins que ce qu'on vous a dit, ce qui ne veut pourtant pas dire qu'il doive vous convenir beaucoup.

J'ai écrit à Cousin pour lui rappeler *Morti li morti*, et il m'a répondu qu'il comptait sur vous pour l'aider à triompher d'une ligue formée contre le susdit mémoire. Il doit parler à Mignet; parlez-lui en aussi, même à M. Ampère, à Mérimée, etc., etc.

A vous. B.

Mon cher Lebrun, je vous envoie une lettre de David d'Angers, que j'ai reçue ce matin. Je désire

(1) *Note de Lebrun* : Ce représentant du peuple était un ouvrier serrurier à Provins.

que vous répondiez vous-même à ce collègue de l'Institut, dont il me semble que vous avez eu à vous louer, comme chef de l'Imprimerie royale. Aussi suis-je étonné qu'il se soit adressé à moi pour une chose qu'il pouvait vous demander. Je le lui ai fait comprendre, dans une réponse, mais il le verra mieux si vous jugez convenable de lui adresser un petit mot. Dans le cas où cela vous contrarierait, dites-moi ce qu'il faut que je lui écrive.

A vous de cœur. BÉRANGER.

14 décembre [1848].

C'est aujourd'hui jour d'Académie, mon cher Lebrun ; rappelez-vous Génin et son poème de *Roland*. Parlez en faveur de l'impression à M. Vitet et à d'autres membres de la commission, si vous en rencontrez. N'oubliez pas non plus d'en dire un mot au directeur de l'Imprimerie.

Génin lui enverra copie de la demande au ministre.

Vous savez qu'il ne s'agit pas d'une impression à moitié frais ; ce qui ne serait pas du tout chose avantageuse au poème de *Roland*.

Tout à vous. BÉRANGER

22 novembre [1849].

Cher voisin, je voulais vous rendre visite, hier soir, et presser la main à toute la tribu des Aubernon ; mais une belle dame m'est arrivée pour me présenter son jeune mari ; il m'a fallu leur donner ma soirée.

Outre le plaisir de vous voir, un motif pressant me poussait chez vous. N'est-ce pas aujourd'hui la

fameuse séance académique des Noailles et Saint-Priest? Vous n'avez sans doute pas oublié que je dois être inscrit depuis trois mois sur votre carnet pour un modeste billet.

Je viens vous le réclamer de grand matin afin d'avoir le temps de l'expédier à celui qui me l'a demandé comme la plus grande grâce que je puisse lui faire.

Mes hommages à la voisine et tout à vous.

BÉRANGER.

6 décembre [1849].

Mon cher Lebrun, comme je ne pourrai pas vous voir avant votre départ, jetez, je vous prie, un mot à la poste, pour m'apprendre la décision définitive de l'Académie en faveur du livre.

N'oubliez pas non plus de dire un petit mot à Villemain sur le Ménandre d'Arnould et les imitations en vers.

Bon voyage.

BÉRANGER.

9 juin [1850].

Mon cher Lebrun, si vous trouvez l'occasion, et pensiez qu'il vous soit convenable de parler à votre secrétaire perpétuel de la traduction de *Sophocle*, vous pourrez lui dire qu'elle est d'un universitaire distingué, quoiqu'il ne soit que professeur de seconde au lycée de Poitiers. M. Faguet est jeune et grand travailleur ; il a besoin d'encouragement. Un mot dit de la présentation de son œuvre serait la récompense de ses efforts, qui certes n'eut pas engagé l'Académie. On remarque dans cet ouvrage une sorte de mouvement dramatique rare chez les

traducteurs. S'il y a quelques incorrections, elles sont rachetées par des morceaux entiers bien écrits et qui ne sentent pas les excès des mauvaises écoles.

Les arguments mis en tête de chaque pièce sont fort spirituels, ce qui n'est pas commun non plus chez les traducteurs. M. Faguet admire son modèle, mais sans aveuglement, ce qui donne une bonne idée de sa critique et de son avenir littéraire.

Brodez là-dessus, mon cher ami, si vous y trouvez convenance, mais ne dites mot de moi. Votre prétendu fou a toujours été en défiance de moi. Ne lui dites surtout pas que je trouve qu'il a plutôt alourdi qu'enrichi son *Tableau de l'éloquence chrétienne*, que je vous renvoie, pour qu'il ne tombe pas sous la main de mes déménageurs, qui doivent commencer demain le transport de mon petit mobilier.

J'irai dire adieu à madame.

Tout à vous. BÉRANGER.

27 juin 1850.

L'envoi de la traduction de *Sophocle* a été fait, il y a six mois.

Parmi les visiteurs que j'attends et que j'éviterais avec plaisir, il en est un cependant qu'il me faut voir. Je ne puis donc déjeuner avec vous, cher voisin ; mais, si j'en ai la liberté, j'irai vous voir prendre le café.

Tout à vous. B.

Vous ne me dites pas si le n° 3 a été rejeté ou réservé. Répondez-moi un mot à ce sujet, par mon courrier.

[Passy, juin 1850].

Cher voisin, j'ai un mot à vous dire: si vous sortez avant que je sois chez vous, ayez la bonté d'entrer un moment à mon logis.

Tout à vous. BÉRANGER.

[Passy, 30 juin 1850].

Judith prétend que vous avez dit : à vendredi. Je prétends, moi, que vous m'avez dit: à samedi. Décidez, mon cher Lebrun, qui des deux a raison, et faites-nous savoir le jour que vous choisissez. Je vous confirme que Judith préfère le samedi, mais son goût n'est motivé par rien d'important ; il ne s'agit que de la qualité des mets qui, dit-elle, court le risque d'être inférieure vendredi.

Encore un coup, décidez à votre guise; faites-nous le savoir, et s'il vous convient, comme cela nous conviendrait, amenez-nous ou Mme Lebrun ou Martin, que l'un et l'autre nous n'oserions pas inviter, tant notre table est étrangère aux us et coutumes des tables du beau monde.

Réponse donc, et croyez-moi tout à vous.

BÉRANGER.

Paris, 24 décembre [1850].

Mon cher Lebrun, j'ai encore besoin de votre appui à l'Académie.

Cette année, me dit-on, la Commission des livres utiles se compose de MM. Saint-Aulaire, Flourens, Scribe et de Ségur. Scribe est le seul de ma connaissance, et je suis sûr qu'il s'occupera fort peu de l'examen. Or, j'ai promis assistance aux *Soirées de l'ouvrier*, par Hyp. Violeau, déjà couronné pour un volume de vers, il y a deux ou trois ans.

C'est un chrétien très fervent, et ses ouvrages peu-

vent être très utiles à la classe ouvrière, dont il fait partie. Il est le recommandé des hommes les plus honorables de la Bretagne, son pays. Ses *Soirées*, que j'ai lues, peuvent exercer une grande influence parce que le ton est à la portée de tous.

L'autre livre, que j'ai lu aussi et auquel je prends un vif intérêt, est intitulé : *Conseils aux mères pour la première éducation du cœur*, par Mlle Fanny Maréchal.

Mlle Maréchal a été votre voisine à Passy ; elle a obtenu l'approbation du pape et de l'archevêque, après avoir eu la mienne, ce qui est bien glorieux pour un saint de ma trempe. Son ouvrage est vraiment remarquable, sinon pour le style, au moins pour le sentiment plein d'onction qui l'a inspiré. Tâchez que l'Académie ne se mette pas en désaccord avec le Saint-Siège et l'Archevêché : votre nouveau confrère ne vous le pardonnerait pas.

Je dois ajouter que Mlle Maréchal, qui retranche sur un mince nécessaire pour porter secours au malheur, ne sollicite un prix académique que pour avoir plus d'aumônes à répandre.

Vous aurez donc votre part dans les prières des indigents, si vous parvenez à faire récompenser l'auteur de l'*Éducation du cœur*.

Pardonnez-moi cette double commission, qui va vous causer quelque peine, et croyez-moi, ainsi que Madame, tout à vous. Béranger.

6 février 1851.

Martin m'est venu voir sans me trouver. J'ai eu pareille mésaventure aujourd'hui, où je l'allais chercher, en boitillant un peu, car j'ai un pied qui semble vouloir me refuser le service.

Passy m'avait écrit un mot qui, arrivé avant votre lettre, m'a appris cette triste nouvelle. Je ne pouvais en revenir et croyais rêver en lisant le nom de Martin : il semblait qu'il dût me parler de quelque autre. Il y a deux ou trois ans, j'aurais été moins surpris. Mais cette année, sans que notre pauvre ami me parût bien fort, rien ne me faisait plus croire à sa fin prochaine. C'était un homme remis sur ses jambes, qui n'avait plus qu'à marcher avec précaution pour aller loin encore. Quel mal l'a donc pris tout à coup ? Ce n'est pas cette maudite grippe qui me tient à la chambre depuis quinze jours ? Qu'importe, au reste ! Nous avons perdu un véritable ami. Combien vous avez dû souffrir, et combien vous souffrez de ce qu'il vous reste à faire ? Mme Lebrun n'est sans doute pas moins affligée que vous et doit s'inquiéter pour votre santé, que ce coup et ses suites peuvent altérer.

Je regrette de ne pouvoir vous venir en aide. Mais nous faisons un hôpital à nous deux, Judith et moi, et n'avons plus personne pour nos tisanes. Bonne et portière, tout le monde est pris de la grippe.

Ce qui m'étonne, c'est que vous ne me parliez pas des obsèques. S'il y a une cérémonie ici, le saurai-je ?

Ne vous prodiguez pas plus que de raison. Je ne vous le dirais pas s'il s'agissait d'un malade.

Tout à vous de cœur. BÉRANGER.

Paris 4 mars 1851.

J'ignorais, mon cher Lebrun, que l'on s'occupât déjà à l'Academie du prix de Mettray. J'avais un morceau à vous recommander. D'après ce que m'a dit Cousin, hier, il paraît que ce morceau se recom-

mande lui-même, car vous le lui avez cité comme étant celui qui vous a le plus frappé.

C'est un récit fait à Strasbourg par un jeune homme que Mettray a sauvé d'une position de perdition, etc., etc. Le récit est en alexandrins, divisés par octaves.

Si Cousin m'a bien rapporté ce que vous lui avez dit, c'est l'ouvrage dont j'ai une copie entre les mains et sur lequel je voulais appeler votre attention et votre bienveillance. Le poème est d'Arnould, à qui vous avez déjà rendu pareil service. Il m'a plu comme à vous et je voudrais bien qu'il plût à une vingtaine de vos collègues. Je n'ai pas besoin d'ajouter que si vous pouvez lui faire une recrue de protecteurs, vous rendrez à l'auteur le plus grand service; car le pauvre diable est toujours à court d'argent, résultat d'un passé horriblement pénible.

Il a dû vous envoyer une *Théorie sur le style*, qu'il voudrait bien que l'Académie eût l'idée de récompenser. Or, comme l'Académie n'a que les idées qu'on lui prête, Arnould a écrit à Cousin, qui est excellent pour lui et va sonder Villemain qu'Arnould a préparé pour cette affaire. Peut être pourrez-vous aider le philosophe à cette autre bonne œuvre, en faveur de mon pauvre ami, que les études de son fils à Paris mettent dans la nécessité de courir plusieurs lièvres à la fois. Je ne sais s'il réussira, mais la police, elle, est parvenue à attraper le fils dans la dernière émeute. Heureusement, elle l'a relâché. Les pauvres parents n'ont pas eu le temps d'en avoir la peur.

J'ai été voir samedi Mme Aubernon : je l'ai trouvée en bon train de rétablissement. En sortant de chez elle, avec mon reste de grippe, j'ai reçu toute entière

cette pluie diluviale dont vous avez eu peut-être quelque chose à Passy. Je suis rentré noyé. Depuis ce moment, la grippe a entièrement disparu. Indiquez le remède à vos amis.

Cousin m'a assuré que Mme Lebrun et vous alliez parfaitement. Est-ce vrai ? Je ne m'y fie pas trop, car, en fait de santé, il ne s'occupe guère que de la sienne. Ecrivez-moi un mot pour confirmer la bonne nouvelle qu'il m'a donnée.

Adieu, mes amitiés à Madame et tout à vous.

Béranger.

Paris, 24 mars [1851].

Mon cher Lebrun, est-ce que vous ne venez plus à Paris ? Je craignais que vous ou Madame fussiez malade. J'ai appris avant-hier, chez Mme Aubernon, qu'heureusement il n'en était rien. Moi, depuis plus de trois semaines, j'ai été pris d'un mal qui ne permet ni de marcher ni de s'asseoir ; c'est bien terrible pour un homme qui n'aime pas le lit. Aussi ai-je horriblement souffert de plus d'une façon. Depuis quelques jours je vais mieux et commence à me permettre quelques courses un peu lointaines ; mais Passy est encore hors du cercle qu'il m'est possible de parcourir. J'espère pourtant l'aller visiter avant Pâques.

Depuis quelques jours j'entends beaucoup parler du prix académique de Mettray. On assure qu'un morceau, appuyé par M. Ancelot, obtient l'avantage sur tous les concurrents. J'en serais fâché pour mon pauvre Arnould. S'il y a justice, je n'y puis rien dire toutefois.

Je vous prie néanmoins de veiller à ce que justice soit faite : car je me défie un peu des distractions de

l'Aréopage, et je puis vous assurer, de plus, que mon protégé ne partagera avec aucun de ses prôneurs le prix de 2.000 francs dont il a grand besoin. Vous me comprenez. Cela soit dit d'ailleurs sans nuire au chef-d'œuvre de l'autre concurrent. Je porte trop d'intérêt à la colonie de Mettray, pour ne pas désirer qu'elle soit célébrée le mieux possible. Au meilleur donc le prix ! A moins pourtant que l'Académie n'en veuille couronner deux, ce qu'elle a le moyen de faire. Alors, aux deux meilleurs le prix ! Qu'en dites-vous ?

Il circule un bruit dans notre pension : on parle d'aller nous loger à Beaujon. Il n'y a rien d'arrêté encore. Si ce dessein s'accomplit, vous pensez que j'en serai bien joyeux, car il n'y aura plus qu'une fort jolie promenade d'été et d'hiver entre nos deux ménages.

Adieu ; faites toutes mes amitiés à Mme Lebrun, de la part de Judith et de la mienne, et croyez-moi tout à vous.

BÉRANGER.

14 avril 1851.

P. S. — Je n'ai pas encore mis mes bas à l'envers ; cela viendra peut-être.

Ne pouvant courir, mon cher Lebrun, je vous accable de lettres. Je viens de changer de douleurs ; après la grippe, les hémorroïdes ; à présent d'horribles douleurs de tête, dont je ne puis deviner la cause et qui, je le crains, vont me retenir quelques jours à la chambre. Sans cela, je serais allé causer avec vous de mon pauvre Arnould, qui, épuisé par un arriéré, résultat de dix ans de pénurie, aurait eu bien besoin du prix Mettray, dont Cousin m'avait

conté la mésaventure avant que je reçusse votre bonne lettre.

Arnould a dû écrire de nouveau à Villemain, qui lui avait fait espérer que la *Théorie*, si elle était imprimée, pourrait lui mériter un prix à part. Cousin devait s'en entendre avec le secrétaire perpétuel ; mais je vois qu'il trouve honteux pour un officier de l'Université comme Arnould d'en être à demander une espèce d'aumône. Il aurait peut-être raison si Arnould était professeur à la Faculté de Paris ; ces messieurs-là sont riches, surtout quand on ne leur fait pas attendre longtemps l'honneur d'une de ces chaires.

Il n'y a pas longtemps que lui-même a sollicité une semblable faveur pour un recteur de province. A son défaut (car, dit-il, il va se loger à Bellevue et n'en veut plus revenir pour les séances académiques), pourriez-vous tâter Villemain, à qui Arnould vient de faire connaître sa position pénible. Je vous donne là une commission assez ennuyeuse, mais je ne résiste pas au désir de tirer d'affaire Arnould et sa famille.

Adieu, mon cher ami, présentez mes amitiés à Mme Lebrun, et croyez-moi tout à vous de cœur.

BÉRANGER.

22 avril 1851.

Mon cher ami, il paraît que l'Académie se met en dépense de prix de toute sorte. J'apprends par Mme Allart que vous avez demandé un éloge de Bernardin de Saint-Pierre, et qu'elle a encore concouru ; mais qu'instruite par son échec du concours pour Mme de Staël, elle s'est tenue dans des proportions raisonnables, quant au nombre de pages.

Elle a le *n° 4*. Voulez-vous en prévenir Mignet et autres ; en dire même un mot à l'un des membres de la Commission spéciale, s'il y en a une, et enfin lui prêter votre appui, autant que cela se pourra faire? Elle me dit être en froid avec Sainte-Beuve. Ne ne lui en parlez pas moins, pour le cas où elle aurait négligé de l'instruire.

Entre nous, je doute un peu de la valeur de l'œuvre, car le sujet ne me semble lui convenir en rien. L'éloge de *Paul et Virginie* ne lui va guère ; les *Études de la nature* sont en dehors de ses habitudes d'esprit, etc., etc., etc. Enfin, vous verrez. D'ailleurs, qui sait? Je vous recommande donc le n° 4, quand il passera sous vos yeux.

A force de courses, je me suis réenrhumé, et je suis tout brisé. Il me faut pourtant courir encore aujourd'hui. Si ce n'eût point été jour d'Académie, j'aurais été vous porter ma réclame.

Tout à vous. BÉRANGER.

26 février 1852.

Mon cher ami, je voudrais bien avoir un billet pour votre distribution des prix académiques. Cela vous sera-t-il possible? Ce n'est pas pour moi, mais pour une jeune muse, qui brûle de voir couronner Mme Colet.

Si vous obtenez cette faveur, ayez la bonté de mettre le billet sous enveloppe, à l'adresse de *Mme Blanchecotte, rue Saint-André-des-Arts, 27*.

Vous irez sans doute voir la fête ; je suis désespéré, moi, de n'avoir pas, à la campagne, un coin pour me garer de la foule et du bruit.

Tout à vous. BÉRANGER.

14 août 1852.

Mon cher Lebrun, je vous ai parlé de ma poétesse, Mme Blanchecotte. Elle concourt pour je ne sais quoi à votre Académie. J'ai écrit à Villemain. On va vous remettre un nouvel exemplaire. Aidez, si vous le pouvez, à faire obtenir une mention au volume des *Rêves et réalités*.

Lisez-le d'abord. Je suis sûr que vous serez satisfait.

A vous.

BÉRANGER.

Mon cher ami, ma jeune demoiselle vient d'envoyer à l'Académie son *Acropole*. La lettre doit être timbrée de Villandraut (Gironde).

Je vous confie la copie qu'elle m'avait adressée, et j'ai écrit en tête la devise du poème.

Si vous trouvez à la lecture que le morceau mérite quelque attention, tâchez de le recommander. Dans le cas contraire, laissez-le passer inaperçu. Je suis mauvais juge de ce genre de poésie. Je m'en rapporte donc à vous, tout en souhaitant que cette digne et recommandable personne obtienne un modeste encouragement. C'est celle-là qui mériterait bien un prix de vertu. A ce propos, n'oubliez pas Moïse Lion, sur qui vous avez pris des notes. Parlez-en à Mérimée, à MM. de Ségur, Saint-Aulaire, Empis et Viennet; et appelez-en au témoignage de Lamartine, qui connaît ce brave et honnête professeur, qui a un frère condamné, dont il soutient toute la famille, mais qui, faute de moyens, ne peut se faire recevoir licencié, bien qu'il ait un mémoire reçu à l'Académie des Sciences, sur une question de haute portée.

Adieu, mon cher ami, tout à vous de cœur.

BÉRANGER.

P. S. — Croiriez-vous que je me suis dit, en vous quittant hier, que vous vous effrayez peut-être à tort. Il y a promesse, mais non pas nomination. Or, dans ce pays-là, on ne tient pas toutes les promesses, nous le savons.

[4 janvier 1853.]

J'ai passé, hier, chez vous ; vous veniez de sortir, mon cher Lebrun, et je vous écris aujourd'hui pour vous renouveler les recommandations que je vous ai faites en l'air, il y a quelques jours. J'en ajoute une que je mets en tête.

Un malheureux homme, élevé à balayer les cours d'un collège, et qui, tout en faisant des souliers avec son père, a eu le malheur de prendre goût aux livres et d'apprendre le latin, a publié, il y a plus d'un an, un volume de poésies. Il l'a envoyé à l'Académie l'année passée : il était trop tard. Il vient de renouveler cet envoi. Quoiqu'il n'y ait ni sonnet ni patois dans ce volume, il contient de fort bons vers, à qui l'Académie devrait accorder un prix Monthyon. Ce serait une action méritoire. Hippolyte Tampucci, que vous avez reçu avec beaucoup de bienveillance, est digne de tout l'intérêt des gens de cœur. Il a les certificats les plus honorables, sans compter celui que je pourrais lui délivrer, moi qui le connais depuis vingt ans. Destitué d'une place qu'il occupait dans l'Aube, malgré l'appui du préfet, il végète à Paris pour nourrir une femme et deux enfants. Savez-vous jusqu'où ce digne jeune homme est descendu ? Il s'est rappelé son métier d'enfance, et s'est remis à coudre des bottes. Tout travail lui est bon ; aucune peine ne lui répugne pour rapporter du pain au logis. Le prix qu'il solli-

cite, vous ne devineriez pas à quoi il sera en partie appliqué ! A faire imprimer un ouvrage sur les secours à donner à l'indigence, matière qu'il a approfondie en province, dans les bureaux de la préfecture où il était placé. Voyez, mon cher Lebrun, si jamais prix fut mieux mérité, surtout le volume qu'il présente à l'Académie valant mieux que la plupart de ceux qu'elle couronne dans ce genre de concours. L'ombre de Monthyon y applaudira.

Mon autre recommandation est en faveur de M. Leconte de Lisle, dont je vous ai remis le volume plein de magnifiques vers, ainsi que vous avez pu vous en assurer. Je vous dirai, moi qui recommande plus les auteurs que les livres, que ce jeune homme est ici dans un état voisin de l'indigence ; son père, s'opposant à ses goûts littéraires, veut, pour l'en dégoûter, le livrer à tous les inconvénients de la misère. La conduite de ce poète grec n'en est pas moins honorable.

Voilà les protégés que je place sous votre aile, mon cher ami. Plus tard, je vous en recommanderai un autre pour *l'Acropole*, qui sera donné cette année, comme l'atteste le *Journal des savants*, quoique vous en doutiez. Vous voyez que je ne crains pas d'abuser de votre bonté, qu'au reste je n'apprécie pas seul ; car le pauvre Tampucci est venu me rendre compte de l'accueil que vous lui aviez fait, non seulement comme un homme charmé, ravi, mais aussi comme un homme surpris, étonné : ce qui prouve que tout le monde ne vous ressemble pas, chose que peut-être vous ne vous êtes jamais dite.

Adieu. Mes amitiés respectueuses à Madame.

Tout à vous. BÉRANGER.

22 janvier 1853.

Que vous êtes heureux de pouvoir vivre en repos, loin du bruit et de la boue de Paris ! Restez où vous êtes le plus longtemps que vous le pourrez. Je conçois que vous et Mme Lebrun soyez une bien douce et bien utile compagnie pour cette excellente Pauline, si terriblement éprouvée. Je me suis toujours dit qu'elle se consolerait bien difficilement, si elle se consolait jamais.

J'ai donné des nouvelles de votre raisin à Judith ; mais il ne suffirait pour l'engager à l'aller cueillir depuis qu'elle a lu la façon d'agir de MM. les habitants de Provins. Voilà ce paradis terrestre que vous nous vantiez tant ! Peste ! quelles gens ! Ils n'y vont pas de main morte ! Il y a-t-il deux ou trois Boué dans le pays ? Je sais que vous me répondrez que *de mémoire d'homme*, on n'a rien vu de pareil à Provins. Vous aurez beau dire. *Quelque crime toujours...* et c'est dans cet heureux séjour que vous aurez pris le goût de la tragédie. Ah ! monstre !

Je puis donner à Mme Duhesme des nouvelles de son oncle Achille. Il est venu me parler des affaires que *la Princesse* sa cousine a eu à subir. Sans doute, vous savez tout cela, où vous êtes. Ici, c'est plus innocent qu'à Provins. Il paraît que la pauvre princesse a frisé l'interdiction, qui l'eût frappée sans Achille et sans son mari, qui, galamment, a pris la défense de sa femme. Je pense que ce dernier n'a pas été fâché de faire une niche à son gendre, qui avait provoqué l'acte judiciaire contre Albine, et qui ne veut pas accepter chez lui la présence de Mme Murat, que votre collègue du Sénat voudrait imposer à sa famille. Il se mêle à tout cela beaucoup de détails qui sont peu de bonne société, et que ma bégueule-

rie bien connue m'empêche de vous rapporter, quoique mon sexe n'y soit pas en jeu.

Toujours est-il que je vous envie le repos dont vous jouissez. Réfléchissez à Melun sur toutes nos misères, et plaignez ceux qui se mêlent d'en vouloir guérir quelques-unes.

On parle peu du choléra ici, beaucoup de la cherté du pain et de la guerre d'extermination que le Czar veut faire. Heureusement que mon fils Dumas nous enivre d'une masse énorme de vérités, où j'ai manqué de jouer un rôle qui eût pu faire plus de bruit qu'on ne l'aime à mon âge. Je vous conterai cette mauvaise plaisanterie. Croiriez-vous qu'une députation de savants est venue me demander mon nom pour le tombeau d'Arago ? Moi et les savants ! c'est une plaisanterie d'un autre genre.

Mille amitiés à Mme Lebrun et à vos hôtes.

Tout à vous de cœur. BÉRANGER.

22 octobre 1853.

Je voulais vous aller voir aujourd'hui, mon cher Lebrun ; le mauvais temps s'y est opposé.

Antier, que j'ai vu hier, m'a dit que vous deviez avoir des rapports avec M. Sauvé, son directeur. Quand cela arrivera, n'oubliez pas de lui dire un mot de notre ami, dont j'irai bientôt traiter l'affaire à fond avec ce jeune directeur, qui m'a promis de réparer envers Antier les injustices dont celui-ci a eu à souffrir, ainsi que M. Landé lui-même me l'a avoué.

Un mot d'intérêt de votre part m'aidera dans cette occurence. M. Sauvé a de grands égards pour les gens haut placés.

Adieu, mon cher ami, faites mes amitiés à Mme Lebrun.

Tout à vous. BÉRANGER.

5 décembre [1853].

Hélas ! oui, mon cher ami, le brave duc est mort, presque à son arrivée en Turquie. Depuis le départ de votre lettre, vous avez dû en avoir la confirmation. Est-il mort du choléra ou de je ne sais quelle maladie, voilà ce que je ne puis vous dire. Pour ceux qui l'ont suivi dans sa carrière militaire, il n'y a pas surprise égale aux regrets qu'il laisse. Il a, dit-on, presque toujours été atteint de maladie, à tous les grands déplacements auxquels il a été astreint dès sa jeunesse, et, cela je l'ai vu, il a eu besoin de recourir aux médecins pour des maux auxquels on ne savait quel nom donner. Malgré sa belle apparence, il y avait quelque vice dans le sang. Sa mère eût pu seule nous dire d'où cela lui venait.

C'est une grande perte : ses vertus, son noble caractère, sa bonté, tout le doit faire regretter. Je lui portais une profonde estime.

Sa veuve est dans le château de Mme Vatry, à Stains. Sa douleur doit être épouvantable ; je la plains de tout mon cœur.

D'après ce que je vous dis, vous devez voir que Mme Duhesme ne peut trouver là un sujet de crainte à ajouter à ceux que son mari peut lui causer. Il n'y avait aucun rapport entre l'organisation de ces deux excellents officiers. Au reste, il faut que j'ajoute qu'on meurt plus en France qu'autour de la Mer Noire. Le choléra fait assez de ravages dans les départements, et Paris n'est pas encore bien débarrassé de ce traître ennemi.

Restez donc où vous êtes, malgré les tremblements de terre, dont vous paraissez peu effrayés. Vous en avez tout juste ce qu'il faut pour vous distraire.

Saint-Sauveur est-il loin de Pau ? Norvins vient d'y finir ses jours, à 85 ans, je crois. Il avait une forte pension ; mais qu'auront sa veuve et ses enfants ?

Quant à moi, je suis toujours accablé des affaires des autres et préoccupé de la nécessité de chercher une pension meilleur marché que la nôtre.

Judith est très sensible à votre bon souvenir, et vous prie d'en remercier Mme Lebrun.

Etes-vous encore pour longtemps à Saint-Sauveur?

Faites mes compliments à vos dames et croyez-moi tout à vous de cœur. BÉRANGER.

3 août 1854.

P.-S. — J'ai eu à écrire à Villemain pour la famille du pauvre Souvestre. Il a été parfaitement bon, dans sa réponse, que j'ai envoyée à Mme Souvestre. Malheureusement, les grands prix étaient distribués, mais peut-être y aura-t-il lieu à quelque mention.

Mon cher ami, je vous écris à la hâte parce que j'apprends que mon fidèle Béjot vient demain matin mercredi, pour aviser avec moi, *et au dernier moment*, sur ce qu'il nous faut faire dans une affaire très grave pour moi. Je vais être exposé à perdre de 14 à 1 500 francs de revenu annuel dans une entreprise où j'ai des actions, qui jusqu'à ce jour me rapportaient 2.400 francs par an. Vous voyez que

la chose est importante, et Béjot revient de la campagne demain pour prendre un parti.

Pardonnez-moi donc de manquer à la partie de plaisir que vous avez eu la bonté d'arranger pour moi. Gardez-moi vos bonnes intentions pour un temps plus éloigné, après le départ de la reine d'Angleterre, je suppose.

Faites toutes mes amitiés à Madame Lebrun, que j'irai voir bientôt, et croyez-moi tout à vous de cœur. BÉRANGER.

Lundi, 15 août 1855.

Mon cher Lebrun, j'ai fait hier un grand oubli. Je voulais vous parler d'un certain Ramus, grand professeur, assassiné à la Saint-Barthélemy par les catholiques, et qui fut une des plus vives lumières de l'Université de ce temps déplorable.

Un jeune professeur, M. Wadington, a écrit un bon et savant volume sur cette victime de MM. les catholiques. Le livre concourt pour un de vos prix. M. Wadington a fait de profondes recherches; de plus, il écrit très bien, et son livre a obtenu un véritable succès auprès des personnes qui lisent encore des livres sérieux, ce qui est rare, même à l'Académie. Tâchez donc, je vous prie, d'aider, s'il vous est possible, mon jeune professeur à obtenir une des couronnes que vous distribuez cette année.

Il doit vous aller rendre visite, et je ne sais par quel hasard j'ai oublié hier de vous faire la prière que je vous adresse aujourd'hui. Je crois en vérité que ma pauvre tête s'en va. Le cœur reste encore bon et il est tout à vous. BÉRANGER.

Lundi matin, 10 mars [1856.]

Mon cher Lebrun, l'examen sérieux des douze ou quinze pièces sur saint Augustin commence demain.

N'oubliez pas, je vous prie, le n° 82, que je vous ai déjà recommandé, et qui est, comme je crois vous l'avoir déjà confié, de M. Pécontal, bibliothécaire de la Chambre.

Vous me ferez grand plaisir.

Je ne vais pas mieux. Je ne sors presque plus. Mille amitiés à Madame et tout à vous.

BÉRANGER.

23 juin (1856.)

Mon cher Lebrun, je suis toujours souffrant, quoiqu'en voie de guérison.

Sans cela j'aurais été vous voir et vous demander l'adresse de Reine Barbe, car j'ignore où elle habite.

Il est trop tard pour que je lui annonce sa bonne fortune; mais si j'ai son adresse, j'écrirai pour la féliciter de ce que vous avez fait pour elle.

Vous n'êtes peut-être pas pour longtemps ici. Faites mes compliments à Madame, qui, sans doute, est restée à la campagne.

Voilà un temps qui doit vous y retenir.

Adieu donc et tout à vous. BÉRANGER.

1er août (1856).

Mon cher Lebrun, Lapointe me prie de vous rappeler que vous lui avez promis un mot pour le directeur de l'Odéon. Si vous avez le temps d'écrire ce mot, dans le peu d'heures que vous allez passer à Paris, faites cette bonne action.

Comment votre monde va-t-il à la campagne

Ici, nous n'allons pas très bien. Judith est malade. Moi, je traîne toujours.

Mille amitiés à madame, qui sans doute n'est pas revenue à Paris, et rappelez-moi au souvenir de M. et Mme Duhesme.

Tous à vous. BÉRANGER.

26 au soir [1856].

Mon cher Lebrun, pouvez-vous quelque chose pour les pensionnés de l'Académie qu'on met à la réforme ? La pauvre Mme Colet m'assure que votre autorité peut l'empêcher de perdre 1.000 ou 1.500 francs qu'on menace d'ôter à ses pensions. Si vous pouvez empêcher qu'on rogne ainsi les ongles d'une muse, agissez ; et calmez les justes inquiétudes de cette excellente Mme Colet, qu'autrefois m'a recommandée la bonne Dufresnoy (1).

Tout à vous. BÉRANGER (2).

Je suis toujours souffrant.

[Avril 1857].

Mignet à Lebrun, sur les funérailles de Béranger.

Paris, 27 juillet 1857.

Mon cher ami, je ne veux pas vous faire venir à Paris trop tôt. On y brûle, et vous êtes mieux à Pro-

---

(1) La poétesse Mme Dufresnoy (Adélaïde-Gillette Billet), née à Nantes le 3 décembre 1765, morte le 7 mars 1825, auteur d'un volume d'*Elégies*, et à qui Béranger dédia la chanson *Ma lampe* (1821).

(2) Trois mois plus tard, le 16 juillet, Béranger décédait. On l'enterra le lendemain, et Lebrun ne put pas assister aux funérailles, dont Mignet lui parle dans la lettre suivante.

vins. Au lieu de demain mardi que vous me proposez, voulez-vous que nous nous réunissions mercredi vers deux heures? Vous devancerez ainsi de peu le moment où vous devez être ici pour le *Journal des savants*, et votre jambe aura encore moins à craindre l'irritation d'un déplacement. Je vais de ce pas prévenir M. Perrotin, et nous vous attendrons l'un et l'autre avec le précieux recueil des derniers chants de notre pauvre et immortel ami Béranger.

Vous les connaissez tous. Il m'en avait communiqué un certain nombre à Passy. Je les ai depuis quelques jours lus et relus. Il y en a d'admirables, de charmants, et quelques-uns d'une poétique et puissante originalité. Mais il y en a aussi de faibles, et qui redisent, sous une forme moins heureuse, sans autant de verve, de grâce ou de force, j'ajoute avec peu d'opportunité, ce qu'il a dit autrefois si bien et si à propos. Nous verrons.

Nous vous avons beaucoup regretté le triste jour où nous avons conduit notre ami à sa dernière demeure. Thiers, Cousin et moi regardions à chaque instant de tous les côtés, avec l'espoir de vous voir arriver. La veille au soir, vers dix heures, en apprenant que les funérailles étaient aussi précipitées, j'ai dit à M. Antier de vous en avertir la nuit même par une dépêche télégraphique. Il devait le faire, mais dans son trouble, il n'a songé à vous envoyer un exprès, par le chemin de fer, que le vendredi matin, lorsqu'il n'était plus temps. Nous avons déposé les restes de Béranger, comme il en avait exprimé le désir, à côté de ceux de Manuel, que nous conduisions ensemble, il y a trente ans, dans le lieu où ils sont réunis, dans un monument austère et simple. Ainsi que vous, je ne cesse de penser à lui,

et je demeure encore plus attaché aux vieux amis qui me restent. Adieu, mon cher Lebrun, tout à vous bien affectueusement. MIGNET.

Je suis bien aise que vous ayez pu laisser dans le *Journal des savants* les passages que j'ai ajoutés à mon article depuis sa coupure. Ils étaient nécessaires, et je vous en remercie.

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame. — *Téléphone*.